

TASIO SANZ FORMENTO



# EL REFUGIO

*Ediciones Cartas del Exilio*



LE MAL... LE MAL IL FAUT LE DIRE,  
MAIS QUE TRIOMPHE LE BIEN.

Eschyle (Agamemnon)

EN RESUME, S'IL N'EST PAS MARTYRISE, L'ENFANT EST  
HEUREUX OU QU'IL SE TROUVE ET QUELLE QUE SOIT LA  
MISERE DE SON ENTOURAGE, CAR, TOUT COMME LES PETITS  
DES ANIMAUX, CEUX DES HOMMES N'ASPIRENT QU'A JOUER.  
C'EST UNE DES LOIS DE LA NATURE.

L'auteur



## TABLE

## PREMIERE PARTIE

L'HOTEL RINI

## INTRODUCTION

1	LA FIN DE L'HARRASSANT VOYAGE.....	9
2	HOTES, HOTEL ET LE QUARTIER.....	11
3	VISITES MEDICALES. LA GALE.....	14
4	SOUSSION ET PREMIER COMBAT.....	18
5	PERSONNES ET PERSONNALITES.....	22
6	DE SURPRISE EN SURPRISE.....	24
7	TRAVAIL CLANDESTIN.....	27
8	LES DEUX SERVANTES.....	29
9	LA PASSION DES IMAGES.....	31
10	BILLES ET CAPSULES.....	34
11	LES FOUS DE CARTES ET DE MORRA.....	36
12	LES COMEDIENS AMBULANTS.....	38
13	LE BAL.....	40
14	TRIOMPHE DU FOLKLORE ESPAGNOL.....	43
15	LES PLAISIRS DU BOULODROME.....	45
16	LA GUERRE DES CULOTTES.....	48
17	DU CARBURE ET DE L'ARGILE.....	53
18	LA RIXE.....	55
19	C'EST LA GUERRE! ON DOIT QUITTER L'HOTEL.....	57

## DEUXIEME PARTIE

EL REFUGIO (I)

20	EL REFUGIO.....	63
21	AMENAGEMENT ET INSPECTION DES LIEUX.....	68
22	CONTESTATIONS SUR LA BOUFFE.....	70
23	EL BARRANCO.....	74
24	LA VERMINE.....	78
25	LA FANTOME DE LA SALLE.....	81
26	LES FLIRTS.....	83
27	DES PERSONNES CHERES ET DES CONTES.....	86
28	LA CACHETTE SOUS LA CHEMINEE.....	90
29	GRILLONS ET TRICOTAGE.....	94



30	LA FOLIE DES TIMBRES-POSTE.....	97
31	DU THEATRE A L'ECOLE.....	101
32	LE CINEMA.....	104
33	FONDERIE ET MODELAGE.....	108
34	ESCAPADES.....	110
35	L'ATTENTAT.....	113
36	LES MAISONS POUR JOUER DES FILLES.....	119
37	LA COUR MARCHANDE ET LE CUBE TRANSFORMABLE...	123
38	DES BESTIOLES, NOUS ET LES AUTRES.....	126
39	LE JEU DES NATIONS.....	130
40	LA POUDRE DE LIEGE.....	133
41	LE TRESOR DES COMBLES.....	135
42	LA GUERRE ENTRE ROUGES ET BLOUSES-NOIRES.....	140

### TROISIEME PARTIE

#### EL REFUGIO (II)

43	LES VENDANGES.....	150
44	EN TRAINEAU, EN PLANEUR ET EN VOITURE.....	155
45	LE RETOUR DES VENDANGEURS.....	158
46	PHOBIE DE L'HOSPICE. FURONCULOSE. MAMOASSEL....	161
47	LE GEL ET LE FEU.....	165
48	LA NUIT DES CHAMPIGNONS.....	167
49	CONFLITS ET CONCORDE.....	172
50	L'INCENDIE.....	175
51	REFUGIES ET IMMIGRES.....	178
52	ON DOIT QUITTER LE REFUGIO.....	181
53	LA CORVEE DE BOIS.....	183
54	L'ABATTOIR.....	185
55	VEILLEES SOUS LES COUVERTURES.....	187
56	LA JUNQUERA.....	191
57	LE BOULOU.....	202
58	NOUS QUITTONS LE REFUGIO.....	206
59	SUITE EN GUISE D'EPILOGUE.....	208



## INTRODUCTION

La logique exige que tout récit historique produise les documents prouvant la véracité des événements décrits. Comme dans les pages qui suivent je ne raconte que des souvenirs qui me sont propres, je n'ai pas entrepris la consultation d'archives, pas plus que j'ai cherché à contacter des témoins.

C'est donc ma mémoire, (et pour certains détails d'importance celle de ma soeur Juana), que j'ai interrogée pour écrire cet épisode biographique. Quoique pensant de les avoir bien en tête, j'admets que ma mémoire a pu me projeter des images plus ou moins déformées par l'accumulation des ans; cependant, je tiens à les fixer sur le papier avec des mots telles qu'elle me les restitue aujourd'hui, même celles dont je n'ai que des réminiscences.

Il est également vraisemblable qu'inconsciemment des pensées et des réflexions d'un âge mûr, (autres que celles mises entre parenthèses), se soient glissées dans la narration de ces souvenirs de mon enfance: l'homme marié et père que je suis ne peut pas rapporter avec exactitude les joies, les peines et les impulsions du gamin de dix ans que j'étais alors. Il aurait fallu pour cela que j'eusse été un surdoué pour tenir un journal. Quoique, tout bien considéré, j'aurais peut-être écrit alors plus d'affabulations que les quelques unes qui, à mon insu, peuvent émailler mon récit.

Individuellement, nous ne pouvons parler de notre passé qu'en évoquant les souvenirs conservés dans notre mémoire. Si beaucoup d'entre eux ont la pérennité de notre vie, plus nombreux sont ceux qui se confondent avec d'autres, qui mêlent réalité et fiction (parfois si proches l'une de l'autre), et qui s'estompent avec le temps. Ceux qui s'effacent complètement peuvent nous être relatés par quelqu'un les ayant partagés avec nous et s'en souvenant encore. Certes, mais si son récit ne parvient pas à faire resurgir en nous les faits dont nous n'avons plus souvenance, nous mettons en doute son témoignage.

S'il y a des copains d'alors qui, tout comme moi, ont eu l'idée d'écrire leurs souvenirs d'alors, ils ont, sans doute, raconté des choses dont je ne me souviens plus, tout comme ils ont omis de mentionner certaines qui m'ont tout particulièrement marqué. De même, ils ont sûrement narré des faits remarquables qui nous sont communs, mais comme leur vision et leur interprétation ne sont pas forcément les miennes, je serais ravi de les entendre ou de les lire pour les revivre avec eux.

Les chapitres qui suivent racontent, dans une chronologie approximative, le drame que vécut un groupe d'espagnols venus



en février 1939 se réfugier en France pour échapper au fascisme. Du triste parcours du groupe dont il est question, je relate tout particulièrement les aventures des enfants d'une dizaine d'années emportés avec leur famille par l'horrible marée qu'est l'exode d'un peuple.

J'espère que ceux qui me liront se feront une idée objective sur ce que fût notre arrivée et notre première étape en France. Je sais que mes copains d'infortune ne pourront me contredire que sur les détails mineurs lesquels, je l'avoue, j'ai agrémentés faute de ne pouvoir dissiper tout à fait le flou qui les estompe.

Cela dit, j'affirme pour conclure que le cadre, le fond et l'ambiance de cette histoire authentique ne sont ni exagérés ni altérés par un quelconque ressentiment.

J'ai été plus peiné que surpris lorsque des amies et amis français m'ont rejeté pour avoir lu dans mon manuscrit "camp de concentration", faisant, en toute évidence, la confusion avec "camp d'extermination". Il m'a été impossible de leur faire admettre, même en leur montrant des documents édités par la presse française, que leur gouvernement appelait ainsi les lieux entourés de barbelés où ils concentrèrent les réfugiés espagnols, (les plus importants étant ceux de Saint-Cyprien et d'Argèles-sur-Mer, dans les Pyrénées-Orientales). Rien de plus logique puisque le dictionnaire de la langue française nous explique: CAMP DE CONCENTRATION: "lieu où l'on groupe, en temps de guerre ou de troubles, les suspects, les étrangers..." Or, ce temps-là était trouble et nous étions des étrangers. C'est seulement depuis 1945 que l'appellation "camp de concentration" a une connotation abominable, mais allez faire comprendre cela à des chauvins obtus, de quelque nationalité qu'il soient.

Le temps passe et s'enfuit en entraînant notre vie. Ce qui nous remémore le déjà vécu est, pour certains d'entre nous, la panacée qui atténue les maux présents et nous rend forts pour affronter les jours à venir.

Non, je ne raconte pas mon passé pour raviver des souffrances et surtout pas pour dénoncer la cruauté des hommes, puisque, génération après génération, des esprits universels ne cessent de la condamner en écrivant, criant et, souvent, en sacrifiant leur vie sans réussir pour autant à se faire entendre. En l'écrivant, j'ai voulu que cette tranche de mon passé soit une de ces histoires où abondent les pleurs du malheur, les joies du bonheur, la sueur de l'effort, les rires des jeux et... la mort. En fait, tout ce qui, somme toute, compose ce qu'on appelle simplement: la VIE.

Cela se passa alors qu'en France était très en vogue la chanson chantée par Rina Ketty: SOMBREROS et MANTILLES.

## LA FIN DE L'HARRASSANT VOYAGE

Lorsque la nuit du 9 février 1939 le chauffeur stoppa son car et nous cria: -"Nous voici!"- un grand ouf de soulagement jaillit des voyageurs. Peu nous importait ce qui nous attendait dans cet asile lointain, le principal était de savoir que nous étions sortis du labyrinthe dans lequel nous avons été ballottés durant des heures et des heures de jour comme de nuit.

On réveilla les dormeurs. Ce furent de véritables loques humaines qui descendirent du car. En touchant le sol, mes jambes enkylosées eurent du mal à supporter le poids de mon corps malingre. Nous étions tous malades d'avoir plus vomé que mangé tout le long de l'harrassant voyage. Arrachés au sommeil, les plus petits se mirent à pleurer. Les mères les prirent dans leurs bras en les enveloppant d'un pan de leur pèlerine. Nous suivant, nous pénétrâmes à l'intérieur de l'édifice, éblouis par l'éclatante illumination du mot HOTEL peint en blanc au-dessus de la porte d'entrée. Passé le seuil, on entassa pêle-mêle au pied d'un escalier nos minables valises ficelées et nos ballots noués.

Dans une grande salle nous attendait une longue table copieusement garnie de mets servis dans de vraies assiettes. Nous étions trop las et dégoûtés pour apprécier le banquet qui nous était offert, le premier depuis bien des jours. S'allonger et dormir, voilà ce que reclamaient les corps meurtris.

Après le repas, nos hôtes nous invitèrent à monter dans nos chambres reparties dans les deux étages de l'immeuble. Prenant nos bagages, nous gravâmes les marches en titubant derrière notre guide et, à notre grande joie, nous nous couchâmes sur de vrais lits avec matelas de laine, draps blancs et édrédons de duvet.

Après avoir travaillé toute la journée dans les champs caillouteux et assoiffés, mon père avait la force de nous donner des leçons, et, parfois, de nous parler de la France. La France... Dans la tourmente de notre guerre, pour lui ce pays était la planche de salut qui mettrait sa famille à l'abri en cas de désastre; pour l'opprimé, ce pays était la liberté; pour le pèon, du travail et du pain assurés pour les siens; pour le révolutionnaire exalté la prise de la Bastille et l'abolition des privilèges; pour le laboureur, -comme l'était mon père-, c'était de la terre noire et grasse, judicieusement arrosée par les pluies; et pour nous, les enfants, c'était Jeanne d'Arc, Napoléon: l'épopée!

Hélas, notre arrivée dans le pays tant admiré restera à tout jamais l'une des plus grandes désillusions de notre vie.



Ce furent des géants noirs (que nous prîmes pour des maures) qui, sitôt avoir passée la frontière à le Boulou, séparèrent brutalement les hommes des femmes et des enfants. Or, nous entendions dire que les maures de Franco étaient des sauvages sanguinaires. Et voilà que, comme pour nous humilier davantage, on apprenait qu'on nous logeait chez des italiens, gens qui, affirmaient nos aînés, étaient, tout comme les maures et les allemands, ennemis des républicains espagnols.

Peu de jours après notre arrivée, un après-midi ensoleillé un nouveau car de compatriotes stoppa devant l'hôtel qui afficha complet. Deux à trois familles de cette nouvelle vague de déracinés furent logées dans les chambres que les hôteliers avaient dans la maison située quelques portes plus bas; mais c'est dans la grande salle que nous prenions en commun les repas et passions la majeure partie de notre temps. En fait, l'hôtel était devenu un asile pour réfugiés espagnols (femmes et enfants), avec, -bien entendu-, l'accord des autorités françaises. On murmurait même que les hôteliers y trouvaient largement leur compte. Ils ne conservaient que deux ou trois chambres libres pour héberger les voyageurs occasionnels qui, généralement, étaient tout comme eux, des immigrés italiens. Dans l'attente d'un changement, le dit hôtel logeait et nourrissait quotidiennement une bonne quarantaine de personnes, dont plus des deux tiers étaient des enfants. Nous, la dizaine de garçons ayant entre neuf et douze ans, formions un clan très soudé les uns les autres.

Pour commencer, l'administration nous mena jusqu'à la mairie pour nous distribuer sur place des vêtements collectés par quelque association charitable. Par la suite, elle donna aux mères des bons d'achat leur permettant de choisir des vêtements dans une grande et sombre friperie. Ne tenant pas compte du choix très restreint, pour nous tous, qui n'avions que ce que nous portions sur nous, ces habits d'occasion furent très appréciés. Grâce à eux nous représentions dignement un peuple qui avait tout laissé de l'autre côté de la frontière.

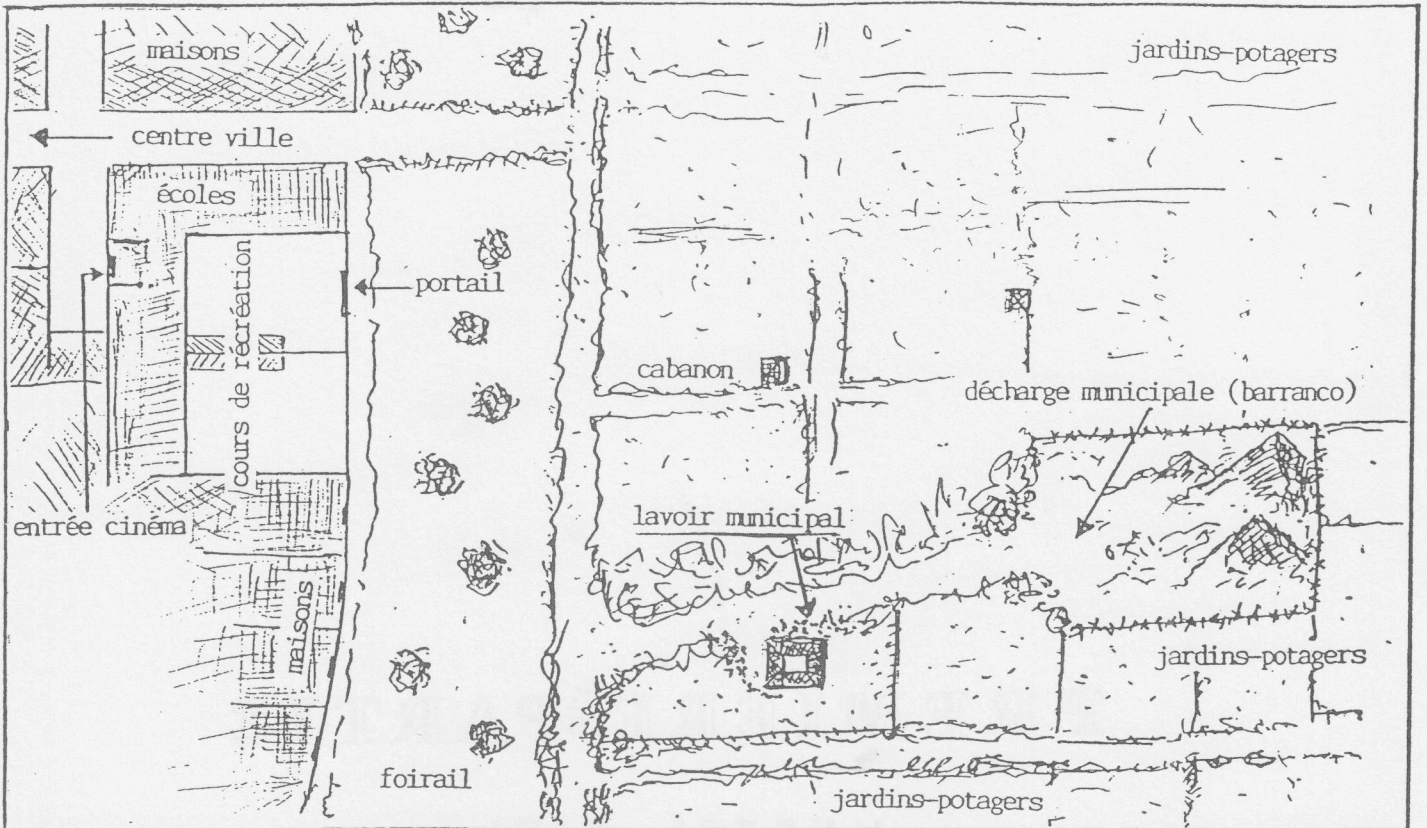
Cela fait, il ne se passait pas un jour sans que les gendarmes, coiffés de képis ronds comme des casseroles, ne vissent nous rendre visite pour s'assurer que nous étions bien à l'hôtel. Je dois préciser que, dès le premier jour, ils avertirent les femmes et les grands qu'il leur était interdit de travailler, et que nous étions, petits et grands, tenus d'obéir à l'hôtelier, lequel avait la charge de nous surveiller. Ils nous firent comprendre que ce dernier avait, aussi, le pouvoir de les prévenir chaque fois que nous manquerions aux règles de l'hospitalité qui nous était offerte par la France.

Pour nous, le mandat donné par la police à l'hôtelier était l'épée de Damoclès dont il nous menaçait à la moindre contestation.

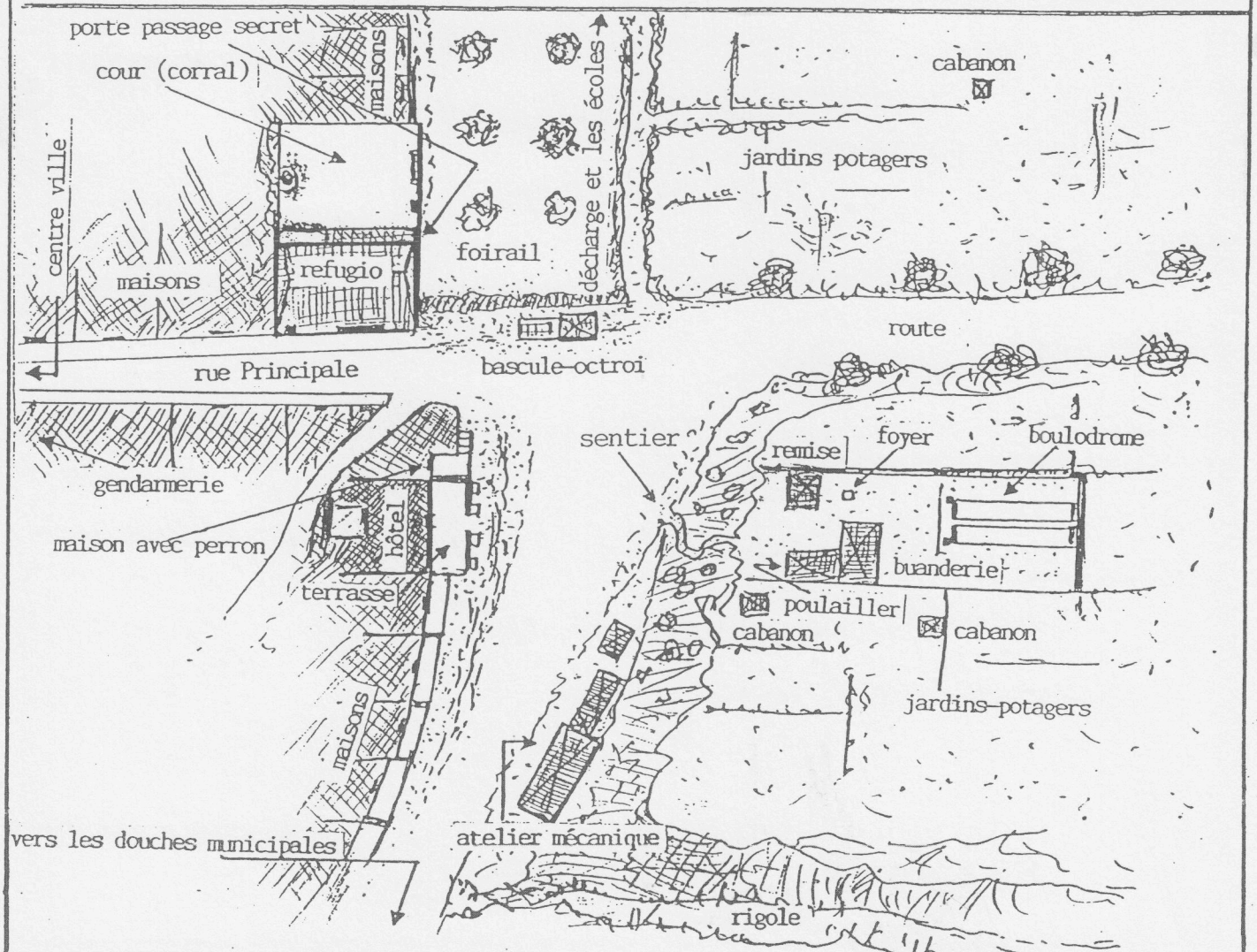
PREMIERE PARTIE

L'HOTEL RINI





PLANS APPROXIMATIFS DES LIEUX OU SE PASSA CETTE HISTOIRE



## LES HOTES, L'HOTEL ET LE QUARTIER

Nos hôtes, les époux Rini, formaient un couple disparate. Le patron était plutôt petit, d'aspect... disons poupon, toujours bien habillé, bien peigné en arrière et ayant l'allure et les gestes maniérés. La patronne, son épouse, était tout le contraire: grande, corpulente, mal attifée et les cheveux mal tenus. Elle marchait dans l'hôtel comme un semeur dans son champ. Son parler fort et légèrement rauque était en accord avec sa puissante stature. Lorsqu'elle riait, grondait ou se disputait -le plus souvent en italien- sa voix de stentor résonnait dans tout l'immeuble. Le couple avait trois enfants.

L'aînée, Eva, portait en avance ses treize ou quatorze ans. Elle était fort jolie. Comme elle fut la seule à vouloir parler notre langue, elle ne tarda pas à être pour nous le membre le plus sympathique de sa famille. (On rehausse toujours le charme de ceux qui font tout pour vous comprendre et vous parler).

Son frère, Piero, devait avoir entre onze et douze ans. Lui aussi faisait plus que son âge. Il était avec nous tout aussi détestable et méchant que sa soeur était douce et avenante. Comme pratiquement tous les écoliers du pays, il portait le traditionnel tablier noir galonné de rouge boutonné à la russe, et un béret dont sa tête ne s'en séparait jamais.

Le benjamin des Rini n'avait que cinq ans, mais en roserie il dépassait son grand frère. Parce qu'il toussotait et crachotait constamment, nous le surnommâmes "el Tisico" (le phtisique). Le croyant vraiment tuberculeux, nos mères nous recommandèrent de ne pas trop l'approcher. C'est ce que nous fîmes, non pas pour nous préserver des bacilles de Koch, mais pour éviter ses ongles et ses dents car, tel un chat sauvage, il éprouvait un malin plaisir à nous griffer et nous mordre chaque fois que nous étions à portée de ses mains et de sa bouche.

Ce méchant "bambino" était possédé par le démon de la propriété: toute chose était sienne. Exclusif, il n'aimait pas beaucoup partager avec les siens et, par conséquent, pas du tout avec nous. Pour lui nous étions tout bonnement des envahisseurs. C'est donc comme tels qu'il nous combattit avec obstination et sans discernement tant que dura notre séjour chez ses parents. Il était inutile de nous plaindre car, pour ne pas compromettre sa santé, soi-disant délicate, ses parents et son entourage ne le grondaient qu'avec le bout des lèvres, et ne le punissaient jamais.

Dans l'hôtel allait et venait, toujours affairé, Bruno, le domestique de l'hôtel, âgé d'une trentaine d'années, plutôt grand



et mince, dont la chevelure brune et bouclée rappelait celle de Charlot. Il ne quittait jamais son uniforme de valet: chemise blanche, noeud papillon, pantalon, gilet et souliers noirs, ces derniers lustrés. Bruno était un type bizarre. Sur son visage, au front très ridé, semblait s'être figé à jamais son premier sourire de bébé, ce qui, chez un adulte, est, dit-on, un des signes caractéristiques de l'idiotie. Etant bègue, il parlait peu et uniquement en italien. Quand il lui arrivait de nous adresser la parole, nous devions faire appel à Eva pour le comprendre.

Bruno piquait fréquemment de grosses colères qui nous épouvantaient tout en nous faisant rire, tellement il était alors effrayant et comique à la fois. Il lui arrivait de bouder des jours durant, et cela sans que nul ne sût la raison de son mutisme obstiné. Nous le prénommâmes "Simplon" (Simplet).

L'hôtel qui nous hébergeait était situé en bordure du large carrefour qu'était l'entrée nord de la ville. Comme la rue avait une pente assez prononcée, son unique trottoir s'étageait maison après maison. L'hôtel se trouvait dans le haut et à gauche de cette rue montante. Pour accéder à l'entrée de la maison suivante -la dernière-, sa propriétaire, (une gentille veuve sexagénaire), devait gravir les marches d'un modeste perron dont la grille en fer de la plate-forme était enrubannée de plantes grimpantes. C'est souvent que nous nous asseyions sur ces marches en pierre pour discuter longuement. Le dit perron dominait la terrasse cimentée de l'hôtel, laquelle était délimitée par un muret contre lequel languissaient des arbustes plantés dans de vrais tonnelets remplis de terre. Dite terrasse était meublée de quelques tables rondes avec leurs chaises pliantes en fer peint en blanc. Sur le côté opposé de la rue, très large à cet endroit, s'élevait, face à l'hôtel, une butte sur le flanc de laquelle poussaient des accacias, des genêts et des ronces, et, plus bas, bordant son pied, s'élevaient quelques constructions disparates et un atelier de mécanique pour machines agricoles. Dans le haut plat de cette butte morcelé de jardins, l'hôtel avait un potager, un poulailler, une resserre, une aire pour bouillir et étendre la lessive, un modeste lavoir et un boudrome de deux pistes délimitées avec des madriers.

En haut et à droite du carrefour, après la butte, aboutissait la longue descente de la route départementale dont le prolongement, à gauche, était la rue principale qui menait au centre de la ville. Au point de rencontre des deux perpendiculaires se trouvait la bascule de l'octroi municipal, attenante à sa guérite-bureau. A partir de celui-ci, sur un plan plus élevé, s'étendait le foirail, large et longue bande herbeuse plantée de platanes. Tel était le quartier que nous pouvions parcourir librement, en prenant garde de ne pas en dépasser les limites.

Comme il nous était interdit d'aller vadrouiller en ville sans être accompagnés par des grands, nous passions toutes les journées dans ce territoire, nous amusant selon notre bon plaisir. Etant écolier, Piero ne pouvait nos molester qu'en fin d'après-midi, les jeudis et les dimanches, ce qui était tout de même un temps considérable, compte tenu de son autorité despotique.

Chaque fois qu'un camion, une camionnette, ou une charrette tirée par des chevaux ou des bovins, s'arrêtait à l'octroi, nous l'entourions, sages et curieux, pour assister au pesage. Le responsable de l'octroi, un quinquagénaire à l'air débonnaire, coiffé d'un képi semblable à celui des gendarmes, n'aimait pas nous voir rôder dans ce coin car, dans nos poursuites, il nous arrivait souvent de tourner autour de sa guérite et de marteler avec nos chaussures le grand plateau de la bascule. (Comme tous les galopins, nous aimions bien le faire enrager). Nous étions alors loin de nous douter que cet homme, que nous redoutions tout de même, allait être plus tard chargé de s'occuper de nous...

Le grand édifice qui faisait l'angle du foirail et de la rue principale était à l'abandon. Côté foirail, à travers le trou de la serrure d'une basse et vieille porte et, nous faisant la courte-échelle, celui du carreau cassé d'une fenêtre, nous aimions regarder son intérieur sombre, poussiéreux et sentant fortement le bois en putréfaction. Le silence qui l'habitait nous semblait malsain. Un haut mur nous cachait la cour attenante au bâtiment, au fond de laquelle s'élevait une haute cheminée d'usine en briques. Par les larges interstices de la palissade de son grand portail en bois nous distinguions son sol envahi par des herbes.

Nous n'allions pas tarder à égayer -et comment!- ce lieu abandonné par l'homme...

Malgré les demandes réitérées des mères, l'école nous était fermée. Préoccupées par nos vagabondages, certaines décidèrent d'instruire sommèremment un peu tous les jours leurs fils, avec la collaboration, plus ou moins consentie, des aînés. N'ayant pas le moindre livre en espagnol, c'est la correspondance avec le père et autres membres de la famille qui leur permettait de nous donner des leçons de lecture et d'écriture. Pour le calcul, elles nous faisaient apprendre et réciter par coeur la table de multiplication, et trouver la solution à quelques opérations de base, ajoutant des divisions aux plus avancés. Quoique minimes, ces études nous déplaisaient énormément. Si, bien souvent, moi et quelques autres étions fiers de connaître les lettres, il nous arrivait aussi de le regretter car, en plus des leçons, on nous obligeait à écrire la correspondance que nous dictaient les personnes analphabètes pendant que les illettrés faisaient ce que bon leur semblait.



## VISITES MEDICALES. LA GALE

Le vieux médecin chargé de nous examiner ressemblait beaucoup au président Armand Fallières. Comme lui, il avait la barbe abondante et fleurie. Au cours des visites mensuelles passées dans son cabinet de l'hospice municipal, il nous administra pas mal de piqûres et de vaccins. Il devait ignorer que sitôt la frontière franchie on nous piqua et vaccina tellement que le docteur Pasteur dut applaudir ou se retourner dans sa tombe. A ce jour, notre organisme doit être encore immunisé contre toutes les infections et les épidémies qui grouillent sur terre. En plus de nous rendre malades, nous avons une omoplate tellement endolorie par les injections répétées que, des semaines durant, nous marchâmes de guingois et un bras en écharpe.

Notre colonie fut plus que troublée par les toutes premières consultations médicales. Nous, les garçons, sortîmes du cabinet la figure rouge et brûlante de honte d'avoir eu à montrer, et à nous laisser tâter consciencieusement le pénis et les testicules devant des infirmières. Les femmes, elles, quittèrent ce même cabinet en fulminant. C'est que le docteur barbu les obligeait à se mettre en petite tenue et, après leur avoir tâté les seins, les sommait d'écartier les cuisses afin de regarder de près leur sexe tout en introduisant dans leur vagin un doigt ganté, doigt qui, d'après leurs dires, prolongeait exagérément son inspection. Stupéfiées et apeurées, les premières "visitées" se contentèrent, entre elles, d'accuser le vieillard de profiter de son titre pour se rincer l'oeil et se griser en caressant, à souhait, des femmes étrangères séparées de leur mari. Elles en étaient convaincues puisque, -toujours d'après ce que nous les entendions dire-, le médecin saligaud récidivait avec les plus jeunes d'entre elles. (Avec le recul, on peut aisément comprendre ce que pouvaient ressentir des femmes qui, dans leur grande majorité -dont toutes les jeunes filles- passaient pour la première fois un tel examen).

Vu que leur attitude réprobatrice et leurs contestations verbales restaient sans réponse, elles décidèrent d'employer les grands moyens pour bien protéger leur intimité contre le regard et le toucher du vieux pervers. En la serrant exagérément autour de la taille et des cuisses, et la doublant de caleçons ficelés avec de solides cordons et des rubans, (la coquetterie n'étant pas exclue de leur stratagème), elles firent de leur culotte une cuirasse de chasteté que les mains intruses ne pourraient pas enlever. En plus, les mères exigèrent d'être présentes quand le docteur examinait leurs filles pubères. Afin d'éviter la révolte; celui-ci s'inclina. Leur laissant le soutien-gorge et la culotte,

il se contenta de les ausculter, de les faire tousser et tirer la langue, -ce qu'elles faisaient avec plaisir-, et de ne tâter que là où elles lui avouaient avoir mal. Par la suite, les visites médicales devinrent de la routine administrative.

Pour compléter nos soins corporels, on nous réservait les douches municipales un jour par semaine.

Puisqu'il est question de docteur et de douches, le moment est venu de parler de l'épidémie dont les femmes et les grands eurent tellement honte.

Je crois que ce fut au changement de saison qu'insidieusement la gale fit son apparition parmi nous. D'abord isolément, un tel et un autre étaient obligés de s'arrêter de jouer pour se gratter rageusement entre les doigts. Puis, graduellement, toute la colonie eut des démangeaisons. La gale n'épargna personne, mais ses parasites attaquèrent tout particulièrement les enfants. Très rapidement, d'autres parties de notre épiderme, dont même le cuir chevelu, furent plus ou moins recouvertes d'éruptions galeuses. Certaines mères rasèrent le crâne de leur fils.

Se gratter encore et encore, et cela jusqu'au sang, était le seul remède qui arrivait à nous soulager. Les mères nous coupèrent les ongles le plus ras possible, et, pour les plus acharnés, confectionnèrent des moufles pour les empêcher de s'arracher les croûtes; mais les démangeaisons nous torturaient tellement que nous utilisions des batônnets pour nous gratter les plaies. C'est sûrement un galeux qui écrivit le dicton: "Qui commence à se gratter ne peut plus s'arrêter".

La colonie de réfugiés fut mise en quarantaine. Il nous était interdit de nous éloigner de l'hôtel, et, pour les plus atteints, de ne quitter la chambre que pour aller se soigner.

Lorsque, en faisant un détour, nous nous rendions aux douches municipales, notre file ressemblait à une procession de pestiférés. Des infirmières en blouse blanche nous pointaient à l'entrée du bâtiment puis, secondées par les mères et les grandes soeurs, elles nous mettaient nus sous la douche dont nous trouvions l'eau brûlante. Sans ménagement, elles nous frottaient de la tête aux pieds avec une brosse aux poils durs. Une fois par semaine, dans le quartier des douches municipales retentissaient nos pleurs et nos cris atroces, dominés par les hurlements de goret qu'on égorge des tout petits. Après le brossage, on nous savonnait abondamment avec du savon noir comme de la poix puis, rincés et essuyés, on nous badigeonnait le corps avec une pommade jaune sentant fortement le soufre et qui, pendant plusieurs minutes, nous brûlait affreusement. Cela fait, on nous passait une longue camisole qui nous collait à la peau et on nous rhabillait par-dessus.

Après la douloureuse torture, comme nous trouvions doux le



bien-être qui soulageait notre corps meurtri! Hélas, il n'était guère long puisqu'il ne durait que le temps que nous mettions pour revenir à l'hôtel.

Sur le chemin du retour, nous devions être comiques à voir, marchant tels des pingouins et quelques uns ayant une tête de bagnard peinte en jaune.

Il arrivait que de braves femmes apitoyées par notre sort osaient s'approcher pour nous donner des caramels. Un fois, l'une d'elles demanda gentiment et clairement à l'un de nous:

-Comment, tu t'appelles?

Comprenant qu'elle lui demandait: "Comment on t'a pelé", imitant avec l'index et le majeur de sa main droite une paire de ciseaux coupant ses cheveux, celui-ci lui répondit:

-"Mi madre con estijeras!" (Ma mère avec des ciseaux!)

Ce n'est que bien plus tard que cette scène, (comme tant d'autres dues à la langue mal comprise), nous fit rire aux éclats.

Pendant l'épidémie, nos jours étaient longs et nos nuits interminables car nous étions constamment réveillés par les démangeaisons qui nous forçaient, impérativement, à nous gratter. Les plus petits étaient le plus à plaindre. Pour les empêcher de se toucher, avec des doigts tachés de pommade, le visage, la bouche et les yeux, leur mère leur attachaient les mains à un barreau de la tête du lit. Cette précaution les faisait hurler davantage lorsqu'ils se réveillaient en s'agitant.

Nombreuses étaient les mères qui passaient la nuit au chevet de son petit endormi afin de lui frotter doucement les endroits du corps que les petites mains allaient gratter à tâtons.

Après deux semaines de soins intensifs dans les douches municipales, par beau temps, les mères nous permirent de marcher dans le quartier à la condition de ne pas courir et de nous agiter le moins possible. En nous voyant dans nos habits trop grands, nos mains et jambes ayant des bandelettes et les quelques têtes rasées couvertes de plaies et de croûtes jaunâtres, les habitants du quartier ne pouvaient que renforcer la mauvaise opinion qu'ils avaient de nous. Pour eux nous étions bel et bien une tribu de gitans sales.

Quand approchait l'heure de se rendre aux douches pour nous faire écorcher, nous nous cachions de notre mieux, mais comme nous manquions de cachettes, les mères n'avaient aucun mal à rassembler la bande de galeux, dont les plus jeunes criaient et pleuraient en sachant où on les menaient.

Dès le début de la contagion, les mères (dont la guéguerre ne cessera jamais de les affronter), s'échangèrent des accusations indirectes et des propos allusifs. Certaines affirmèrent que cette vexante saloperie provenait de la mauvaise nourriture (des hôteliers, donc), et d'autres assuraient que, tout comme les poux,

la gale était répandue par la saleté. Comme dans bien d'autres cas (qui seront évoqués par la suite), elles eurent de violentes prises de bec dont, à notre grande honte, monsieur Rini dut mettre le holà. Heureusement que le docteur et les infirmière réussirent à les mettre -presque- d'accord, en leur précisant que la gale provenait d'un changement radical de nourriture, d'eau, de milieu, de saison et d'avoir manqué trop longtemps d'hygiène.

Croûte après croûte, la gale finit par disparaître complètement. Libres à nouveau, nous reprîmes nos activités ludiques, parfois avec calme et souvent avec rudesse.

Tant que dura l'épidémie, et même plusieurs jours après, l'air que nous respirions et les aliments que nous mangions avaient l'odeur et le goût du soufre.



## SOUSSION ET PREMIER COMBAT

Nourris, logés, habillés, soignés et condamnés à ne rien faire, notre existence, disaient les mères, était comparable à celle des animaux de basse-cour. Il n'y avait que les fainéants (il y en a toujours dans un groupe) et nous, les gosses, qui étions contents de notre sort. C'était comme une récréation permanente que les enfants des hôteliers et les écoliers du voisinage nous enviaient.

Alors que nous jouions avec entrain, les mères qui n'étaient pas au lavoir restaient assises devant l'hôtel, occupées à rapiécer et repriser avec une minutie exaspérante les accrocs de nos vêtements et les trous de nos chaussettes. Désœuvrées par force, elles avaient tout le temps pour ruminer en pleurant de mauvaises pensées. C'est qu'elles avaient de quoi s'affliger: le foyer abandonné -détruit peut-être-, l'emprisonnement ou la mort d'un être cher, la dislocation de la famille, le manque de nouvelles du mari, prisonnier dans un camp lointain dans lequel, sûrement, il avait faim et froid etc. Nous étions leur salut. Nos éclats de voix, nos rires et, aussi, nos pleurs provoqués par une chute, qui nous faisait saigner le nez, un genou ou un coude, les sortaient de leur profond et douloureux abattement.

Dans l'étroite cage qu'était pour nous l'hôtel, et dans laquelle on entendait tant de gémissements et de pleurs, madame Rini allait et venait, toujours affairée et souvent tonitruante. Mais malgré l'omniprésence de son corps imposant et le son de sa puissante voix, elle ne troubla pas notre séjour. Ce n'est que très rarement qu'elle nous donnait des ordres et nous adressait des réprimandes. Elle s'entendait bien avec ses pensionnaires espagnoles qui l'aidaient à éplucher, peler et écosser les légumes des repas. Le Souvenir que je garde d'elle se résume à sa stature, à la particularité de sa voix et à son allure de matrone. Il n'en est pas de même pour les autres membres de la famille Rini.

L'hôtelier, lui, ne se lassait pas de nous répéter que nous devions, petits et grands, lui obéir au doigt et à l'oeil. Pour nous interdire de monter ou de descendre en courant les escaliers menant à nos chambres, pour faire cesser le brouhaha animant la salle, pour... bref, pour arrêter tous les dérangements que nous provoquions, notre inflexible "tuteur" ne cessait de vociférer. Par nécessité, il apprit quelques mots espagnols, mots qu'il n'employait qu'au temps impéartif. Le mot plus important de son vocabulaire restreint était "pequeños" (petits), que, nous l'ayant entendu dire, il simplifia en "péquis". Tous les ordres qu'il nous donnait commençaient par ce substantif, suivi du verbe ou

de l'adverbe qui convenait à la situation créée: "Fuera!" (Dehors!) "Silencio!" "Deprisa!" (Vite!) etc. Chaque soir, une heure ou deux après le repas, il se campait au bas de l'escalier et, après avoir frappé des mains, il nous criait: -"Péquis! a la cama" (au lit). Nous devions être une quinzaine dont l'âge nous obligeait à obéir séance tenante. N'aimant pas répéter deux fois un ordre, il restait à son poste jusqu'à compter le dernier de la bande.

C'est sans nous presser que nous quittions la grande salle et nous alignions dans l'étroit hall d'entrée, au fond duquel était l'escalier menant aux étages. Sous la cage de celui-ci se trouvaient la porte d'accès à la cave et celle donnant sur une courette où s'entassaient des piles de casiers à bouteilles et de fatras. Sur le mur de droite s'ouvraient la porte de la cuisine et celle du café-bar, dont la fenêtre donnait sur la rue.

Les dimanches et autres jours de fête, les mères et les grands ne tardaient pas à nous suivre au lit car, après le repas, notre réfectoire redevenait salle de café pour recevoir des clients qui, dans leur grande majorité, étaient des transalpins.

Les mères se pliaient sans mot dire aux exigences de l'hôtelier, mais, se sentant frustrées de leur devoir maternel, (et paternel, puisque les pères étaient absents), elles ne cessaient de maugréer leur mécontentement; (hors des maîtres d'école, les parents n'aiment pas que des étrangers commandent, ou reprimandent leurs enfants). Quand l'hôtelier nous traitait avec rudesse, devinant leur indignation nous les regardions, interrogatifs. Tristement, elles se contentaient de nous faire un signe qui voulait dire: "Allez! obéissez-lui."

Si lorsque le patron nous commandait nous nous exécutions en contenant notre rage, il n'en était pas de même avec son fils Piero. A l'instar de son père, celui-ci n'arrêtait pas de nous houspiller, et, souvent, de nous frapper quand nous lui tenions tête. Sitôt qu'il rentrait de l'école, il se dépêchait de faire ses devoirs pour se distraire à nous humilier. Imitant le ton sévère de son père, à la moindre protestation il nous rappelait que nous "lui" devions le vivre et le couvert. En somme, il estimait qu'il était le maître et nous ses valets! Tout comme les mères, nous n'osions pas nous révolter tant nous craignons que le fils aîné allât nous dénoncer à son père tout puissant. Nous ignorions totalement sa langue, mais, dans bien de cas, il est des mots, et même des phrases, qu'un étranger n'a pas besoin de comprendre pour en saisir le sens.

Nous étions ses souffre-douleur. Sous sa menace, il nous arrivait de commettre de mauvaises actions, comme, par exemple, voler dans la réserve de l'hôtel des sucreries dont il ne nous donnait que des miettes. Une fois, en jouant au ballon avec ses copains d'école, il cassa un carreau à la fenêtre d'une des maisons du quartier. Il nous accusa de la casse et on le crut. Puisque



considérés comme des gitans, pour de nombreux voisins nous avions la réputation d'être de voyous.

Comme il nous dépassait en taille et en carrure, Piero nous menaçait de sa force physique, ce qui, généralement, est toujours l'arme dissuasive permettant au plus fort d'être le dominant d'une bande. Etant le fils de notre "patron", il n'avait nul besoin d'user de ses muscles pour s'imposer à nous tous, mais, voulant prouver qu'il était incontestablement le plus fort, il n'arrêtait pas de se vanter qu'aucun de nous pourrait le battre à la lutte. Il tenait tant à nous démontrer concrètement sa supériorité qu'il nous asticota jusqu'à nous pousser à relever son défi.

Profitant d'un moment que l'hôtel était déserté, nous organisâmes le combat dans la salle. Le premier d'entre nous qui se jeta sur lui ne tarda pas à avoir les épaules plaquées au plancher. Et il en fut de même pour le suivant. Il n'y en eut que deux qui lui donnèrent quelque mal à gagner. Piero exultait! Chaque victoire consolidait sa réputation d'invincibilité, et, donc, son autorité sur nous, puisque, après le quatrième combat, personne d'autre n'osait l'affronter.

Tout comme les plus petits et les plus faibles de la bande, se contentant d'être des spectateurs, je refusai d'affronter le terrible Piero. Esquivant ses mains qui voulaient m'agripper, je courus vers la sortie, mais il barra ma retraite: il tenait à mater le dernier de la bande pour pouvoir confirmer, de façon définitive, qu'il était le dominant incontestable. Etant coincé et poussé par mes propres copains, j'acceptai le match, non sans faire comprendre à mon adversaire qu'il devait en respecter les règles. En fait, connaissant sa méchanceté, je craignais qu'il me donnât des coups bas, ce qu'il ne se priva pas de faire.

Le cercle se reforma autour de nous deux. Après un bref recueillement, l'un de nous compta jusqu'à trois et, s'il avait été reporter sportif, il aurait commenté le combat comme suit:

"L'Italien se jette vivement sur l'Espagnol avec l'intention de lui serrer le cou, mais ce dernier esquive la prise en se baissant... L'Italien amorce un écart mais les bras de l'espagnol lui cerclent puissamment les jambes... Déséquilibrés, les deux lutteurs chutent brutalement sur le parquet, l'Italien sur le dos et l'Espagnol sur lui... Les deux arbitres s'allongent de chaque côté et, chacun levant un bras, commencent le comptage des secondes: Une!... Deux!... Trois! L'Italien fait des efforts désespérés pour se dégager. Quatre! Les muscles bandés, l'Espagnol grimace douloureusement mais résiste. Cinq!... Six! Incroyable! c'est au tour de l'Italien de souffrir: son visage n'est qu'un affreux rictus tellement il force pour retourner son adversaire. Sept! L'Italien réussit à décoller très légèrement du parquet l'une de ses épaules, mais l'Espagnol reprend le dessus. Neuf!...

et dix! L'Espagnol lâche vivement sa prise. Contre toute attente, l'Ibérique est déclaré vainqueur dans une explosion de joie indescriptible..."

Le machet ne dura guère plus d'une trentaine de secondes.

Bavant de rage, Piero se releva en protestant vivement. Il retourna son agressivité contre ceux qui arrêtèrent le combat, prétextant que seule l'une de ses épaules touchait le sol. Notre clan le traita en hurlant de sale tricheur.

Et ce fut l'indescriptible confusion qui suit les rencontres dont les deux camps contestent le résultat final d'un match. Piero en français et nous en espagnol, et tous en même temps, nous nous défendîmes en criant de toutes nos forces. Pour la toute première fois, l'arrogant Piero recula devant notre clan tout en exigeant une revanche. Comme je refusais catégoriquement, il me proposa de reprendre le combat au point où il fut arrêté. Afin de bien se faire comprendre, il s'allongea sur le dos et me fit signe de me coucher sur lui. Mes copains applaudirent son initiative, en criant que j'étais le plus fort; mais en dépit de leur bruyante insistance, et des tapes et des crachats que m'adressait l'affreux Italien, je refusai carrément le nouveau défi. Quoique me sentant extrêmement fier, moi je savais que je devais ma victoire à la fatigue de mon adversaire (il venait de faire quatre combats d'affilé) et à la chance d'avoir réussi une bonne prise. Et puis, quelque chose me disait que mon adversaire déchaînerait sur moi toute sa haine pour faire oublier son humiliation...

Par la suite, il me provoqua bien des fois avec l'idée que, hors de moi, je finirais par lui sauter dessus. Je fis ce qu'il fallait pour éviter la confrontation, car je tenais à rester sur une victoire -et quelle victoire!-, et laisser Piero ruminer la rage que lui infligea sa défaite. C'était mal connaître mon adversaire puisqu'il ne changea en rien sa conduite présomptueuse. Il devint même plus despotique, mais tous les tyrans finissent un jour par tomber de leur piédestal.

C'est la méchanceté du benjamin de la famille Rini (el Tisico), qui, indirectement, causa la chute spectaculaire de son grand frère...



## PERSONNES ET PERSONNALITES

Comme on sait, Eva était tout le contraire de ses frères et de son père: c'est avec gentillesse qu'elle recherchait notre compagnie qui lui permettait -disait-elle- d'apprendre l'espagnol.

De toutes les langues latines, l'italien et l'espagnol sont celles qui sont les plus ressemblantes, et pourtant nous avions du mal à nous comprendre avec les italiens. C'était dû, disait la fille Rini, parce qu'ils ne parlaient pas le vrai italien mais l'un des patois de leur péninsule, (le calabrais, je crois).

Eva n'allait pas tarder à nous servir d'interprète tant ses progrès étaient stupéfiants. Pour notre entendement, elle était d'une intelligence phénoménale puisque, malgré son jeune âge, elle parlait trois langues: le français, l'italien et bientôt l'espagnol.

C'est à elle que les autorités faisaient appel pour nous traduire les informations nous concernant, et nous pour nous aider à remplir questionnaires et documents.

Nous apprécions sincèrement Eva. Etant notre confidente, elle savait ce que nous pensions des mises en garde préfectorales dont la plus absurde était celle qui interdisait aux réfugiés espagnols de travailler, alors que des français leur proposaient des tâches.

Quand elle n'était pas avec les mères, Eva s'attardait avec nous et avec les filles. Les sujets pouvant satisfaire sa curiosité féminine ne manquaient pas, car, bien des provinces de la péninsule ibérique étaient représentées dans notre groupe.

De prime abord, l'accent du parler et le caractère propres aux diverses régions et, pour certains, les traits physiques différenciant les gens du sud de ceux du nord, distinguèrent chaque famille. Par la suite, après avoir fait ample connaissance, ce furent nos défauts et nos qualités, notre comportement, nos tics et... bref, la personnalité de chacun qui différencia le plus les uns des autres. Eva finit par bien connaître les diverses individualités de notre colonie.

Parmi les enfants il y avait le pleurnichard, le timide, le garnement, le gentil, le méchant, le futé et le banal. Il y avait la mère hasmatique, la grande-maigre et la petite-boulotte, la malade au teint livide, très douce avec ses enfants et bonne et serviable avec son entourage; il y avait également celle qui débordait de santé et d'optimisme, la rigolote et la toujours triste, ainsi que la plutôt laide et la vraiment jolie; il y avait la mère bonne qui critiquait celle qu'elle jugeait mauvaise, la très négligée qui faisait honte à celles qui, malgré la pauvreté,

faisaient tout pour être toujours impeccables; et, comme dans tout groupe, il y avait celle dont la naïveté amusait tout le monde. Et il en était de même de nos grands, frères et soeurs.

La grand-mère Pascuala avait de petits yeux vifs et la peau très ridée. Sa grande préoccupation était de prendre bien soin de ses papiers. La peur irraisonnée qu'elle avait de perdre l'un de ses documents, officiels ou pas, ou l'une de ses quelques lettres et photos qu'elle avait réussi à sauver jusque là, nous amusait énormément. C'est dans son corsage qu'elle les cachait comme s'ils étaient de précieux bijoux.

Chaque fois qu'elle devait montrer un écrit justificatif, elle plongeait sa main osseuse dans sa poitrine et, tout comme du chapeau d'un prestidigitateur, elle n'arrêtait pas de sortir de petits paquets soigneusement envelopés avec du papier journal et ficelés avec du ruban. Le document nécessaire ne se trouvait jamais dans le paquet où elle croyait l'avoir mis. Tout en les déballant et triant leur contenu, elle s'énervait jusqu'au point de prétendre qu'on le lui avait volé. Comme elle finissait toujours par le trouver, elle se tapait le front en accusant sa mémoire défaillante. Soulagée, elle riait puérilement en brandissant triomphalement le document demandé d'une main, pendant qu'avec les doigts crochus de l'autre elle retenait précieusement son déballage. Et la même scène se répétait lorsqu'elle voulait nous faire relire une de ses lettres (elle était analphabète), tout comme les fois qu'elle allait à la mairie, à la poste et autres bureaux. Pire: chaque fois qu'elle se déplaçait elle se faisait accompagner par une compatriote tant elle craignait qu'on ne l'attaquât pour lui dérober ses papiers. Plus on la critiquait et on la conseillait tout en se gaussant, plus elle se fâchait et traitait ses compatriotes d'ignares inconscientes:

-La poitrine est la plus sûre des cachettes qu'a une femme. On n'ose jamais vous la fouiller... Riez toujours, têtes folles! Même si je me perds, moi, je ne perdrai pas mes papiers!

Nouvelle salve de rires.

-A lieu de vous moquer de moi, vous fairiez mieux d'apprendre l'importance qu'ont les papiers. Ne pas en avoir c'est aller en prison car, sans eux, on n'existe pas. Idiotes! Retenez bien le dicton qui dit: "Se taisent les divins et parlent les parchemins."

Plus elle rouspétait et plus nous riions et plus nous la taquinions pour nous esclaffer davantage. Eva riait avec nous.



Eva était pour nous la doña Mariana (ou Malinche) qui aida Cortès à communiquer avec les indiens du Mexique. Nous trouvions que le monde où nous nous trouvions était bien différent du nôtre. Dans leur majorité, les hommes français étaient plus grands, trapus et rougeauds que les espagnols, et les femmes toujours coiffées de chapeaux que nous trouvions ridicules. Les mères se demandaient si elles se l'ôtaient pour aller dormir. Mais ce qui nous différenciait le plus c'était la langue. On jugea d'emblée que l'italien était un idiome "normal" puisqu'il avait beaucoup de similitudes avec l'espagnol, alors que le français... nous n'y comprenions goutte! Et on nous affirmait que c'était une langue latine! Jamais, assurions-nous, nous arriverions à parler un tel charabia. Voilà pourquoi nous nous extasions en écoutant les petits français parler une langue aussi difficile. Pour nous, ils ne pouvaient qu'être bigrement intelligents.

(Lorsque les circonstances vous obligent à adresser la parole à un étranger, machinalement on parle sa langue en "petit nègre" en croyant être compris). Dans la bouche des français qui nous parlaient prédominait le son "oi". Ce sont des phrases du genre: "Moi dire à toi que ce soir il fait froid. Quoi? je vois que toi pas compris moi" qui faisaient dire aux mères qu'en France on ne parlait pas, on aboyait, comme les chiens! Ayant retenu cette comparaison, quand les enfants du voisinage répétaient moqueusement ce que nous disions en espagnol, nous leur répondions en aboyant. Longtemps nous les appelâmes les "Goua-goua".

Les mêmes jeunes enfants nous époustoufflaient également quand nous les voyions rouler allégrement sur des bicyclettes à deux roues. Comme nous les enviions, nous, qui n'avions pas encore enfourché un vélo et qui parlions fièrement de Trueba et de Barrendero, nos deux champions grimpeurs du tour de France!

Nos mères poussaient des cris d'effroi en voyant ces cyclistes dévaler à toute allure la rue sans même tenir le guidon de leur machine et, tout comme nous, restaient bouche bée d'étonnement en voyant que les femmes, les fillettes et les grands-parents savaient également pédaler avec aisance.

Dans ce pays où les gens parlaient une langue incompréhensible et tous, petits et grands, savaient aller en vélo, nous allions de surprise en surprise!

La fraternisation avec les "Goua-goua" du voisinage se fit progressivement. Ce n'est qu'au bout de bien des semaines qu'ils acceptèrent (ou qu'ils eurent l'autorisation de leurs parents), de jouer avec nous à chat-perché, à cache-cache, à la balle-et-aux-voleurs, aux barres (jeu que nous aimions beaucoup) etc.

L'un des tout premiers mots français que nous apprîmes fut "Allez"! mot que, comme je l'ai dit, ne cessaient de nous gueuler

les soldats français en nous parquant comme du bétail une fois la frontière passée. Avec la logique phonétique de l'espagnol, nous écrivions ce mot "Ale" (sans accent aigu).

Alors que nous jouions à cache-cache, imitant nos copains de jeu, nous hurlions "Sayé!" à celui qui, face au mur devait nous trouver. Pour nous, ce cri n'était qu'une onomatopée signalant que nous étions cachés. Ce n'est qu'après bien des parties que nous découvrîmes ce qu'il voulait dire, et cela grâce à Eva qui, le lui demandant, nous l'écrivit avec de la craie sur le trottoir. Assis ou accroupis autour d'elle, nous fûmes ébahis par notre toute première leçon de français. Et il y avait de quoi être étonnés en apprenant que le "c" avec une petite queue devenait "s"! Si le "y" ne souleva aucune remarque, par contre, le mot de trois lettres "est" qui se prononçaient "é" nous fit demander à notre professeur Eva:

-Pourquoi ne pas supprimer les lettres "s" et "t" puisqu'elles ne sont pas prononcées?

-Parce-que....

Et Eva nous expliqua que le français ne s'écrivait pas comme il se parlait, et vice versa.

En partant de cette petite phrase nous, les "lettrés" de la bande, nous sentions chiches de simplifier cette langue à l'écriture absurde.

Voilà comment nous apprîmes que notre "ya está" espagnol se disait en français "ça y est". Une chose bien expliquée vous aide à la comprendre et, en partie, à l'admettre, mais le "c" avec cédille devenant "s" et le mot "est" se prononçant "é" nous troublèrent, vraiment. -"Jamais nous ne saurons écrire une langue aussi compliquée!"- nous répétions-nous.

Très vite, d'autres phrases suivirent, mais celle-là fut la toute première à nous choquer et, donc, à éveiller notre curiosité pour le français.

- "Sayé!" A la nuit tombante, à chaque partie de cache-cache ce cri retentissait aux quatre coins du carrefour de l'octroi. Mais les jeux sont pour les enfants ce qu'est la mode pour les grands: on s'en lasse, on en change, on en invente, et on recommence...

En jouant aux barres, nos ruses et notre vitesse d'exécution étonnaient nos adversaires "Goua-goua" et faisaient l'admiration des spectateurs.



## TRAVAIL CLANDESTIN

Alors qu'il était formellement interdit aux réfugiés espagnols de travailler, moins d'un mois et demi après notre arrivée, un paysan proposa à mon frère Sebastian de l'aider à travailler ses champs, assez éloignés de la ville pour ne point être vu. Passant outre les craintes de notre mère, mon frère aîné accepta en bondissant de joie, car ce monsieur lui prêta une bicyclette pour faire le trajet aller-retour.

Sebastian dut apprendre à pédaler sans tomber ni mettre pied à terre, ce qu'il réussit en quelques jours. Cette prouesse le rendit très fier. Comme nous tous, grands et petits, souhaitions vivement enfourcher un vélo pour rouler comme les français, mon frère fit bien des jaloux.

En dehors des parcours allant de notre hôtel à l'hospice et aux douches, et en dépit de nos escapades, nous connaissions peu la ville dont les curieux venaient en se promenant jusqu'à l'octroi afin de voir de près les "gitans rouges espagnols".

Par beau temps, nos grands frères se groupaient dehors pour discuter et regarder passer les jeunes filles du coin. Nos mères et nos grandes soeurs s'asseyaient sur la terrasse avec leur modeste nécessaire de couture. Tout contre elles, quelques filles apprenaient à coudre en écoutant leurs conseils, tandis que d'autres jouaient avec leur poupée en chiffon.

C'est souvent que nous jouions avec les filles à la marelle, aux osselets, à sauter à la corde, à la ronde ou à colin-maillard, mais nous préférions courir et flâner dans le secteur. Il nous arrivait d'aller voir les lavandières dans les dépendances que l'hôtel avait en haut de la butte d'en face. Ce site nous était formellement interdit après les orages, car le sol étant si boueux qu'il fallait chausser des sabots, ou des bottes de caoutchouc, articles que nous n'avions pas.

Dans nos flâneries, nous nous arrêtions, contemplatifs, devant l'atelier de mécanique où, -spectacle insolite-, on ferrait aussi les sabots des vaches et des boeufs. Nous ne nous lassions pas de regarder le feu qui ronflait, activé par un énorme soufflet, et la pièce rougie que le forgeron modelait en la frappant sur l'enclume qui résonnait dans le quartier matin et soir. Et puis, dehors, il y avait des machines agricoles pour labourer, applanir, arracher, couper et râtisser la terre. Quand, à l'insu des ouvriers qui nous interdisaient de trop nous en approcher, nous arrivions à nous assoir sur le siège de l'une d'elles, n'était-ce que quelques secondes, nous éprouvions une grande joie.

Un jour, débordé par le travail, le patron de l'atelier promit quelques sous à celui qui voudrait actionner le soufflet titanesque de la forge. Nous fûmes tous volontaires. Abandonnant, non sans le jalouser, l'heureux élu par le forgeron, nous courûmes annoncer la bonne nouvelle à nos familles.

Le lendemain, mon frère aîné, (qui avait cessé d'aller travailler la terre), osa aller proposer ses services à l'atelier et, contre toute attente, il fut embauché pour quelques heures les après-midi. Ce fut comme le départ d'une course au trésor. En quelques jours, la majorité de nos frères aînés passaient plusieurs heures par semaine à travailler dans les jardins, les petits ateliers et à faire des bricoles dans les maisons des gens du voisinage, la principale tâche étant de scier du bois pour la cuisinière et pour le poêle de chauffage. Très vite, même les mères et grandes soeurs furent sollicitées par les femmes françaises du coin pour laver, repasser, coudre et faire autres menus travaux domestiques. Vu que la gendarmerie restait aveugle et muette, enhardies, beaucoup acceptèrent d'aller ravaller hors du quartier de l'octroi. (C'est ainsi que ma mère eut le bonheur de faire en ville la connaissance de "las señoras Engracia, Teresa et Juaquina" dont je parlerai plus loin).

Les jours passaient et les autorités, qui ne pouvaient pas ignorer ces activités clandestines, gardaient le silence. Il est vrai que les employeurs, tous des gens honorables, et certains très riches, ne leur demandaient que de petits services, tout en les recommandant d'avoir la précaution de ne rien dire et de ne pas se faire voir. Inquiètes, les mères nous disaient en sourdine de ne jamais parler de cela, à qui que ce fut.

-A celui qui vous demande où se trouve l'une de nous, dites "Au lit, avec de la fièvre"-, nous recommandaient-elles.

Une fois enfermés dans notre chambre, nous étions rudement heureux de voir le bonheur qu'avait notre mère en comptant et recomptant les premiers sous du budget familial. (C'est incroyable ce que seulement quelques piécettes de monnaie peuvent faire rêver le pauvre dans le besoin!)

Alors que je raconte cela, voilà que resurgit dans ma mémoire un fait qui nous fit bien rire.

Le meilleur ami de Sebatian, Esteban, surnommé el Calandino, fut engagé par une vieille dame du voisinage pour travailler son potager. Il bêcha un bon carré de terre où, en suivant, il planta des ails et des oignons. Cela fait, la vieille lui donna, non pas des francs, comme il le demandait, mais un pot de confiture et une brioche. Pour se venger, quelques nuits après, notre compatriote alla arracher et disperser ce qu'il avait planté.

La vieille pingre vint faire un esclandre à l'hôtel, mais, Esteban, dit el Calandino, affirma mordicus qu'il n'y était pour rien, et refusa de retourner travailler son potager.



## LES DEUX SERVANTES

Inévitablement, l'hôtelier n'eut que l'embarras du choix pour trouver deux servantes à bon compte parmi ses pensionnaires espagnoles. Celles qu'il choisit, et acceptèrent le travail avec joie, devaient avoir la trentaine. Toutes deux étaient belles, notamment la plus brune.

En plus de servir à table, elles aidaient la patronne à cuisiner, le patron à servir au bar et le valet à faire le ménage.

Les dimanches et les jours fériés, elles servaient la clientèle du café avec enjouement et célérité. Les buveurs les appelèrent Carmen et Lola parce que, nous dit Eva, ces prénoms évoquaient des femmes au charme enjôleur. Leur succès devint tel que bien de clients ne revenaient au bar que pour être servis par elles.

Il est vrai qu'elles étaient charmantes avec leur jupe noire, et leur corsage et petit tablier blancs ornés de dentelles roses. L'hôtelier n'avait sûrement jamais été aussi gâté par son personnel. Quand il se trouvait entouré de "ses" femmes, il plastronnait comme un coq dans sa basse-cour. De leur côté, nos deux belles compatriotes caquetaient de satisfaction.

Comme elles continuaient à manger à notre table, les mères n'arrêtaient pas de les reprendre vertement, allant jusqu'à les traiter de mères et d'épouses indignes. N'y tenant plus, durant un repas elles allèrent se plaindre au patron. Sans préambule, celui-ci ordonna tout de go à ses servantes de quitter notre table pour aller s'asseoir à la sienne, dans la cuisine. Dès cet instant, elles devinrent les brebis galeuses de notre colonie. Elles étaient d'autant plus détestées qu'elles servaient avec mignardise des patrons italiens, gens que les républicains espagnols exécraient.

Les mères lançaient contre elles des imprécations chaque fois qu'on les entendait rire à gorge déployée avec le patron, et quand on les voyait se laisser, enjouées, pincer la taille et dénouer le tablier par les clients. Très vite, toutes deux se mirent à chahuter franchement avec l'hôtelier, lequel avait la réputation d'être espiègle et de bien aimer la gaudriole.

(Je ne me souviens plus si elles étaient de celles dont le mari était mort au front ou fusillé par les phalangistes). Je sais que la plus brune et plantureuse des deux, surnommée Carmen, avait une fillette de cinq ans, toujours joliment habillée, et dont la chevelure peignée avec des anglaises nous faisait penser à Shirley Temple. Cette ravissante gamine était la poupée de l'hôtel. Vu le dénuement dans lequel nous nous trouvions, les mères n'hésitaient pas à faire entendre bien fort à leurs compagnes

traîtresses que les toilettes qu'elles et la fillette portaient, ne tombaient pas du ciel. Les accusées leur rétorquaient que monsieur Rini n'y était pour rien; que tous leurs achats étaient faits avec l'argent des pourboires quelles se faisaient.

L'ambiance créée par le comportement des deux compatriotes "passées à l'ennemi" était des plus détestables. A partir du jour où, au cours d'un furieux crêpage de chignon entre mères, nous, les gosses, primes parti pour notre camp, nous fûmes souvent, et malgré nous, mêlés aux querelles intestines qui divisaient les femmes.

Conseillées sans aucun doute par leur employeur, les deux servantes décidèrent de devenir brusquement sourdes-muettes. Alors que nous étions attablés dans la salle, de la cuisine nous parvenaient, plus qu'auparavant, leurs éclats de voix et leurs rires joyeux.

-Elles se forcent exagérément pour plus nous faire bisquer, râlaient méchamment les mères qui ne cessaient de les blâmer.

Quelques mois après, l'antagonisme entre ces deux servantes et leurs compatriotes empira lorsque...

Je raconterai cela dans un autre chapitre.



## LA PASSION DES IMAGES

Alors que les grands avaient la fierté et la joie d'offrir à leur mère les premiers sous gagnés de leur vie, nous, trop jeunes pour les suivre, étions toujours en vadrouille dans le quartier de l'octroi, dont certains habitants commencèrent à fraterniser avec nous. L'un nous demandait de pousser sa brouette, l'autre de monter son cabas rempli de provisions jusqu'à l'étage, et autres divers petits services, lesquels nous rapportaient une tartine à l'heure du goûter, et parfois quelques sous.

Un jour, avec l'assentiment de ses parents, un copain de jeux français invita l'un de nous à passer tout un jeudi après-midi chez lui. A son retour parmi nous, c'est les yeux écarquillés et la bouche bée que nous l'écoutâmes nous conter qu'ils avaient joué avec toute une armée de soldats de plomb, tiré avec un pistolet à fléchettes-ventouse "Euréka", construit un camion et une grue avec les pièces d'un mécano, et, pour se reposer, parcouru des yeux de grands livres de contes illustrés de superbes images en couleur. Il nous fit baver d'envie quand, pour finir son fabuleux récit, il nous détailla l'alléchant goûter que leur prépara la gentille maman. Insupportable fut notre jalousie quand, le jeudi suivant, notre chanceux copain retourna dans cette maison de rêve pour jouer avec le fils unique.

Dès lors, c'était à celui qui minaudait le mieux pour éveiller et attirer l'attention des garçons français. Nous nous disputions avec acharnement le titre du plus grand faux jeton. A vrai dire, nous trouvions que les "Goua-goua" étaient vraiment sots, pour venir jouer avec nous dans la rue avec des billes et des capsules, alors qu'ils avaient à la maison toutes sortes de jouets.

Plusieurs d'entre nous réussirent dans leur fourberie, mais rares furent ceux qui y trouvèrent ce qu'ils escomptaient, excepté le goûter, (habituellement une tartine avec de la confiture, du miel ou du chocolat), que leur apportait leur copain français de la part de sa maman.

Eva ignorait la passion que nous avions pour les images. Lorsque seule, et parfois avec d'autres collectionneurs (surtout des garçons), elle s'installait avec ses albums devant la table pour trier, ranger et échanger des timbres-poste, nous l'entourions étroitement, transfigurés par la jouissance que nous ressentions en regardant de si belles petites images. C'est elle qui, en nous distribuant des timbres communs qu'elle avait en trop, nous initia à la philatélie.

Tout naturellement, Eva s'intéressa aux timbres des enveloppes

dont les mères relisaient les lettres. Ces dernières les lui découpaient volontiers, ne serait-ce que pour la remercier des services qu'elle leur rendait. Elle n'en eut pas beaucoup car, aussitôt, nous demandâmes aux mères de bien nous garder tous les timbres des lettres qu'elles recevraient; ce qu'elles firent volontiers, tant elles étaient heureuses de voir le bonheur que cela nous procurait.

Eva nous proposa de nous échanger, à un contre dix, et plus, les timbres collés sur les enveloppes nous provenant des Amériques. Plus elle insistait, et plus nous l'enragions en agitant nos beaux timbres devant son nez.

Il fallait que nous fussions vraiment atteints par le virus de la philatélie, transmis par Eva, pour que cette passion fasse de nous de bien vilains garçons. Forcément, je raconterai cela dans un autre chapitre car les timbres-poste jouèrent un grand rôle dans les mois qui suivirent.

C'est fou ce que nous étions fascinés par les images, les estampes et les illustrations de toutes sortes!

Il n'y avait qu'un seul parmi nous qui possédait une collection d'images. La boîte de pastilles pour la gorge contenant ce "trésor" ne quittait pas sa poche. Lorsqu'il finissait par céder à nos supplications, il nous faisait assoir autour de lui pour, chaque fois, agir de la même façon: C'est avec une lenteur exaspérante qu'il sortait de sa poche la boîte dont le couvercle était coincé; nous lui propositions de l'aider tout en sachant qu'il refuserait; il serrait ses dents et crispait ses doigts comme si l'effort qu'il devait faire pour nous être agréable était bien pénible, alors que nous savions que la boîte s'ouvrait en la pressant légèrement. Plus nous manifestions notre impatience, et plus le coquin faisait durer son plaisir. Enfin! il libérait les images, une à une, dans leur ordre numérique. Chose rare, la série était complète. Elle montrait la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb. Lentement, nous nous les passions de main en main, lisant et relisant à haute voix la légende imprimée au verso de chacune d'elle, verso portant l'estampille d'une marque de chocolat:

"... Les trois caravelles, la Pinta, la Niña et la Santa Maria voguent toutes voiles dehors sur l'immense océan... Christophe Colomb palabre avec les mutins... Perché en haut du grand mât, un marin crie: -"Terre!"... Le grand navigateur s'agenouille en touchant le rivage... Les conquistadors tentent de se faire comprendre par les indiens, auxquels ils distribuent des cadeaux... Les rois catholiques, Isabelle et Ferdinand, reçoivent Colomb à son retour en Espagne... Colomb surveille très attentivement les préparatifs de son deuxième voyage... Colomb est chargé de chaînes... etc.



Tarzan, Zorro, le Cid Campeador, Robinson Crusoé et Christophe Colomb étaient parmi nos héros préférés, ce dernier étant celui que nous connaissions le mieux grâce à la collection de notre copain. Nous savions raconter par coeur cette merveilleuse aventure, mais nous ne nous lassions pas de revoir encore et encore ces belles images! Nous rêvions tous de posséder une collection semblable.

Un après-midi, la brave dame qui habitait la maison du perron nous demanda si nous voulions bien lui monter quelques bûches de la cave. Celui qui était assis le plus haut sur les marches s'empressa de la suivre. Il ne tarda pas à nous rejoindre. Du haut de son perron, la dame lui adressa un signe qui voulait dire "Reviens!" et des mots qui ne nous disaient rien. Cependant, nous l'entendîmes répéter le mot "collection" (ce mot ayant à peu près la même phonétique que sa traduction en espagnol: "colección"). La joie illumina nos visages. Notre copain remonta vite les marches et disparut à l'intérieur de la maison, nous laissant, à la fois impatients, curieux et envieux. Grande fut notre déception, mais aussi notre joie, lorsqu'il réapparut tout penaud sur le perron en tenant à la main une tartine de pain dégoulinante de miel. Oui, nous étions très contents qu'il n'eut pas une "collection" afin qu'il ne puisse pas, tout comme l'autre, nous faire soupirer d'envie.

Vexé, notre copain s'assit dans un coin pour manger le goûter qui, cas exceptionnel, personne ne lui demanda de partager.

Ce fut Eva, (notre Malinche), qui nous expliqua la différence qu'il y avait entre les mots collection et collation. Voilà encore un mot français qui allait rester bien gravé dans notre mémoire.

## BILLES ET CAPSULES

Entre la terrasse du café et la rue mal goudronnée s'étalait une large bande terreuse semée de gravillons. C'est là que, dès qu'il commença à faire beau, nous passions des heures à jouer avec les quelques billes que nous trouvions (il y en a toujours qui s'égarèrent), billes que nous cachions dès que Piero arrivait car il nous les piquait en prétextant qu'elles lui appartenaient. Au lieu de nous en donner une poignée à chacun pour jouer avec lui et ses copains d'école, il nous prêtait juste celles qu'il fallait, et qu'il n'oubliait pas de nous réclamer la partie finie. Il alla jusqu'à interdire à ses copains, dont il était aussi le chef, de nous en donner. Il poussait sa vacherie jusqu'à briser celles qui, ayant un éclat, n'étaient plus bonnes mais dont nous nous en contentions. Alors, laissant Piero, ses copains et leurs billes, nous nous mîmes à jouer aux mêmes jeux, mais avec des capsules de bouteille, en abondance et ne coûtant rien, elles.

Jaloux de notre contentement, Piero décréta également que, puisque provenant de "son" café, les capsules étaient siennes. Je ne sais pas ce qu'il raconta à ses parents et à Simplet pour que ceux-ci lui jetassent toutes les capsules dans un des tiroirs fermant à clé du comptoir.

Dès qu'un client s'installait dans la terrasse pour boire une bière ou un soda, nous étions aux aguets, jouant des coudes et des épaules, chacun voulant être le premier à foncer pour ramasser le bouchon métallique éjecté de la bouteille. Cela nous coûtait souvent un coup de pied ou un coup de griffe de el Tisico, auquel son grand frère avait commandé de nous interdire de prendre celles de la terrasse en son absence.

Puisque les mères et les grandes soeurs refusèrent de le faire pour nous, bravant l'interdiction, nous osâmes aller plus d'une fois jusqu'au café de la place de l'église pour récolter des capsules.

Ne roulant pas, pour sortir les capsules mises dans un cercle en les frappant, et, dans d'autres variantes du jeu, les retourner ou faire tomber des empilages de celles-ci, chacun des joueurs se servait d'un "palet". Nous obtenions le dit objet en sertissant dans une capsule une grosse rondelle de fer, (rondelle que nous trouvions en fouillant dans les déchets de l'atelier de mécanique).

Nos poches étaient remplies de capsules qui tintaient lorsque nous courions. Lasses de nous rapiécer les poches trouées, nos soeurs nous cousurent de petits sacs en tissu. Très vite, il n'y eut pas un seul d'entre nous qui, du lever au coucher, ne portât à la ceinture une bourse plus ou moins lourde.



Comme il y avait des capsules de différentes boissons et de diverses marques, plus elles étaient rares et plus, tout simplement, nous leur donnions de la valeur.

Non satisfait d'avoir toutes les billes qu'il voulait, en terre cuite et en verre (très enviées), Piero faisait tout pour s'accaparer de nos jeux. Etant fils d'un hôtelier-caféier et libre d'aller dans tous les cafés de la ville, il ne tarda pas à amasser pas mal de capsules rares. En échange de l'une d'elles, il nous demandait une telle quantité des plus ordinaires qu'il ne tarda pas à monopoliser le "marché" de capsules, gâchant ainsi notre plaisir.

Piero allait de victoire en victoire, mais il allait se rendre compte que celui qui ne joue que pour toujours gagner, afin d'être le seul à détenir la richesse et le pouvoir, finit par être écarté et, donc, à s'ennuyer.

Délaissant le despote au tiroir rempli de capsules, nous cherchâmes d'autres distractions. Vexé par notre dédain, Peiro nous proposa de partager avec nous une certaine quantité de son important stock. Lui jouant à fond la comédie de l'indifférence, il finit, comme nous le voulions, à nous donner un grand carton rempli à ras bord.

Il mit du temps à se rendre compte que par sa faute le charme qu'exerça sur nous les jeux et l'échange de capsules était, non pas définitivement, mais sérieusement délaissé. Par contre, il réjouit les plus petits qui, ayant toujours un jeu de retard sur nous, en prirent autant qu'ils le purent.

## LES FOUS DE CARTES ET DE MORRA

Les fins de semaine, l'hôtel des Rini était le point de rassemblement des italiens immigrés en France depuis longue date, habitant et travaillant comme artisans ou paysans dans la commune et ses environs.

Ils venaient si nombreux que nous devions leur céder la salle sitôt que l'hôteletier nous criait: -"Péquis! fuera!".

Ces jours-là, la récolte de capsules était abondante, et, par conséquence, les bagarres nombreuses.

Etant dehors, nous cherchions la compagnie des soûlards, -pratiquement toujours les mêmes-, car ils étaient des clowns qui nous faisaient rire, mais aussi des victimes que nous pouvions facilement duper sans avoir des remords. Nous nous disputions ceux qui, lorsqu'ils étaient ivres, finissaient par nous payer des sodas à force de leur jouer exagérément les enfants mourant de soif.

Nous apprécions tout particulièrement celui qui, à force de l'agacer en lui demandant l'aumône, finissait par nous lancer des pièces de monnaie. La ruée et les bousculades qu'elles occasionnaient en tombant sur le sol l'amusaient tant qu'il n'arrêtait plus de nous en semer (l'ivrogne s'imaginant peut-être qu'il lançait des sous aux indigents à la sortie de la messe dominicale). Ses éclats de rire et nos cris faisaient un tel raffut que, surgissant fou furieux de l'hôtel, monsieur Rini nous dispersait en distribuant méchamment coups de pieds et taloches à ceux qu'il attrapait; puis, prenant notre généreux ivrogne par le bras, il l'entrenait à l'intérieur du café en le poussant et le sermonnant sévèrement en patois italien.

Regroupés, nous attendions patiemment l'occasion de pouvoir harceler une nouvelle victime.

Si la colonie d'italiens était si bruyante, nous apprit Eva, c'était parce que les Piémontais, Calabrais, Siciliens et autres qui la composaient se parlaient simultanément dans leur dialecte. Ils passaient des après-midi et des soirées entières à jouer aux cartes ("espagnoles"), buvant, vociférant et tapant du poing sur la table. Parfois, des parties étaient interrompues par de terribles empoignades entre joueurs plus ou moins éméchés. Plus d'une fois nous vîmes des bagarreurs sortir dehors, leur couteau de poche à la main. Hurlant et gesticulant comme des hystériques, les mères nous faisaient déguerpir le plus vite et le plus loin possible des lieux. Aidé par quelques compatriotes, monsieur Rini finissait par rétablir la paix, toute relative, car, malgré ses coups de gueule, il avait beaucoup de mal à calmer et faire taire sa tonitruante épouse grondant les antagonistes.

Les parties de "morra" nous importunaient et fatiguaient



tout autant que celles de cartes. Se faisant face, poings fermés, les deux joueurs se montraient simultanément un quelconque nombre de doigts dépliés en criant un chiffre pouvant être le total de ce nombre. Le gagnant étant celui qui donnait le chiffre juste.

Les parties commençaient calmement pour, allant crescendo, devenir une cacophonie. Quand ils étaient fatigués d'être debout, ils s'accroupissaient quelques instants tout en continuant à jouer. Les autres joueurs fous de morra se tenaient tout contre ceux qui s'affrontaient -enroués et suant à grosses gouttes-, prêts à prendre la place laissée libre par le joueur défaillant ou ruiné car, tout comme aux cartes, ils misaient de l'argent. Voilà pourquoi ils étaient si passionnés et parfois si méchants. Vu leur vitesse d'exécution, lorsqu'ils jouaient à trois et plus en même temps, nous ne comprenions pas comment ils arrivaient à ne pas se tromper dans l'addition du nombre de doigts dépliés.

A la fin de bien de parties, tandis que les gagnants jubilaient, les perdants juraient tout en se giffant et piétinant sauvagement leur chapeau jetté à terre. Ces scènes nous faisaient tordre de rire.

Ces soirs tumultueux de fin de semaine, monsieur Rini nous criait plus tôt que d'habitude son "Péquis! a la cama!"

Plongés dans le noir de la chambre, nous avions du mal à nous endormir tant criaient fort les infatigables joueurs de morra: -"Cuatro! Otto! Tutti...! Porca Madona!"-

Eva nous apprit que les Calabrais étaient les plus forts à ce jeu.

Pour ne pas faillir à la logique qui veut que les petits imitent les grands, il nous arrivait de jouer entre nous à la morra, gesticulant et criant en italien chiffres et jurons: -"Sete! Uno! tré! Niente! Porca madona!... Dio cano!... Tutti!..."

Nos parties à nous ne duraient guère quand, malgré nos protestations, Piero rentrait dans nos confrontations, car il ne cessait de contester les points qu'il perdait...

## LES COMEDIENS AMBULANTS

Nous faisons peu de cas des préoccupations des mères. Elles nous réprimandaient et nous corrigeaient chaque fois que nous le méritions, mais nous ne les craignons pas. En l'absence des pères, notre tuteur italien se faisait mieux obéir qu'elles. lorsqu'il nous trouvait où nous ne devions pas être, et quand il nous jugeait trop lents à exécuter ses ordres, il n'hésitait pas à lever la main sur nous. Nous le détestions chaque jour davantage. Les mères le haïssaient mais, par crainte d'une punition qui, selon des rumeurs, serait de les renvoyer en Espagne, elles se soumettaient en réchignant à voix basse.

Notre père nous écrivait que, n'en pouvant plus, quelques camarades avaient décidé de retourner au pays, ce que firent deux familles de notre groupe. Chose étonnante, les autorités françaises nous encourageaient à quitter la France. Affolé, notre père interdit à notre mère de se laisser tenter, et de ne signer aucun papier, pas même les propositions qu'on lui faisait pour partir au Mexique.

Mon frère Sebastien ne travailla que par intermittence dans l'atelier de mécanique, et cela jusqu'à la fin juillet, date à laquelle il fut congédié, faute de ne pas avoir la carte de travail. Cette nouvelle désola notre père car, ne désirant pas que ses fils soient comme lui et ses ascendants paysans, il était déjà tout heureux de voir que son aîné apprenait un aussi beau métier.

Il est vrai que garder de la rancœur est un vilain défaut puisque, très souvent, il suffit de peu de chose pour l'effacer. Ainsi, nous, les enfants, nous pardonnions tout à notre tuteur de circonstance du moment qu'il nous autorisait à assister aux spectacles des artistes ambulants qui, de temps à autre, installaient leurs tréteaux à l'air libre, devant l'hôtel.

C'est avec zèle que, en fin d'après-midi, nous aidions les artistes à aligner bancs et chaises sur la terrasse, tout en implorant Dieu (nous, des incroyants!) de ne pas faire pleuvoir. Impatients et énervés par un aussi grand bonheur, nous nous accroupissions bien à l'avance sur le sol cimenté, tout devant...

Le public s'esclaffait en nous entendant rire bien plus fort que les gamins français dont nous répétions, sans savoir ce que nous hurlions -avec notre accent-, les avertissements qu'ils criaient à Guignol pour le prévenir de l'approche du vilain gendarme. Quoique ne comprenant pas un mot de leur langue,



dans le public, c'est nous qui riions et applaudissions le plus fort les artistes.

Tous les spectacles étaient interrompus par des tombolas que nous détestions parce que nous ne pouvions pas y participer.

Quand, à l'entracte, le comédien passait son galurin à l'un des enfants spectateurs pour faire la quête dans le public, à notre grand étonnement, chaque fois, monsieur Rini y déposait une billet de banque où une poignée de monnaies au nom de ses pensionnaires espagnols. Nous trouvions ce geste formidable, mais les mères s'empressaient de nous dire que nous ne devons pas nous attendrir sur un homme qui, non content de s'enrichir sur notre dos, nous donnait de plus en plus mal à manger.

-En plus, ajoutaient-elles, après le spectacle il récupérera au centuple son don en vendant des boissons.

Elles nous gâchaient intentionnellement la bonne image que nous avions parfois de l'hôtelier, mais c'est grâce à des observations de ce genre qu'elles nous permirent de faire taire Piero chaque fois qu'il nous rappelait que nous étions les débiteurs de son père.

Des montreurs de chèvres, de singes et de chiens savants vinrent aussi nous distraire. Je garde un souvenir tout particulier d'un prestidigitateur dont les tours de magie nous transportaient dans le plus fantastique des ravissements. Lorsque le "Maître" demandait un partenaire dans le public, nous étions les premiers à nous précipiter sur la scène. Voyant que son élu ne comprenait pas un sacré mot, le magicien profitait des grimaces qu'il lui faisait faire pour amuser la galerie.

Plus que les autres, les spectacles de prestidigitation nous donnaient matière à de longues et animées discussions. Nous étions plusieurs à avoir compris le truc de quelque tour, mais personne était capable de l'expliquer clairement. Piero était le seul à connaître les truquages parce que, nous disait-il, le magicien, grand ami de son père, les lui avait révélés à la condition d'en garder le secret. Aucun de nous ne connaissait un garçon aussi prétentieux que lui.

## LE BAL

Les spectacles en plein air étaient occasionnels. Par contre, nombreux étaient les dimanches et jours fériés où l'hôtel faisait bal. Ces jours-là, le déjeuner terminé, nous poussions les panneaux et les tréteaux composant notre table contre le mur, devant laquelle nous alignions une rangée de bancs, ainsi qu'une autre contre le mur d'en face. Après avoir passé un coup de balai, Simplet installait un phonographe sur une petite table posée près de la fenêtre donnant sur la terrasse. Ce phonographe était son jouet! Il ne cessait de le couvrir des yeux, car il ne permettait à personne de le toucher. C'est lui qui empilait les disques dans l'ordre qu'il avait décidé de passer. On ne cessait de lui hurler de baisser le son parce que la puissance de la musique le grisait. Il passait si souvent les airs qu'il aimait le plus que les danseurs devaient faire intervenir le patron pour qu'il changeât de rythme. Il avait l'ouïe si musicale qu'il lui arrivait d'arrêter subitement le disque au milieu d'un couplet pour, disait-il, changer l'aiguille dont l'usure commençait à érailler le son.

Ces après-midi dansants, monsieur Rini nous autorisait à rester dans la salle de bal, mais à la condition de nous tenir bien sages dans un coin.

Machinalement, les filles s'asseyaient sur les bancs côté table et les garçons sur ceux d'en face. Sitôt que Simplet faisait démarrer la musique, les cavaliers se levaient pour aller en zigzaguant vers les cavalières.

En dépit des protestations des danseurs, Simplet soupoudrait si souvent la piste de cire qu'elle finissait par devenir une vraie patinoire. A notre grande joie, nombreuses étaient les glissades qui se terminaient en chute spectaculaire. Comme après le bal la salle redevenait réfectoire, le soir-même nous devions marcher en nous tenant la main et en faisant glisser nos semelles pour ne pas tomber.

L'une des fois que, tel une fermière distribuant du grain à sa basse-cour, le "maestro" répandait des paillettes de cire entre les pieds des danseurs, nous réussîmes à lui chaparder quelques aiguilles du phono. Dards en main, nous voilà une quadrette de farceurs nous glissant sous la longue table servant de vestiaire, ayant à hauteur d'oeil l'alignement de postérieurs et de jambes des filles assises sur la rangée de bancs. Piquant ici une fesse et là un mollet, nous nous blottissions dans le coin le plus éloigné en étouffant nos rires, tant l'affolement des filles hurlant qu'il y avait des guêpes était désopilant.



L'accalmie revenue, nous recommençâmes avec, il faut le dire, l'encouragement des grands qui, ayant découvert notre manège, nous désignaient les filles qu'ils souhaitent voir piquées.

On remit ça les bals suivants mais, tant veut piquer la guêpe qu'à la fin elle se fait prendre! Dans notre précipitation à nous planquer nous renversâmes les tréteaux supportant le panneau de bois faisant office de vestiaire. Alors que nous gigotons pour nous dépêtrer des habits qui nous recouvraient, le maître des lieux dégagea l'un de nous en le tirant par une jambe. Les autres réussîmes à gagner la sortie grâce à la protection des danseurs complices.

Monsieur Rini était un personnage très fantasque. Il profitait du bal pour exprimer le côté polisson de son caractère. Branchant le doigt d'une main dans la prise électrique de l'entrée, il s'amusait à faire crier et sursauter la femme dont il touchait avec l'autre main le cou ou le bras nus. C'est en savourant notre joie à l'avance que nous attirions des victimes à sa portée. Pour atteindre celles qui, méfiantes, évitaient de l'approcher, il réussissait à convaincre des jeunes à faire une chaîne en se tenant par la main. Celui qui était le dernier maillon n'avait qu'à toucher la fille désignée avec sa main restée libre pour la faire tréssaillir et hurler d'effroi, ce qui faisait s'esclaffer les farceurs et leurs complices.

Cette blague épouvantait les mères car, pour elles, celui qui touchait l'électricité s'exposait à être foudroyé. Quand elles allaient gronder l'hôtelier pervers, celui-ci n'avait qu'à appuyer une main sur la prise et lever l'index de l'autre pour les faire fuir en criant.

Du bal de l'hôtel qui nous servait d'asile je garde, à jamais profondément gravé dans ma tête et dans mon coeur, le paso doble "Sombreros et Mantilles". Je sais que nous étions tous très émus en l'écoutant, puisqu'il nous rappelait notre pays perdu. A notre grande joie, Simplet adorait aussi cette chanson alors très en vogue en France.

(Il est des chants et des mélodies qui, pour tout un chacun, évoquent les souvenirs d'une époque, d'un lieu et d'événements qui marquent tout particulièrement une vie. Oui, Sombreros et Mantilles, chanté par Rina Ketty, restera pour moi l'illustration musicale de notre douloureuse arrivée en France en 1939).

Pour nos frères ayant 15 ans et plus, la danse était un bonheur immense puisque, après avoir appris les premiers pas dans les bras de la mère ou de la grande soeur, elle leur permettait d'enlacer une jeune fille. Je revois leur gaucherie et la rougeur de leur visage quand ils avaient pour cavalière une jeune fille française.

C'est avec fierté que les mères regardaient leurs grands fils danser pour la première fois. Il me semble encore les entendre

murmurer en s'essuyant une larme: -"Vous voilà hommes. Ah! si votre père pouvait vous voir..."

Oubliant ce jour-là les peines, les mères les plus jeunes et nos plus grandes soeurs dansaient parfois entre elles.

Le bal est sûrement la manifestation qui participe le plus à l'union entre les deux sexes, et la plus efficace pour faciliter l'intégration de communautés diverses. Ce n'est qu'à cette occasion que quelques jeunes français et françaises osaient se joindre aux réfugiés espagnols. Il se crea même de naïves amourettes entre les deux nationalités.

Le bal qui, tout d'abord, rendait les mères orgueilleuses en voyant que leurs adolescents jouaient, déjà, aux hommes, ne tarda pas à leur causer bien du soucis quand, ces derniers, commencèrent à se disputer les rares danseuses qui se serraient fortement contre leur cavalier.

Parmi les jeunes filles françaises qui fréquentaient assidûment le bal de l'hôtel, il y avait deux demoiselles qui scandalisaient et terrorisaient tout particulièrement les mères. En dépit de leur jeune âge elles s'attifiaient, se coiffaient, se fardaient, se parfumaient et se mouvaient comme les filles de mauvaises moeurs. Elles n'avaient qu'à paraître pour être aussitôt entourées par nos grands frères tout excités. Et elles en profitaient, les coquines! pour les griser davantage.

La colonie ne fut pas étonnée quand Eva lui apprit que les soeurs Chevilla -je crois qu'on les appelait ainsi- étaient célèbres dans la ville et ses environs pour leurs accoutrements, leur allure extravagante et le succès qu'elles avaient auprès des hommes.

Comme en dehors des après-midi dansants, les deux aguicheuses venaient rôder dans le quartier de l'hôtel, les mères ne se gênaient pas pour les rabrouer. Nullement impressionnées, elles se contentaient de rigoler en gesticulant bizarrement.

Pendant les repas, les mères n'arrêtaient pas de disputer les grands tout en leur donnant des conseils qu'ils ne prenaient pas la peine d'écouter alors que nous, les jeunots, étions tout ouïe. Tout en se moquant de leurs frayeurs, ils se permettaient de les rassurer en faisant les fanfarons, ce à quoi elles répondaient, les mains jointes et les yeux levés au ciel:

-Pauvres innocents! Mais que savez-vous, morveux, du pouvoir maléfique dont est capable une femme de cette espèce? Nous seules le savons et, donc, pouvons vous mettre en garde.

Maléfiques ou pas, les soeurs Chevilla avaient bel et bien le pouvoir d'entraîner nos grands frères. Alors que nous gambadions du côté des jardins, il nous arriva de les surprendre en compagnie des deux provoquantes demoiselles.



## TRIOMPHE DU FOLKLORE ESPAGNOL

Le bal nous procura bien de satisfactions. Il révéla aux français que les espagnols et espagnoles dansaient très bien, et qu'il y avait parmi nous de vrais artistes.

L'une des familles (sans père) qui composaient notre colonie de déracinés, se distinguait par son dynamisme et son audace. La mère, brune, grande et osseuse, était toujours la première à protester et à attaquer notre soi-disant protecteur alors qu'elle était sujette à de fréquentes pertes de connaissance. L'aîné de ses deux enfants avait le surnom de "el Nano" (le Nain) parce que, quoique ayant notre âge, il était le plus petit et le plus mince de la bande, mais aussi le plus vif. Il avait toujours les cheveux en bataille et la mouquère pendante. Rien ne lui faisait peur. Il réussissait à nous entraîner dans des folles escapades et à nous faire affronter des dangers insensés, comme ceux d'aller chaparder dans les jardins et, une fois, à pénétrer dans une maison par l'une de ses fenêtres laissée entrouverte. Heureusement que les plus sages -les plus lâches d'après el Nano- refusaient de le suivre jusqu'au bout de ses canailleries.

Il est vrai que les mères ne se lassaient pas de nous ressasser d'être honnêtes pour démontrer aux français que les espagnols n'étaient pas, comme ils le prétendaient, des gitans, donc, des voleurs.

La soeur de el Nano, âgée de huit ans, était, tout comme son frère, petite, mégrichonne, et, comme lui, avait de petits yeux au regard pétillant de malice. Nous la considérions comme la gamine la plus intelligente et délurée de notre colonie. C'est elle qui, involontairement, introduisit dans le bal des "numéros de music-hall."

Charmés par ce petit bout de femme qui, toute seule, dansait lascivement une rumba dans un coin de la salle, les couples s'arrêtèrent de danser pour lui laisser la piste.

Par la suite, en plus de la rumba, Chiquita (c'est ainsi qu'on l'appelait) dansa le paso doble, le tango et autres rythmes à la mode. Informé par le bouche à oreille, le public venait de plus en plus nombreux au bal pour voir s'exhiber la jeune artiste.

Pas bête, monsieur Rini proposa à Chiquita de clôturer les bals en dansant quelque chose.

A la fin de son numéro, en plus des applaudissements et des bravos, on lui lançait quelques pièces de monnaie.

Toutes les fois que la gracieuse gamine dansait Sombreros et Mantilles, Simplet trépignait de contentement et, nous imitant, le public criait des olé et frappait des mains avec frénésie.

Il est vrai que la soeur de el Nano était irrésistible avec la mantille noire de sa mère et l'oeillet (une pochette rouge froissée et nouée) qu'elle serrait entre ses dents! Avec un art bien féminin -et andalou- elle dédiait les ondulations sensuelles de ses bras et de ses hanches à l'un et à l'autre, et distribuait autour d'elle sourires et oeillades friponnes. A la fin de son numéro, elle lançait avec un geste superbe son oeillet au plus vilain des spectateurs, ce qui soulevait une salve de rires. S'emparant d'un chapeau, elle passait parmi le public en criant avec charme la phrase qu'Eva lui apprit: -"Ouné pétité piécé dé moné si bou plé pourg lartist! Merci bocou!"

Nullement grisée par son triomphe, elle participa avec ses copines à des chansons animées de gestes, mises au point par les grandes soeurs. L'une d'elle eut un tel succès que la jeune troupe devait la bisser pour satisfaire l'assistance emballée. Elle commençait par le quatrain:

"Estaba el señor don gato  
sentadito en su tejado  
mara-miau, miau, miau,  
sentadito en su tejado."

Et se terminait par cet autre:

"Por eso dice la gente:  
siete vidas tiene un gato!  
mara-miau, miau, miau.  
Siete vidas tiene un gato."

(C'est l'histoire d'un chat gris qui reçoit une lettre de sa fiancée, une chatte brune, lui annonçant qu'elle s'est mariée avec un chat brun. En l'apprenant, il tombe du toit et se casse sept côtes et le bout de la queue. Alors que le cortège de son enterrement passe devant le marché, l'odeur du poisson le ressuscite, ce qui fait dire aux gens que les chats ont sept vies).

Il arrivait que le patron permit aux grands de chanter, en solo et en chœur, des airs entraînants ou empreints de nostalgie. Les chants des asturiens étaient tout particulièrement appréciés.

Le public franco-italien ne se lassait pas de nous entendre. Sans nous rendre compte, nous étions les pauvres ambassadeurs du riche folklore espagnol!



## LES PLAISIRS DU BOULODROME

Au dîner, nous avions comme dessert une portion de fromage gras du cantal, mets dont nous étions très friands. Dès que les jours allongèrent, à la fin du repas du soir notre tuteur n'avait pas besoin de frapper des mains en nous criant son "Péquis! fuera!" car, sitôt le fromage servi, nous quittions précipitamment la table. Une fois tous rassemblés dehors, après avoir compté jusqu'à trois, nous nous ruions vers la butte d'en face en criant telle une bande d'indiens se lançant à l'attaque d'un fort yankee. Le but de notre galopade effrénée était de décerner, chaque soir, le titre de Champion à celui qui touchait le premier le poteau planté dans le coin droit du boulodrome. Tout se jouait dans la montée de l'étroit sentier raviné par les eaux pluviales où nous nous empoignons et bousculions brutalement. Nombreuses étaient les chutes et les protestations mais, une fois arrivés au but et le Champion désigné, oubliant les coups bas et les éraflures, nous formions le cercle. Assis sur les madriers bordant l'angle du boulodrome et à même le sol tassé de sa piste, nous savourions calmement notre portion de fromage. Imprudent était celui qui le grignottait avec trop de parcimonie pour faire bisquer ceux qui n'avait plus qu'à se lèche les doigts, car il prenait le risque de se faire prendre le bout qui lui restait dans la main.

Il est vrai qu'une habitude peut devenir à la longue une manie ou un vice. Ainsi, pour nous, il n'était pas question de manger le dessert du soir ailleurs que dans le boulodrome, et cela seulement après une course débridée. Sa dégustation finie, nous nous racontions des histoires, des souvenirs et les films hollywoodiens que certains d'entre nous avions eu le bonheur de voir quelques mois auparavant en Espagne. Même pour ceux qui savaient lire, mais qui n'avaient pas encore lu un roman, les héros dont les aventures nous passionnaient n'étaient autres que les célébrités cinématographiques de l'époque. Ils ne cesseront de nous donner du bonheur durant toute notre enfance, et, en ce qui me concerne, bien au-delà de mon adolescence. Ils ont pour nom Laurel et Hardy, Charlot, Shirley Temple, Tom Mix, Tarzan, Zorro, Rin-Tin-Tin, les Trois Lanciers du Bengale, les Revoltés du Bounty etc. Certains affirmaient que ces célébrités descendaient des colons ou immigrants espagnols. Comme il était question qu'une fois la famille réunie nos parents pourraient choisir leur pays d'accueil, nous priions les mères de tout faire pour partir aux Amériques. Là-bas on parlait l'espagnol et tous avaient une chance de devenir riches.

Lorsque, après le coucher du soleil, le jour commençait à

s'obscurcir et que, nous allongeant sur le dos, nous nous amusions à regarder les étoiles encore pâlichonnes, notre marchand de sable envoyait une messagère pour nous crier: -"Péquis, a dormir!"

Nous descendions la butte en nous laissant entraîner par la pente, mais c'est d'un pas calme que nous franchissions le seuil de l'hôtel, car monsieur Rini nous attendait au pied de l'escalier. Tel un berger comptant ses moutons entrant dans l'enclos, il nous faisait passer l'un après l'autre afin d'inspecter visage, mains et genoux. Plus d'un devait aller au lavabo avant de monter à la chambre, ce qui faisait ricaner Piero, toujours là quand son paternel nous faisait plier sous son autorité. Tout en nous lavant, les mères grognaient contre l'étranger qui les dépossédait de leur rôle maternel.

Il est reconnu que les enfants ne font que rarement durer, pour ne pas dire jamais, les fâcheries qui, trop souvent, divisent pour toujours les grandes personnes.

Entre deux disputes, et les quelques jours que nous le tenions à l'écart, Piero se joignait à notre ruée vers le boulodrome avec "sa" portion de fromage, mais ne démarrant qu'en queue du peloton afin de regagner totalement notre sympathie. Nous étions tellement remuants et bruyants en comparaison de ses copains d'école qu'il préférait jouer avec nous. Il était toujours aussi présomptueux et méchant mais, comme nous n'hésitions plus à lui tenir tête, il prenait garde à ne pas nous fâcher afin de rester avec nous. Quoique ne baragouinant que quelques mots d'espagnol et d'italien, (langue qu'il comprenait mais ne parlait pas), nous arrivions à bien nous comprendre en l'absence de sa soeur.

Parfois, les jeudis et les dimanches, il invitait des copains d'école à jouer avec nous, et peut-être aussi pour se rengorger en leur servant d'interprète alors qu'il utilisait, pour ainsi dire, le langage des sourds-muets. Pour nous, le principal était que les français vinssent de plus en plus nombreux.

C'est bien excitant les galopades effrénées d'une bande de gosses! Et puis, selon le nombre, une bande peut se diviser en deux, trois ou quatre camps, ce qui permet de créer d'exaltants jeux de plein air.

Un jour, cédant aux supplications de ses copains, Piero demanda à son père si nous pouvions jouer aux boules "lyonnaises". Ce dernier lui ayant donné la permission, nous en fûmes si ravis que, pour pouvoir y rejouer, nous n'arrêtions pas de lui passer de la pommade.

Comme il adorait être vanté, c'est avec orgueil qu'il nous réunit quelques soirs sur le boulodrome pour nous donner des leçons de pratique, tout en nous expliquant les règles. Pour nous, petits joueurs de quilles, la découverte de ce jeu de boules fut un émerveillement de plus.



Les dimanches et autres jours de fête, nous passions des heures et des heures à regarder les hommes jouer avec les grosses boules en bois recouvertes de clous à tête ronde et bombée.

Tout comme son père (le champion incontesté du boulodrome), Piero était un joueur émérite. C'est souvent qu'il faisait partie d'une quadrette de joueurs hommes. Son adresse était remarquable. Alignés tout le long du terrain de jeu, nous applaudissions ses exploits. Il en était d'autant plus fier qu'il affirmait qu'aucun de nous ne pourrait le battre aux boules. Relevant son défi tout en le faisant mousser, le vantard fit ce que nous attendions de lui: nous permettre de jouer le plus possible aux boules.

Afin de pouvoir nous prouver sa supériorité, à force de prières, il réussit à convaincre son père de lui passer la clé du cadenas fermant le coffre contenant les boules usées.

Il nous imposa de jouer à quatre contre lui seul. Quoique détestant cette règle prétentieuse, nous dûmes l'accepter pour satisfaire notre passion pour les boules. Hélas, toutes les quadrettes que nous formions étaient lamentablement battues par notre adversaire, pointeur et tireur hors pair. Il se moquait si bruyamment de nos maladresses que nous exigions une revanche, et puis une autre, puisqu'il nous dérouillait chaque fois. Il jubilait en croyant nous humilier, alors que, dans le fond, nous étions heureux de pouvoir nous entraîner le plus possible pour, un jour, arriver à le battre.

Notre invincible adversaire eut l'excellente idée d'inviter des copains d'école pour faire des tournois France-Espagne, cette dernière (nous) étant toujours battue à plate couture.

Pendant que nos adversaires étaient à l'école, nous nous entretenions à outrance avec trois vieilles boules abandonnées, parce qu'éclatées comme des grenades trop mûres, et des cailloux approchant leur poids. Mais malgré notre hargne, jamais nous pûmes battre les français. Certes, nous étions de minables néophytes, mais nous avions aussi contre nous le despotisme de Piero. Son équipe ayant le privilège de se servir la première, il ne nous restait que des boules minables, fendillées et leur rondeur ci et là décloutée. C'était à prendre ou à laisser. Nous acceptions, bien sûr! et cela tout en sachant qu'un jeu cesse d'être passionnant lorsque c'est toujours le même qui gagne.

## LA GUERRE DES CULOTTES

Délimitée par des jardins grillagés ou murés, excepté le boudrome (qu'il nous était interdit de piétiner), la surface que nous pouvions fouler sur la butte n'était pas considérable. Néanmoins, c'est là que nous aimions aller pour nous distraire.

Dans le coin où se trouvait le foyer en briques pour faire bouillir la lessive, et sur l'aire où les lavandières étendaient le linge, nous jouions aux "territoires", (jeu consistant à lancer et planter un couteau dans un carré, tracé sur le sol, pour se le diviser en traçant des lignes dans le sens de la lame), "aux cinq nations" (le plus captivant jeu de billes des français), aux "capsules" et autres jeux ne nécessitant pas beaucoup de place.

Les jours qu'il pleuvait, nous quittions la grande salle de l'hôtel, trop bruyante. C'est en courant que nous montions nous réfugier dans la remise servant de paille, et où l'on rangeait la grande lessiveuse et les outils de jardinage. Là, assis ou allongés sur le tas de paille empilée contre le mur du fond, nous nous racontions des histoires vécues ou contées par des membres de notre famille, des amis ou des connaissances dignes de foi, les plus appréciées étant celles dont nous fûmes les héros. Cela va sans dire que, en général, ces histoires finissaient par devenir des affabulations, tant notre vantardise les enjolivait.

Immanquablement, nous nous racontions à nouveau les films d'aventures vus, et encensions leurs vedettes.

Nous jouions aussi à la "bataille" lorsque Piero arrivait à subtiliser un jeu de cartes dans le tiroir du bar fermé à clé. Il s'entêtait à nous apprendre de nouveaux jeux, dont la "manille" (jeu que nous trouvions très compliqué), et cela afin de gagner sans vergogne en profitant de notre ignorance.

Cette remise qui, dans le fond, était le "club" où nous aimions nous réunir les jours pluvieux pour batailler aux cartes, nous raconter des histoires et parler à bâtons rompus, fut le théâtre d'un événement qui perturba nos habitudes et troubla profondément notre esprit.

Un après-midi maussade que nous jouions dehors avec les vieilles boules ébréchées et de gros cailloux, une fille française de notre âge, que nous connaissions bien, fit signe à notre copain Mariano de la suivre dans la remise pour lui montrer quelque chose de vachement intéressant. Lorsque, un moment après, nous le vîmes revenir vers nous, les boules nous tombèrent des mains: il pleurait à chaudes larmes et ses cheveux et habits en désordre étaient piqués de brins de paille. Après l'avoir consolé, il nous raconta, avec des sanglots dans la voix... C'est avec stupéfactions que



nous apprîmes ce qu'il venait d'endurer dans la remise toute proche:

Tout juste franchit-il la porte qu'elle se ferma derrière lui. Alors, cinq ou six filles se jetèrent sauvagement sur lui et, le bayonnant, l'allongèrent sur la paille où, lui immobilisant bras et jambes, le déculottèrent en cinq sec! Cela fait, l'abandonnant avec sa honte et sa rage, elles quittèrent la remise en étouffant leurs rires.

Nous connaissions ces diablasses, toutes copines d'Eva (oui, la soeur de Piero!), laquelle, sans aucun doute, dirigea (et sûrement organisa) ce vil traquenard.

Jamais nous n'aurions imaginé qu'Eva, la seule étrangère que nous aimions et admirions vraiment, et ses copines qui jouaient volontiers avec nous, pouvaient faire une chose pareille!

Quelques jours après Mariano, et, à peu d'intervalle l'un de l'autre, Manolo et Angel furent à leur tour déculottés de la même façon, l'un dans la remise et l'autre dans le cabanon d'un jardin avoisinant. Très franchement, ces dévergondées nous flanquèrent une frousse de tous les diables!

Nous avions beau faire les matamores devant elles, dans notre for intérieur, rien que de penser à ce qui nous arriverait si nous tombions dans leur piège nous donnait la chair de poule.

Comme nous portions des bretelles, à l'instar des mères lors des visites médicales, certains d'entre nous se ceinturèrent la taille de leur culotte avec une solide ficelle. Cette précaution s'avéra inutile pour Chema qui, tombant dans un guet-apens adroitement préparé, fut à son tour mis cul nu par les diablasses armées de ciseaux. (Il est vrai que les garçons sont bien plus bêtes et beaucoup moins rusés que les filles).

Quand nous les voyions réunies à l'écart pour caqueter et se gausser en nous faisant des sourires gouailleurs, nous étions certains qu'elles étaient en train de choisir celui de la bande dont elles voulaient voir la "polla", la "picha" ou "el pijo", noms vulgaires du pénis en espagnol.

Comme, dit-on, la peur et la douleur unissent fortement les méfiants et les offensés, les trois copains qui passèrent au déculottage faisaient un peu bande à part. Les bravaches ne cessaient de se moquer de leur crédulité et de leur faiblesse. Ils se vantaient, en jouant des poings, que s'il leur arrivait d'être pris par trahison, ils auraient vite fait de mettre knot-out les cinq ou six garces déculoteuses.

Cette confrontation inhabituelle entre les filles éfrontées et les garçons timides que nous étions, devint une espèce de jeu dont le but était de nous lancer des défis scabreux. A celui qui se targuait de ne pas les craindre, nous lui disions, alors que les filles se trouvaient dans les parages.

-Puisque tu es si brave, nous te parions ce que tu veux que tu n'es pas chiche d'aller là-haut avec Eva et ses copines.

De leur côté, il arrivait que l'une des filles françaises vînt vers nous en minaudant, et, à celui qu'elle tendait le bras, dire d'une voix coquine la phrase en espagnol phonétique qu'Eva lui avait apprise:

- "Querido mio, bamos de paséo?" (Mon chéri, nous allons nous promener?)

Dans les deux cas, l'interpellé restait coi et sur place. Mais voilà que tout en s'amusant de la sorte, les filles réussirent à nous dresser les uns contre les autres, et cela en promettant d'épargner celui qui les aiderait à piéger un tel. Comme ceux qui s'étaient fait avoir en avaient marre d'être traités de jobards, que les froussards étaient prêts à faire quoi que ce fut pour échapper à l'humiliation, et que certains d'entre nous voulaient bien rabaisser le caquet du plus hâbleur, la maline Eva finit par trouver les alliés qu'elle désirait pour mener à bonne fin ses plans diaboliques

Celui que les filles vicelardes voulaient à tout prix déculotter, et, très sincèrement, quelques uns d'entre nous le voir humilié, s'appelait Rafa. Il était le plus grand et le plus vaniteux de la bande. C'est sûrement à cause de sa taille qu'il prétendait que jamais elles oseraient s'attaquer à lui, et pourtant... C'est les yeux fermés qu'il tomba dans le guet-apens que lui tendirent les dévergondées avec, il est vrai la complicité de... deux filles espagnoles. Oui! deux compatriotes qui, peut-être, avaient une dent contre Rafa, ou, tout simplement furent séduites par ce divertissement pervers.

La zizanie semée dans la bande par la soeur de Peiro fit, qu'en plus de la crainte que nous avions des françaises, nous devions nous méfier de nos compatriotes. Eva était vraiment une grande stratège.

Ayant -et comment!- rabattu le caquet du prétentieux Rafa, les expertes en déculottage des garçons marquèrent une pause, si longue, que nous crûmes (comme elles nous le firent entendre) à la fin de ce jeu indécent. C'était mal connaître la diabolique Eva et ses acolytes...

Il faisait très gris ce soir-là. En attendant l'heure du dîner, nous étions tous autour de la grande table, jouant aux dadas, au jeu-de-l'oie et autres distractions. C'est alors qu'un jeunot de notre colonie me dit à l'oreille qu'un "Goua-goua" voulait me montrer quelque chose de très beau. Je croyais qu'il blaguait, mais non: dehors m'attendait un des copains de Piero. Il me fit comprendre avec des gestes qu'il voulait me montrer, à moi seul, le bel album d'estampes sur la faune d'Afrique qu'il ouvrit devant mes yeux. Comme il pleuvassait, il me proposa d'aller avec lui l'admirer dans la remise de la butte. Etant, comme on sait, fasciné par les estampes, je le suivis, débordant de bonheur.



A peine avais-je franchi le seuil de la maudite remise, que les démons en jupe sautèrent sur moi et me roulèrent sur la paille. J'eus beau me débattre et crier, (ce soir-là, personne ne pouvait m'entendre), elles réussirent à baisser ma culotte et à relever ma chemise.

Quand ces furies quittèrent la remise en riant de satisfaction, je crus mourir de honte. Je restai un grand moment allongé sur la paille, tout tremblant et ne pouvant pas m'arrêter de pleurer. J'étais paralysé par la peur que j'avais en pensant qu'il me fallait vite redescendre, avant qu'on vienne me chercher en voyant le vide de ma place à table. Je me voyais entrant, tout penaud, le yeux baissés pour ne pas voir tous les regards braqués sur moi, et notamment ceux des deux méprisables copines espagnoles qui participèrent à mon déculottage. La honte que j'avais me faisait souffrir un vrai martyr, mais le peu de volonté qui me restait me fit aller, tel un somnambule, vers l'hôtel. Je restai un beau moment sous la bruine avant de franchir le seuil. Quand ma mère me vit entrer tout mouillé, si triste et le visage si rouge, elle me tata le front et, jugeant que j'avais de la fièvre, m'expédia au lit.

Peu de temps après m'avoir eu, le clan de dévergondées manqua de peu leur nouveau coup. Sans plus attendre, le jour suivant (un jour de pluie), nous nous réunîmes sous le toit de la remise pour savoir si, oui ou non, nous devions rendre la pareille aux filles. A l'unanimité, nous décidâmes de déculotter en premier Eva, âme de l'impudente clique. Sachant que nous avions à faire à quelqu'un de très rusé, nous eûmes beaucoup de mal à élaborer le plan qui nous permettrait de lui voir "el coño" pour ceux-ci, la "figa" pour ceux-là, et autres noms vulgaires que l'espagnol donne au sexe féminin.

Un jeudi où, en grand nombre, filles et garçons jouaient sur la butte, l'un de nous vint dire à Eva que sa mère avait besoin d'elle à l'hôtel. Notre plan consistait à la faire passer, seule, devant la remise, derrière la porte de laquelle nous étions plusieurs à l'affût. Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle devina nos intentions. Notre fiasco lui ayant mis la puce à l'oreille, nous savions qu'il nous serait très difficile de la coincer.

Quand, filles et garçons, nous trouvions rassemblés devant l'hôtel, Eva nous ridiculisait en racontant à ses complices, qui s'esclaffaient, notre lamentable échec. Nous dûmes reconnaître que, comparés à elle, nous étions des minables. Elle jura qu'elle nous dénoncerait à son père si nous tentions à nouveau de la piéger. Chose étonnante: à aucun moment nous avons envisagé ce que nous encourions en nous attaquant à la fille de notre "tuteur". Comme, afin ne pas être ridiculisés, nous n'avions rien révélé aux nôtres, nous étions persuadés que les filles auraient le même

comportement.

La menace de l'habile Eva nous troubla si profondément que nous cessâmes d'échafauder de nouveaux stratagèmes pour assouvir notre vengeance. Nous nous consolâmes en remarquant que, même ratée, notre tentative eut l'avantage de perturber Eva et ses acolytes: depuis ce jour elles se tinrent tranquilles et... sur leurs gardes.

Le temps passant, nous finîmes par ne plus penser du tout à la punition que méritait la soeur de Piero, et, tout comme elle, ses complices redevinrent les copines de jeu qu'elles étaient avant leur crise polissonne. Cependant, cette "guerre des culottes" flétrit l'amitié et l'admiration que nous avions pour Eva.

Bien des jours après, soudainement, -et simultanément-, une idée géniale germa dans l'esprit de trois ou quatre d'entre nous pour ne plus cesser de nous tarabuster: les timbres-poste! Voilà l'appât qui convenait pour... La vengeance est bel et bien un plat qui se mange froid.

C'est docile comme un toutou qu'Eva me suivit dans la remise pour effectuer un échange de timbres-poste. Sitôt qu'elle franchit le seuil, je refermai la porte et les quatre copains volontaires qui s'étaient cachés dedans bondirent sur elle et tous roulâmes sur la paille. La diablesse se démena si énergiquement que malgré notre nombre nous n'arrivâmes pas à la bâillonner pour étouffer ses cris, ni à l'attacher avec une corde pour l'immobiliser le temps de lui relever la jupe et lui baisser la culotte. Epouvantés par ses hurlements et ses convulsions hystériques, nous la lâchâmes en reculant prudemment. Se relevant calmement, elle prit tout son temps pour se débarrasser consciencieusement des fétus de paille qui parsemaient ses habits et sa chevelure; et ce n'est qu'après avoir mis de l'ordre dans son habillement et peigné ses cheveux qu'elle franchit la porte sans nous jeter un regard ni nous adresser un mot. Nous la regardâmes faire, pétrifiés par la honte.

Après avoir, tout comme elle, mis de l'ordre à nos habits et nos cheveux, nous restâmes là, calmant avec de la salive les griffures et les morçures, rougissant quelques bras et jambes, et nous demandant, angoissés, si, comme elle l'avait juré, elle allait nous dénoncer à son père.

A notre grand soulagement, tout comme nous, la garce -mais superbe- Eva se tut. Ainsi se termina, définitivement, la "guerre des culottes".



## DU CARBURE ET DE L'ARGILE

Durant la belle saison, tous les dimanches ensoleillés, il y avait de l'animation sur l'aire du boulodrome! Joueurs et spectateurs étaient parfois si nombreux que le patron nous criait un "Péquis! fuera de aqui!" Nous nous exécutions, dépités, car nous aimions assister aux parties âprement disputées et, quoique ne les comprenant pas, rire avec les spectateurs des moqueries et répliques que s'échangeaient les boulistes en faisant des simagrées clownesques.

Nous partions donc, sans pour autant quitter la butte qui était, aussi, notre aire de jeux.

En remuant le tas de cendres blanchâtres et puantes dans les détritrus de l'atelier de mécanique agricole, nous trouvions de tout petits bouts de carbure non encore consumés. Comme les boîtes vides de conserve ne manquaient pas, qu'il y avait toujours un de nous qui avait des allumettes afin d'allumer nos cigarettes, (faites d'herbes roulées dans du papier quelconque), que nous fumions en cachette, nous avions tout ce qu'il fallait pour jouer aux "fusées".

C'est juste à l'entrée du plateau, entre le poulailler et la remise qui nous cachait du boulodrome bruyant que nous creusions un trou dans la terre argileuse. Sitôt y avoir versé de l'eau et jeté un éclat de carbure, nous le coiffions avec une boîte de conserve au cul percé d'un tout petit trou que nous maintenions bouché en y appuyant un doigt; nous tassions la terre autour d'elle et, après avoir compté juqu'à dix, libérant l'orifice, nous y approchions le bout de papier qui brûlait à l'extrémité d'un bâton et... BOUM! la boîte s'élevait dans les airs. Arrivée à la fin de son ascencion, elle retombait dans les jardins avoisinants. Et nous recommencions, en chargeant quelques fois notre fusée d'une poignée de petit cailloux qui, en retombant, pleuvaient autour de nous comme de la grêle.

(Il est prouvé que trop de confiance perd plus de gens que la maladresse).

Un dimanche après-midi, l'une de nos boîtes ayant été mal inclinée, mal tassée ou allumée à la va vite, s'éleva en tournoyant bizarrement pour aller choir au milieu du boulodrome plein de monde. En entendant les cris d'épouvante suivis de jurons proférés par la foule endimanchée, nous détalâmes comme une bande de perdreaux surpris par un chasseur. Le patron n'eut pas besoin de courir pour identifier les auteurs de "l'attentat" involontaire. Il attendit que nous fussions tous réunis à l'heure du dîner pour nous gronder sévèrement. Il sermonna également les mères en leur

ordonnant de mieux nous surveiller.

Ce soir-là, avant d'attaquer notre plat de soupe, les mères nous distribuèrent une copieuse ration de coups de sandale sur les fesses, sourdes à ceux qui criaient leur innocence.

Nous continuâmes la récupération de bouts de carbure, mais uniquement pour jouer des tours pendables. Par exemple, les mouillant avec un crachat, nous nous amusions à les glisser dans la main, et même dans le dos, de celui ou celle que nous voulions voir sursauter en criant.

Les punitions nous étaient salutaires. En nous interdisant les jeux dangereux, les mères nous obligeaient à rechercher, et même à inventer des amusements qui nous tenaient tranquilles un certain temps.

Après les fusées, on se mit à jouer à "los pucheros" (pots. marmites). Avec de la glaise, chacun se fabriquait le plus grand pot qu'il pouvait, en amincissant comme il fallait son fond. Une fois terminé, nous le posions bien à plat sur la paume de la main et, vlan! nous le projetions violemment en la retournant contre une planche posée à plat sur le sol. Si le pot avait l'épaisseur adéquate et son lancement était bien réussi, son fond éclatait en faisant un grand bruit. Était déclaré vainqueur celui dont le fond du pot avait la plus grande déchirure. Celui dont la sien avait foiré, devait lui prélever autant de glaise qu'il fallait pour reboucher l'ouverture du pot qui avait le mieux éclaté. Nos "pucheros" réparés, nous les relançons.

Les "pucheros" des gagnants grossissaient au dépens de ceux qui, à force de prélèvements, retraits, se rétrécissaient lamentablement.

A la fin de nos compétitions, nous étions tout maculés de glaise. Les mères nous montraient l'état de nos pauvres habits rapiécés en nous tirant l'oreille mais, dans le fond, elles préféreraient nous savoir en train de jouer avec de la boue plutôt que maniant des objets dangereux, ou courant comme des sauvages.



## LA RIXE

Vint le jour de la première vraie bagarre...

C'était un dimanche après-midi. Dans l'hôtel on faisait bal. Il faisait si beau que pas mal de monde discutait et se prélassait sur la terrasse. De nombreux promeneurs s'arrêtaient un instant pour écouter la musique et juger l'ambiance. Nous, les gosses, jouions, ou regardions des camarades jouer, aux billes et aux capsules sur la bande caillouteuse bordant la route. Comme à son habitude, le benjamin des Rini, el Tisico, prenait un malin plaisir à nous cracher et à donner des coups de pied aux billes et capsules mises dans les cercles tracés sur le sol. Estimant qu'il était trop petit pour le corriger et si pleurnichard qu'il nous attirerait la colère de sa mère, nous nous contentions de le repousser le plus loin possible de notre aire de jeu.

Cette fois, il mordit cruellement au bras la petite Luisita qui avait eu l'imprudence de s'asseoir sur l'une des chaises de la terrasse, ("sa" chaise, puisque tout lui appartenait). La fillette vint vers nous en hurlant de douleur. Tout en nous montrant la profonde morçure, elle pointait de son index le petit monstre. Pris d'une fureur subite, el Nano fonça sur el Tisico et d'une bourrade l'envoya rouler sur le sol. Ce dernier se mit à pousser de tels hurlements, que Simplet arrêta la musique et des danseurs surgirent de l'hôtel pour voir ce qui se passait dans la rue. Témoin de la scène, Piero, qui, depuis sa défaite à la loyale attendait une occasion pour se venger, se jetta sauvagement sur l'agresseur de son frangin. Surpris par la soudaineté de l'attaque, notre copain eut tout d'abord le dessous mais, animé par une rage bestiale, il se dégagea de l'étreinte et c'est en gueulant sa haine qu'il se mit à frapper aveuglement son adversaire avec les poings, les genoux et la tête. Piero se recroquevilla sur le sol pour se protéger le mieux qu'il pouvait des coups qui tambourinaient son corps.

- "Más fuerte! Mávalo!" (Plus fort! Tue-le!) criions-nous en boxant dans le vide et trépignant de joie.

On eut beaucoup de mal à séparer les deux antagonistes car, se sentant tiré, el Nano s'accrocha à Piero comme une pieuvre à sa proie. Quand on releva l'un et l'autre en les tenant à l'écart, nous eûmes l'immense joie de voir Piero pleurer comme un mioche. Il était ridiculement débraillé, les cheveux ébouriffés, tout couvert de poussière et saignant par le nez, la bouche et un coude. L'état de notre vainqueur était tout aussi pitoyable. Lui ne pleurait pas, mais n'arrivait pas à dominer les spasmes nerveux qui l'agitaient.

La foule se tassait autour d'eux, les italiens criaillant dans leur langue, les espagnols gueulant dans la leur et les français, muets, se contentant de regarder la confusion générale en souriant.

Quelqu'un ayant été l'avertir au boulodrome, l'hôtelier fit irruption sur la scène en écartant le cercle des curieux. Hors de lui, tout en pestant en français et jurant en italien, il se mit à nous distribuer des taloches sans discernement. Il prit el Nano par l'oreille pour l'entraîner mais n'eut pas le temps de faire deux pas car, celui-ci, toujours dans un état de surexcitation extrême, se mit à lui boxer le torse et lui donner de violents coups de pied dans le jambes. Après le fils, il voulait corriger le père sur lequel, soudainement, se jeta telle une furie sa mère pour s'effondrer aussitôt sans connaissance.

El Tisico pleurait dans les bras puissants de sa mère; Luisita gémissait dans ceux de la sienne; Piero racontait en pleurnichant sa version à son père; el Nano se débattait et gueulait entre les bras de ceux qui le ceinturaient; tout en s'occupant de l'évanouie, les mères criaient leur rage contre notre tuteur et nous, nous tremblions d'épouvante en voyant le visage cadavérique de la mère de el Nano allongée sur le sol. La voix aiguë de monsieur Rini domina l'indescriptible cacophonie. Pointant un doigt inquisiteur, il nous hurla:

- "Péquis! a la casa! Venga! presto!"

Nous ordonnant de ne pas obéir, les mères entourèrent, menaçantes, l'hôtelier despotique. Elles aussi attendaient depuis des mois une occasion pour extérioriser leur colère.

Nous ne fûmes pas étonnés de voir paraître une paire de gendarmes. Après avoir fait taire tout le monde, ils écoutèrent longuement l'hôtelier et son fils Piero tout en écrivant sur un calepin (peut-être des noms). Puis, sans même nous interroger, ils nous ordonnèrent de quitter la rue. C'est en bougonnant que les mères se chargèrent de nous rassembler pour nous mener jusqu'aux chambres.

Comme toujours, monsieur Rini eut le dessus mais, à partir de cette mémorable rixe, il se garda bien d'abaisser la main qu'il levait sur nous. Enfin, il se vit contraint et forcé de dénoncer nos méfaits aux mères qui, de toute façon, ne se privaient pas de nous corriger quand elles le jugeaient nécessaire.

Nous mîmes en quarantaine l'hôtelier et sa famille, ainsi que le domestique Simplet et les deux servantes rénégates (quoique ces deux dernières l'étaient déjà depuis un certain temps). Par ironie, même le chat de l'hôtel qui se laissait volontiers caresser, fut mis dans la liste des proscrits. Quand l'occasion se présentait, nous lui donnions même un coup de pied en lui gueulant:

- Va donc retrouver tes sales maîtres!



## C'EST LA GUERRE! ON DOIT QUITTER L'HOTEL

En dehors des visites médicales et des douches, nous n'avions pas le droit d'aller traîner en ville. Cela ne nous empêchait pas d'y faire souvent de brèves incursions, mais seulement à deux ou à trois, pas plus, et en faisant gaffe de ne pas être vus par les gendarmes. Malgré cela, il nous arriva d'être dénoncés par les quelques villageois qui nous détestaient.

Tout comme les abords de l'hôtel et la propriété de celui-ci sur la butte, la longue et large bande du foirail bordant en hauteur l'octoi, était un endroit où nous aimions nous rassembler pour jouer. Entre deux galopades ou deux batailles, camp contre camp, nous alignant face au mur du grand bâtiment de l'angle, nous faisons des concours de "A celui qui pisse le plus haut". Plus d'un avait les cheveux arrosés. A la fois suivante, dos plaqué contre le mur décoré d'arabesques d'urine, nous concourrions "A celui qui pisse le plus loin". Comme il y avait toujours un malin qui faisait un brusque volte-face, ces défis dégénéraient en une mêlée criarde où chacun cherchait à asperger les autres. Quels sont les garçons qui n'ont jamais participé à des combats de jets d'urine?

Comme on sait, quand nous jouions dans ce secteur il nous arrivait d'énerver le monsieur, à l'apparence bonasse, responsable de l'octroi municipal, qui, entre les rares pesages de camions, camionnettes et charrettes, gribouillait dans sa guérite-bureau.

Les mères avaient peu de chose à faire en dehors des menus travaux chez l'habitant et de la lessive sur la butte. Elles passaient la majeure partie de la journée assises devant l'hôtel, cousant, rapiécant et se parlant. Elles pouvaient donc, à chaque instant, lever les yeux et tendre l'oreille pour savoir où nous étions et ce que nous faisons. Matin et soir, dans le quartier résonnaient nos prénoms lancés par leur voix claironnante nous commandant d'être moins brutes et, parfois, de venir les rejoindre.

Indifférents aux rumeurs qui angoissaient les mères, nous continuions à nous amuser sans trêve dans les limites du territoire qui nous était permis.

Hélas, le bruit qui, depuis quelques jours, inquiétait nos mères et les habitants du quartier se précisa de façon brutale: sept mois (moins quelques jours) après notre arrivée à l'hôtel Rini, la France déclara la guerre à l'Allemagne. (Je ne me souviens pas si ce jour du début de septembre 1939 les cloches sonnèrent pour annoncer cette terrible nouvelle). Nous, les gamins, fûmes très surpris par l'effervescence insolite qui, ce jour-là,

anima le quartier. Des hommes quittaient leur maison pour aller au centre-ville, suivis de femmes qui allaient les unes vers les autres pour former de petits groupes. Toutes avaient l'air grave, et nombreuses étaient celles qui essayaient leurs larmes. Nos mères aussi se groupèrent dans la salle-réfectoire. Madame Rini pleurait avec elles. Elles étaient bouleversées, non pas pour nous, mais d'ignorer ce qu'on allait faire des hommes retenus prisonniers dans des camps lointains. Elles se mirent dans la tête qu'on allait les enrôler de force dans l'armée française, laquelle, sûrement, les enverrait à la première ligne du front. (Cette éventualité pouvait s'appliquer à ceux qui, comme mon père et mon beau-frère, avaient accepté de travailler pour le compte de l'armée française, en pensant que cela leur permettrait d'être plus vite réunis avec leur famille).

Nullement affectés par la nouvelle qui ébranlait le quartier, nous jouions plus librement que jamais: préoccupées par la gravité de la situation, les mères et les grands nous oublièrent.

-C'est à votre tour d'être obligés de vous séparer de votre père, de mal manger et, qui sait, de quitter votre maison, faisons nous comprendre aux quelques "Goua-goua" qui se joignaient à notre bande pour jouer.

Piero nous traduisait, le mieux qu'il pouvait, ce que ses copains nous répondaient fièrement:

-Cela ne nous arrivera pas car, tout comme en 14-18, les soldats français battront les boches!

Nous ne connaissions que notre guerre contre Franco. Toutes les autres n'étaient pour nous que de belles histoires contées par les grandes personnes et par les livres, superbement illustrés, que nous montraient les écoliers français.

Le foirail était notre champ de bataille.

-A l'attaque!

Coiffés de calots en papier-journal et armés de sabres et de fusils faits avec des bâtons et des lattes, nous surgissions de derrière les troncs des platanes et nous lancions à l'assaut de ceux qui abritaient les ennemis.

Après avoir compté nos prisonniers, nos blessés et nos morts et, surtout, mis un terme à nos contestations ardues, retournant à nos positions, nous recommençons une nouvelle bataille.

(Les parents, les éducateurs, les pédagogues et autres moralistes et pacifistes auront beau faire pour les combattre, les bagarres et la guerre, avec leurs nombreuses et variées panoplies d'armes, seront toujours le jeu et le jouet favoris des enfants).

Notre guerre enfantine ne dura que quelques jours. Un après-midi, notre dernière bataille fut stoppée net par les appels conjugués des mères et des grands. Nous accourûmes tout essoufflés. Tous les nôtres étaient réunis sur la terrasse de l'hôtel. C'est



avec indifférence que nous les entendîmes dire que nous devions quitter l'hôtel pour laisser la place à des réfugiés français qui faisaient route vers la ville.

Notre petit peuple d'espagnols n'eut pas besoin de beaucoup de temps ni d'efforts pour déménager: nous n'avions comme bagages que quelques vieilles valises, quelques cartons ficelés et des baluchons noués, et notre nouvelle demeure n'était autre que le bâtiment faisant l'angle de la rue principale et du foirail; oui, celui que nous disions habité par la pénombre et l'humidité, et contre le mur duquel nous nous alignions pour pisser.

A notre grande surprise, c'est le monsieur responsable de l'octroi municipal qui fut chargé de nous y conduire.

C'est telle une tribu de bohémiens appréhendée par les gendarmes que nous suivîmes notre guide accompagné d'Eva, et pénétrâmes dans un silence d'enterrement à l'intérieur de notre nouvel asile: une usine de bouchons de liège désaffectée depuis longtemps. Dans le grand hall d'entrée nous attendaient deux femmes (peut-être de la Croix-Rouge) devant une pile de draps de grosse toile et une autre d'épaisses couvertures.

Les grands firent un deuxième voyage pour y ramener les planches, les tretteaux et les bancs qui, à l'hôtel, composaient notre table commune.

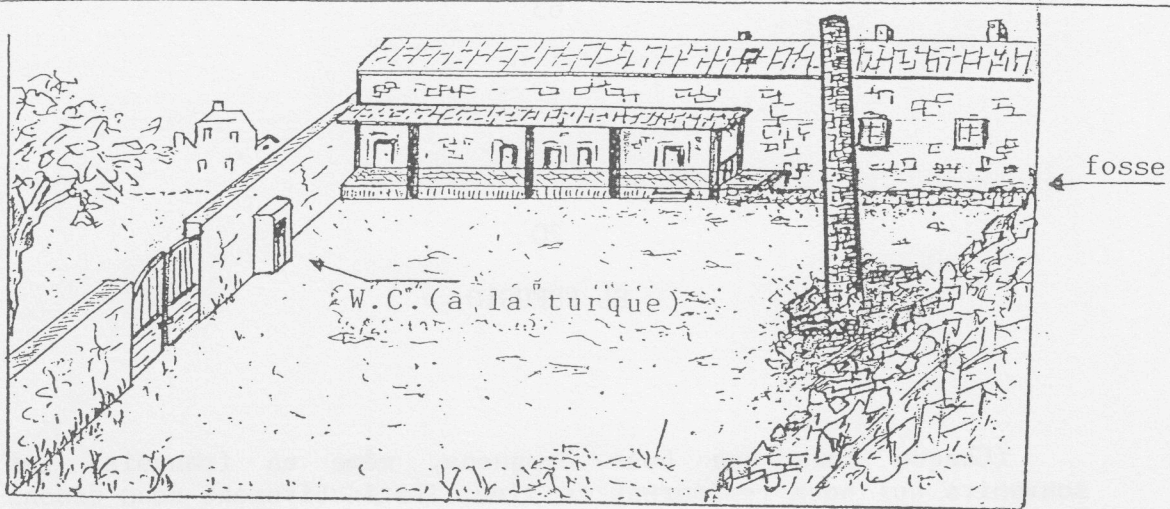
Une fois de plus (pour ma famille c'était la quatrième) notre vie allait connaître un changement radical.

# DEUXIEME PARTIE

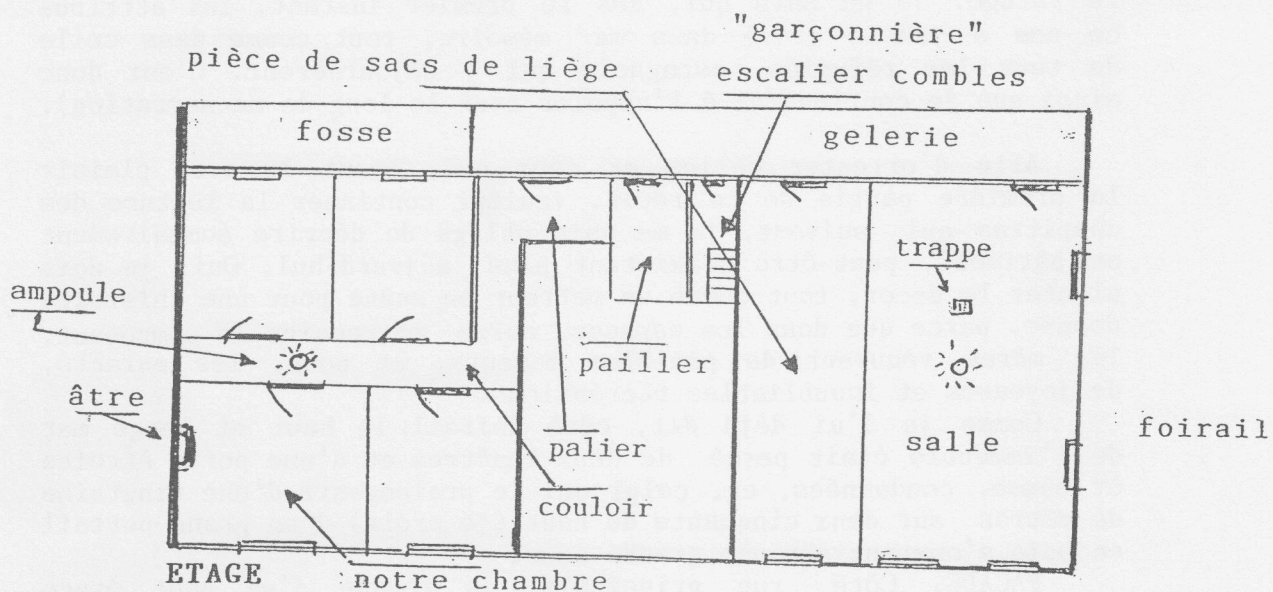
## EL REFUGIO

I

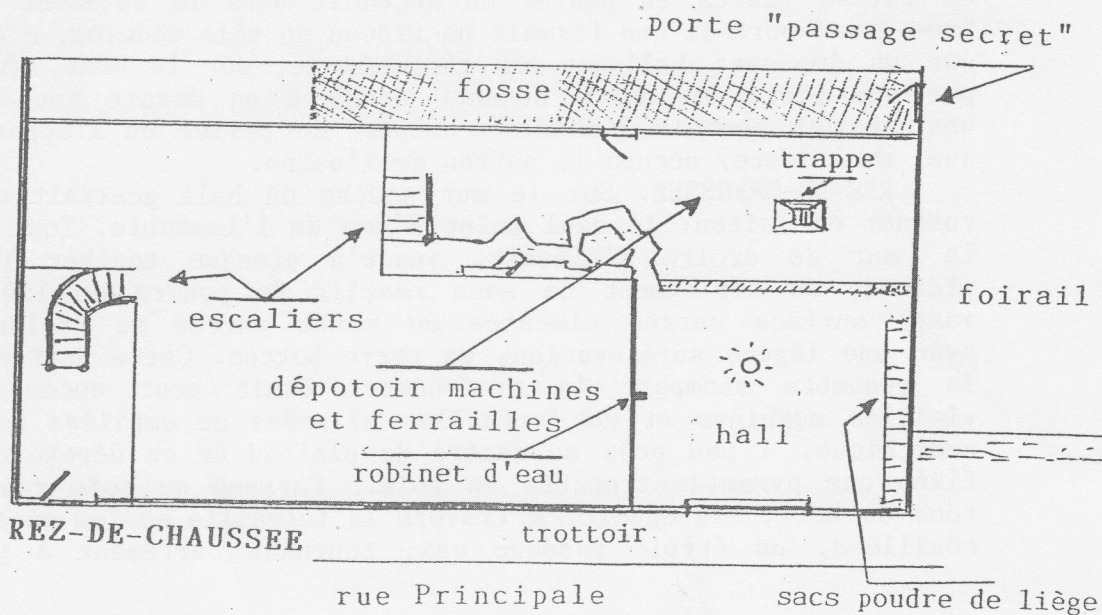




COUR "CORRAL"



PLANS APPROXIMATIFS DU BATIMENT OU SE DEROULA CETTE HISTOIRE



## EL REFUGIO

(Chaque fois que nous évoquons, même en français, les souvenirs qui nous remémorent ce lieu, instinctivement nous disons "el refugio", phonétiquement: réfoujio -j glottal-, et jamais le refuge. Je ne sais qui, dès le premier instant, lui attribua ce nom à jamais gravé dans ma mémoire, tout comme dans celle de tous les réfugiés espagnols qui y séjournèrent. C'est donc ainsi que je continuerai à l'appeler tout le long de ma narration).

Afin d'orienter celles et ceux qui, ayant lu avec plaisir la première partie de ce récit, veulent continuer la lecture des chapitres qui suivent, je me vois obligé de décrire sommairement ce bâtiment, peut-être n'existant plus aujourd'hui. Oui, je dois planter le décor, tout comme un metteur en scène pour une histoire donnée, parce que dans les espaces, coins et recoins le composant, les mères vécurent de pénibles moments, et nous, les enfants, de joyeuses et inoubliables récréations.

Comme je l'ai déjà dit, côté foirail, le haut et large mur de l'immeuble était percé de deux fenêtres et d'une porte étroite et basse, condamnées, et, celui qui le prolongeait d'une vingtaine de mètres sur deux cinquante de haut (je crois) d'un grand portail en bois s'ouvrant sur une grande cour.

FACADE. Côté rue principale, la façade d'un haut étage ressemblait à celles des autres maisons du quartier. Elle était percée d'une rangée de cinq fenêtres et se terminait par un toit de tuiles plates en pente. On accédait dans le bâtiment par un très grand portail que fermait un rideau en tôle ondulée, s'ouvrant sur un imposant hall au sol cimenté, et, sur le même trottoir, par une porte ordinaire donnant accès à un étroit couloir, au bout duquel montait l'escalier menant au palier de l'appartement que, sans doute, occupa le patron de l'usine.

REZ-DE-CHAUSSEE. Sur le mur gauche du hall gouttait un gros robinet en laiton: le seul point d'eau de l'immeuble. Tout contre le mur de droite s'élevait, jusqu'à presque toucher le haut plafond, un empilement de sacs remplis de poudre de liège. La vaste surface carrée cimentée de cette entrée se prolongeait, avec une légère surélévation, en terre battue. Cette partie, dont la pénombre stompait la profondeur, était tout encombrée de vieilles machines et de ferrailles alignées ou empilées de façon anarchique. A peu près au centre du plafond de ce dépotoir était fixée une pyramide tronquée en bois. Partant du coin gauche du fond du hall, zigzaguait, à travers la ferraille et les mécaniques rouillées, un étroit passage qui, tournant carrément à gauche,



se perdait dans l'obscurité pour aller rejoindre un vétuste escalier en bois qui, comme celui de la petite entrée, aboutissait sur le palier de l'étage.

ETAGE. Sur toute sa largeur et sa profondeur, le plafond en bois du hall était, aussi, le plancher d'une salle espacieuse ("la sala") et d'une autre tout en longueur. La principale surface restante de l'étage était divisée en quatre pièces (une grande et trois moyennes), dont les portes s'ouvraient sur l'étroit couloir qui les divisait, et les fenêtres de deux sur la rue principale et des autres sur la fosse séparant l'immeuble de la cour. Entre le palier et ces chambres, le dit couloir formait un angle droit. Je vois ce bâtiment sur un plan rectangulaire.

Pour aller du groupe de chambres à la salle, on devait passer par une galerie extérieure en bois maltraité par les intempéries. De celle-ci on avait accès à la grande cour carrée au sol terreux (que nous appelâmes "corral"), envahie par des herbes folles.

LA COUR ("EL CORRAL"). Elle était sur le même plan que l'étage. Je la vois bien carrée, mais... je dois de me tromper. Côté bâtiment, les deux tiers de sa longueur était délimitée par la galerie et le tiers restant par un muret bordant la fosse dont j'ai parlé plus haut; de l'autre côté, face à la galerie, par le mur de pierres apparentes d'une large et haute maison avec, tout en haut, une petite fenêtre toujours fermée, s'éclairant la nuit; sur la gauche, par un mur bas de pierres dont la crête démantelée attestait une ancienne démolition; à mi-longueur de celui-ci s'élevait une haute cheminée en briques qui penchait vers l'intérieur, et dont la base était enterrée par un éboulis de pierres et de briques ceint d'un muret haut jusqu'aux genoux; et, sur la droite, par le mur cimenté la séparant du foirail. Contre ce mur, à la droite du portail en bois à deux battants, dont persistaient des écailles de peinture bleu clair fané, se trouvait une guérite avec une porte en bois à mi-hauteur: les chiottes à la turque, les seules dans tout le bâtiment.

La description en gros des lieux terminée, je reprends le fil de ma narration, le long de laquelle je serai obligé de décrire avec précision certains endroits de cet ensemble.

A part deux tables et trois tabourets, toutes les chambres et la grande salle étaient vides et leurs murs nus. Il était visible qu'on venait de les débarrasser des toiles d'araignée et de les balayer récemment: les planchers conservaient encore les arabesques que dessinent les filets de l'eau versée par la pomme d'un arrosoir.

Une fois tous réunis dans la grande salle, par la voix d'Eva, notre guide nous annonça que les autorités l'avaient chargé de s'occuper de nous; que jusqu'à nouvel ordre l'hôtel continuerait à nous servir les repas aux mêmes heures dans le hall d'entrée;

qu'il nous était absolument interdit de travailler et, donc, de franchir la porte de notre nouvelle demeure sans son autorisation écrite, tamponnée et signée; qu'il viendrait chaque matin pour la distribution du courrier et pour écouter nos doléances.

Cela dit, il nous divisa par familles, puis, tenant compte des suggestions, affections et affinités des mères, il composa les groupes qu'il répartit dans les pièces de surface différente.

Nous ayant montré (et noté sur son calepin) nos chambres respectives, il nous mena sous le toit de la galerie où, ouvrant l'une des trois portes qui s'y trouvaient, nous dit, en nous montrant la pièce remplie de paille en vrac:

-Servez-vous à volonté! Par la suite nous vous en apporterons pour changer vos litières.

Lui et Eva partis, la fourmilière se mit au boulot. La navette de volontaires résignés, et cependant joyeux, relia le pailler et les chambres, ceux qui portaient une brassée de paille croisant ceux qui, tout pailletés, retournaient pour en reprendre.

Il ne fallut pas des heures pour confectionner les litières tout contre les murs n'ayant ni porte ni fenêtre. Pour en délimiter nettement la profondeur et, du même coup, borner la largeur de paillasse correspondante à chaque famille, les mères alignèrent à même le sol valises, cartons et baluchons.

La plus grande des quatre pièces, (qui devait être la salle à manger de l'appartement du directeur de l'usine), était occupée par quatre familles, dont la mienne. C'est donc d'elle que je parlerai tout particulièrement en sachant que sa vie était, grosso modo, identique à celle des autres s'ouvrant sur le même couloir.

A l'heure habituelle du dîner, nous nous réunîmes autour de la grande table dressée dans grand hall-réfectoire pour prendre notre premier repas hors de l'hôtel.

La première nuit, les mères s'arrangèrent pour séparer les filles des garçons. Par la suite, chacune et chacun eut sa place décidé dans les paillasses allant de mur à mur. Les soeurs aînées se débrouillèrent pour se coucher côte à côte, ce qui leur permettait de se parler longuement en sourdine. Quant aux grands frères, comme les mères le décidèrent, le matin qui suivit ils s'aménagèrent un dortoir dans le local attenant au pailler, au fond duquel montait l'escalier menant aux combles. Il était dommage que la troisième, et la plus grande des trois pièces s'ouvrant sur la galerie, fusse remplie de sacs remplis de poudre de liège!

Le lendemain de notre arrivée au refugio, notre guide revint avec Eva et la paire de gendarmes. Nous réunissant dans le corral, le capitaine nous fit un discours qu'Eva nous traduisait phrase après phrase. En gros, il nous confirma ce que notre nouveau surveillant nous avait dit la veille, à savoir: que désormais



le commissaire ("el comisario"), -c'est ainsi qu'il nous nomma l'employé de l'octroi-, était notre responsable; que c'est à lui que nous devons signaler ceux qui auraient besoin de soins médicaux; que c'est à lui que nous devons nous adresser pour avoir les autorisations de sortie; que toute personne qui serait arrêtée en ville sans en avoir une serait sévèrement sanctionnée; que compte tenu de la vétusté des lieux et de la quantité de paille et de poudre de liège qui s'y trouvait, il nous était RI-GOU-REU-SE-MENT interdit de faire du feu, et nous rappelait qu'il nous était FOR-MEL-LE-MENT interdit de travailler.

C'est sûrement pour s'assurer que le dernier avertissement était bien respecté, que la paire de gendarmes venait souvent à l'improviste nous compter dans le hall à l'heure des repas et, lampe électrique à la main, dans les dortoirs en pleine nuit.

Peu de jours après notre transfert de l'hôtel, une nouvelle vague de réfugiés espagnols arriva en deux fois au refugio. Les mères et les grandes soeurs étaient heureuses d'accueillir des compatriotes, avec lesquels ils n'arrêtaient pas de s'échanger des nouvelles; par contre, les grands et nous, les enfants, fîmes la grimace car nous dûmes abandonner la grande salle que nous commençâmes à aménager en lieu de récréation.

Des volontaires les aidèrent à faire leurs paillasses, lesquelles bouclèrent pratiquement le périmètre de la salle. Le refugio abrita alors quelques cent-cinquante personnes, peut-être plus (je ne puis le préciser).

Après les présentations, toujours si chaleureuses et bruyantes chez les gens du sud, les mères dernièrement arrivées se renseignèrent sur la vie que nous avions au refugio. Les nôtres leur brossèrent sans ambages le sombre tableau de notre situation. Au lieu de s'alarmer, les nouvelles compagnes d'infortune se réjouirent en précisant que ceux qui, comme nous, passèrent la frontière par le Perthus avaient eu plus de chance qu'eux, passés en France par Cerbère. A leur tour, elles brossèrent qu'elle était la vie dans le camp d'Argèles-sur-Mer et autres, dont on les fit sortir pour -crurent-elles- préserver les enfants de la promiscuité et des rigueurs de l'hiver prochain. En les écoutant, les mères et épouses éclataient en sanglots, psalmodiant les prénoms des hommes retenus prisonnier là-bas.

Quelques vieillards se trouvaient dans les derniers arrivés. Malades, épuisés par la dysenterie, ils furent dirigés vers l'hospice municipal.

(Peu de mois après l'un d'eux mourut. Un grand nombre de réfugiés alla à l'enterrement de ce vieillard qui, comme tant d'autres, avait quitté son village pour la première fois de sa vie. Jamais, quelques mois auparavant, il aurait cru que son corps serait enterré dans un cimetière étranger et si loin de celui

où reposent ses ancêtres.

S'étant retapés, après bien des prières, trois de ces vieillards hospitalisés furent autorisés à rejoindre les leurs dans le refugio. Ceux n'ayant pas de famille restèrent dans l'hospice, respectant le principe que le bâtiment était réservé aux femmes et à leurs enfants. Et pourtant...

Tout de suite après le retour des aïeux, deux hommes vinrent habiter parmi nous, l'un, ayant la vingtaine, brun et chevelu comme un gitan, et l'autre, âgé du double, présentant bien.

-Comment, à la frontière, avez-vous échappé à la séparation des hommes des femmes et enfants? Et pourquoi avez-vous échoué ici? leur demandaient les mères en colère.

Privées de leur mari et, -certaines-, de leur fils aîné, les mères étaient plus que scandalisées par cette injustice. "El comisario" leur assura qu'ils ne resteraient là que provisoirement, mais malgré les vives protestations ils y demeurèrent bien des semaines.

Les mères reportèrent sur ces intrus le ressentiment qu'elles avaient contre les autorités françaises. S'imaginant que c'est explicitement que les gendarmes mirent ces loups dans la bergerie pour les troubler et les diviser, elles firent la leçon aux jeunes filles.

Subissant indirectement le contrecoup de cette nouvelle guéguerre entre mères, nous, les enfants, ne comprenions pas pourquoi celles-ci étaient aussi sévères avec ces hommes-là, d'apparence tranquilles et vraiment gentils.

Repoussés et houspillés par la majorité des femmes, ces derniers cherchaient notre compagnie pour, nous disaient-ils, -"Retrouver de la considération et de la chaleur humaine."

En ce qui nous concernait, nous étions très contents de les avoir le plus souvent avec nous. Avec eux nous avions l'impression de parler d'homme à homme. Les entourant, nous ne nous lassions pas de les interroger et d'écouter (notamment le plus âgé) les histoires vécues qu'ils nous racontaient. N'ayant rien à faire, pour passer le temps, ils nous faisaient connaître plein de choses, nous conseillaient, participaient souvent à nos jeux et nous en apprenaient des nouveaux.

La nuit venue, ils dormaient dans un coin qu'ils s'étaient aménagé sous l'escalier qui menait aux combles.



## AMENAGEMENT ET INSPECTION DES LIEUX

Le problème des litières résolu, au fil des jours on s'occupait de l'aménagement des chambres.

Tout peut être utile à ceux qui ne possèdent rien! Parmi les machines et les coins du rez-de-chaussée et dans ceux de la cour, il y avait des tas de vieilles planches, des madriers, des poutrelles, des tôles, du fil de fer, de la ferraille, des boîtes et des bidons. On se rua sur ces matériaux pour chercher notre bonheur. Dans l'immédiat, le plus important fut de redresser les pointes arrachées aux planches, aux poutres et à certains murs. C'était à celui qui en avait le plus. Des ficelles firent tendues et pointées contre les murs pour suspendre les vêtements, et de mur à mur pour faire sécher la linge après lavage lorsqu'il pleuvait. Des étagères, confectionnées avec des bouts de planche et des tiges de fer, furent fixées sur les cloisons. Le bois, les pointes, la tôle et le fil de fer ne manquant pas, avec les seuls outils que nous possédions (un pic, une égoïne, et deux hachettes que nous trouvâmes, ou qu'on nous refila (je ne sais plus), chaque chambrée finit par avoir une table et des bancs. La grande salle était la seule pièce qui, une fois meublée, disposait encore de pas mal d'espace libre en son centre.

Tout comme l'animal, quand un homme est déplacé contre son gré, la première chose qu'il fait est l'inspection minutieuse de son nouveau territoire. C'est ce que nous fîmes en entrant dans le refugio. Il ne nous fallut qu'une seule journée pour faire l'inventaire des machines abandonnées, de la ferraille et des meubles métalliques et en bois disloqués du rez-de-chaussée, et connaître tous les coins et recoins de l'usine désaffectée.

C'est dans le mur du fond du dépotoir que, rampant sous les machines et le fatras métallique, nous atteignîmes le portillon d'entrée de la longue, étroite et haute fosse séparant l'immeuble de la cour. Nous fîmes heureux de découvrir qu'à partir de cette entrée son sol terreux montait en pente douce jusqu'à la porte, étroite et basse, qui débouchait sur le foirail; porte dont nous nous empressâmes de forcer la serrure, mais que nous gardâmes fermée avec le verrou. Devenue la porte de notre passage secret, elle ne pouvait que nous être utile.

Estimant que cette fosse, couverte sur les trois quarts de sa longueur par les planchers de la galerie et de la salle, était un endroit formidable pour nous réunir les jours de pluie, les grands décidèrent de la débarrasser des planches, des bouts de fer, des bidons cabossés et autres détritiques. Déplacer les machines

et la ferraille rouillées qui bloquaient son accès fut un travail ardu, salissant et même dangereux.

Une fois complètement dégagée et ses murs et sol soigneusement balayés, les grands trouvèrent la fosse si commode qu'ils eurent l'idée subite de la transformer en lieu "culturel".

Avec notre aide, ils ne tardèrent pas à élever un scène de théâtre pour y donner des spectacles dont je parlerai dans un autre chapitre.



## CONTESTATIONS SUR LA BOUFFE

Donc, l'hôtelier Rini conserva le monopole de nous cuisiner et servir les repas à domicile, ce que firent nos deux compatriotes domestiques.

Dans le grand hall-réfectoire, la lumière du jour pénétrait à travers une étroite et longue verrière, située juste après et à la hauteur de sa grande porte d'entrée.

Tant qu'il fût beau, nous mangeâmes le rideau en tôle ondulée levé afin d'avoir le plus de clarté possible. Les piétons qui passaient sur le trottoir ralentissaient leurs pas pour jeter un regard curieux sur notre grande tablée. Les enfants, eux, s'arrêtaient carrément pour nous regarder fixement et nous faire la nique. Ceux d'entre nous qui étions en bout de table, nous levions précipitamment pour les faire déguerpir; mais, faisant de cela une distraction, ils revenaient pour le plaisir de nous narguer. A ce jeu nous étions les perdants.

Sitôt installés au refuge, la qualité de la nourriture se détériora du jour au lendemain. A quelques rares modifications près, notre menu, matin midi et soir, était le suivant:

## PETIT DEJEUNER:

Un bol de lait-chicorée baptisée, une tranche de pain et un dé de margarine. (Quelques mères, dont la mienne, récupéraient cette margarine pour tartiner la tranche de pain du goûter).

## DEJEUNER ET DINER:

Premier plat:

soupe de pain trempé dans le bouillon du pot-au-feu qui suit.

Second plat:

## POT-AU-FEU-MAISON:

Gros os à moelle (moelle que nous nous disputions), de la carne avec des oignons et des pommes de terre, ou avec des navets, du chou ou (le plus souvent) du potiron, bouillis avec trop ou pas assez de sel et le moins possible de saindoux. Du pain rassis et, comme boisson, l'eau du gros robinet tout proche, accompagnaient les repas.

## DESSERT:

Une pomme ou une poire. (Fini, depuis pas mal de temps la portion du délicieux fromage gras du Cantal!)

L'horaire des repas restait invariable: à huit heures et demie le petit déjeuner, à midi le déjeuner (appelé dîner) et à dix neuf heures trente le dîner (appelé souper).

Quoique la nourriture fût mauvaise, notre estomac affamé attendait impatiemment l'heure de ces trois repas. Malheur à nos serveuses qui, pour des raisons quelconques, étaient en retard. Elles étaient reçues avec des salves mêlant cris, sifflets et quolibets, accompagnées d'un tintamarre de cuillères frappant les assiettes et les verres, et de coups de poing sur la table. Nullement intimidées, elles hurlaient bravement leur colère. Dans ces cas extrêmes, elles posaient les marmites en bout de table et s'en retournaient fièrement à l'hôtel et nous gueulant :

-Servez-vous!

Par la suite, c'est à chaque repas qu'on les recevait de la sorte, non plus pour leur retard, mais pour protester contre le rata de plus en plus contestable.

Comme, dit-on, l'estomac vide rend plus fécond l'esprit, pour occuper leur désœuvrement, les grands décidèrent d'écrire en commun une chanson racontant notre triste odyssée à partir du passage de la frontière française. Chacun composant, au moins, un quatrain, la dite chanson s'allongeait de jour en jour. Naturellement, les tous derniers couplets de la kyrielle s'adressaient à nos deux serveuses.

Un soir, à l'insu de mères, juste avant l'heure du dîner, les aînés firent grimper cinq d'entre nous tout en haut de l'empilage de sacs de poudre de liège du hall, avec un papier écrit dans la poche. Comme convenu, dès que les serveuses franchirent le portail, la chorale haut perchée entonna la chanson, dont voici la traduction, approximative, de trois couplets :

Voici venir les cuisinières,  
nourries et vêtues richement,  
apportant dans ce lieu de misère  
le rata aux indigents.

C'est bien pour nous, les belles,  
et non point pour les cochons,  
l'eau fumante de vaisselle  
qui remplit vos sales chaudrons?

On vous invite, renégates,  
à partager notre rata  
composé d'eau, d'os et de patates  
mal épluchées, sans sel ni gras.

.....

La tablée leva les yeux vers le plafond. Les serveuses sommèrent les chanteurs de se montrer, mais, ne les écoutant pas, ceux-ci continuèrent à égrener les couplets. Furieuses, elles quittèrent le hall en jurant qu'elles n'en resteraient pas là.

Les mères n'apprécièrent pas du tout la plaisanterie de leurs aînés qu'elles grondèrent très sévèrement pour, surtout, nous



avoir fait monter sur l'empilage de sacs au risque de nous casser le cou.

Après s'être consultées, les femmes décidèrent d'envoyer l'une d'elles à l'hôtel pour parler à nos serveuses. Celles-ci n'hésitèrent pas à revenir avec elles au refugio pour tenter de vider, une fois pour toutes, l'abcès de la discorde qui gangrenait la communauté. Commencé calmement, l'entretien ne tarda pas à tourner au vinaigre. Dans leur colère, les mères leur demandèrent ce qu'elles avaient de particulier, elles, pour continuer à être les servantes de monsieur Rini, alors qu'il était formellement interdit aux réfugiés espagnols de travailler. N'acceptant pas les allusions, guère dissimulées, que les mères ne se gênaient pas de leur hurler à la face de tout le refugio réuni dans la salle, elles quittèrent les lieux, non sans gueuler tout aussi fort que leurs accusatrices. Une fois de plus nous eûmes droit à du grand spectacle!

Il est évident que les serveuses rapportaient à leur employeur tout ce qu'elles subissaient au refugio, mais celui-ci n'étant plus notre responsable attitré, il ne pouvait rien faire. En fait, depuis notre départ de l'hôtel il se comportait comme si nous n'existions plus.

Jour après jour, la qualité du manger se dégradait à un tel point que les mères allèrent s'en plaindre au commissaire, lequel leur répondit que notre alimentation ne le concernait pas.

Ne pouvant contacter notre restaurateur, la colère généralisée s'abattit sur les deux serveuses. Lasses des quolibets et des insultes qui saluaient leur arrivée, elles cessèrent de nous apporter la pitance. Nos grandes sœurs s'organisèrent pour aller la chercher à la gargote de l'hôtel.

C'était pour se venger, pensaient les mères, et non parce qu'on lui avait diminué la subvention, comme il leur fit savoir, que notre chef cuisinier Rini remplaça les pommes de terre par des rutabagas. La réalité était que les estomacs, pourtant dressés à ne pas être difficiles, avaient beaucoup de mal à avaler le rata qu'on nous servait.

Parmi nous il y avait une vieille dame seule, très discrète, dernièrement arrivée, qui savait un peu parler le français pour avoir séjourné dans ce pays dans les années 25. C'est elle qui, un midi que la nourriture était pratiquement immangeable, voyant les gendarmes s'approcher de la table pour nous compter, se leva et, leur tendant son assiette comme on tend une offrande à une divinité, leur dit dans son français:

- "Gouté, messiéss! Danss mi païss, less cotchonss mantchént mié que sa".

Debout, bien droite, la tête haute, la vieille dame attendit la réaction des gendarmes interloqués.

-Allez chercher vos bagages! lui ordonna sèchement le plus gradé.

Elle obéit, fièrement. Un silence de mort pétrifia la tablée.

Revenue portant son humble bagage dans le réfectoire où l'on n'entendait que notre respiration, elle s'arrêta en bout de table pour nous dire, calmement, dans notre langue:

-Sachez que notre gouvernement républicain a dit à la France d'employer tout l'or qu'il lui a confié pour s'occuper de nous.

Nous faisant un geste d'adieu avec la main, elle suivit avec dignité les gendarmes. On ne la revit plus...

Les mères eurent beau se renseigner, jamais, même longtemps après avoir abandonné le refugio, elles réussirent à savoir ce que cette dame extraordinaire était devenue.

(L'arrivée, le départ et la disparition de cette noble dame restera le grand mystère du refugio).

Comme on s'y attendait, le lendemain matin on eût la visite des hommes au képi, et au pistolet à la ceinture, accompagnés du commissaire et de leur traductrice attitrée. Ils nous réunirent dans le vaste réfectoire pour, en résumé, nous dire qu'il était indigne de se plaindre de la nourriture alors que le pays qui nous avait donné asile était en guerre; qu'au même moment il y avait des familles françaises plus à plaindre que nous; qu'on avait tout intérêt à nous tenir tranquilles, car, à l'exemple de notre camarade, tout acte de rébellion serait sanctionné par la déportation. (Tel fut le mot dit et compris avant qu'il fut traduit, puisqu'en espagnol on dit "déportación". Or, dans notre situation, déportation signifiait expulsion vers l'Espagne, menace qu'on ne cessait de nous répéter). Ils nous rappelèrent qu'il nous était toujours interdit de sortir de jour sans l'accord du commissaire, (la nuit nous avions le couvre-feu), et d'allumer du feu, car, en cas de sinistre, ils n'avaient pas une autre toit à nous offrir... Cette interdiction glaça d'horreur les mères qui, jusque là, pensaient qu'on ne nous laisserait pas passer l'hiver dans le vaste, froid et humide refugio dont la majorité des occupants étaient des enfants. Pour conclure, ils précisèrent que si cela s'avérait nécessaire, nous pouvions contacter le service médical de l'hospice, mais qu'en aucun cas nous devions nous adresser à un médecin de la ville...

Il était vrai que la France était en état de guerre. Mais, sans nouvelles, sans journaux, complètement isolés et constamment en guerre nous-mêmes, et cela depuis des années, en Espagne contre les fascistes et en France contre la misère au quotidien, on ignorait ce qui se passait à l'extérieur du refugio.



## EL BARRANCO

C'est en accompagnant les femmes au lavoir pour les aider à porter la lessive que nous découvrîmes la décharge publique, se trouvant presque au bout du foirail qui, pour nous, commençait à partir du talus longeant l'octroi.

A gauche, cette plate-bande plantée de robustes platanes était bordée par le mur de la profondeur du refugio, dont celui de sa cour, d'une suite alternée de façades de maisons, d'ateliers et de remises jusqu'au haut mur des cours de récréation des écoles. Il s'incurvait légèrement en enserrant la ville dont il marquait les limites extérieures. (C'était, apprit-on plus tard, le tracé de la muraille qui ceinturait la cité médiévale, dont subsistait encore quelques vestiges à l'opposé, dans la ville basse).

Sur sa droite, le foirail était limité par un chemin terreux longeant les haies des jardins potagers divisés par des sentiers herbeux. Presque à la hauteur des écoles, (toujours à droite), se trouvait l'entrée de l'impasse menant à l'édifice carré qu'était le lavoir municipal, et, tout au bout, à la décharge municipale. Celle-ci avait trois côtés clôturés avec des fils de fer barbelés, au-delà desquels s'étendaient des jardins.

Nous appelâmes sûrement la décharge "el barranco" (le ravin) parce que, tout au fond, le passage qui la traversait se rétrécissait entre deux talus s'élevant jusqu'à former deux hauts monticules d'agrégats et d'humus noirâtres, sur les pentes desquels poussaient, par-ci, par-là, des herbes sauvages.

Heureux tout comme des poules d'une basse-cour s'affairant sur un tas de fumier, chaque fois que nous le pouvions nous y passions des heures creusant, fouillant et triant dans la puanteur en soulevant d'épais essaims de mouches.

Lorsque nous entendions une exclamation de joie provoquée par la découverte d'un objet intéressant, nous nous précipitions tous sur le filon avec le sot espoir d'y découvrir à notre tour quelque chose.

Il nous aurait fallu un Salomon pour juger le litige que soulevait la trouvaille d'une chaussure par l'un de nous et la deuxième faisant la paire par un autre. Généralement, dans ces cas-là le plus costaud des deux l'emportait puisqu'il est admis que la loi du plus fort est la meilleure.

Parmi nous il y avait des garçons dont le bon sens réussissait -parfois- à faire fléchir les plus hargneux. C'est grâce à eux que, pour mettre fin aux empoignades quotidiennes, nous décrétâmes que celui qui découvrirait la plus grande -ou volumineuse- partie d'un objet composé, était en droit de réclamer les autres parties

à ceux qui les découvriraient par la suite, avec ou sans une contrepartie ou une promesse de don. C'était bien raisonné, mais inapplicable car celui qui trouvait l'élément manquant se gardait bien de le claironner. Il le dissimulait discrètement en espérant que, ne pouvant tirer aucun profit de sa trouvaille incomplète, le copain finirait par la rejeter à la fin des fouilles. Le fourbe n'avait qu'à attendre le lendemain pour s'accaparer du tout.

La quantité journalière d'objets et de détritiques de toutes sortes dont se débarrasse une ville étant considérable, la décharge nous fournit pas mal de ces petites choses qui dépannent les démunis.

Nos fouilles étaient ralenties par la peur que nous causaient les nombreuses courtilières que nous déterriions. Nous étions convaincus que ces affreuses bestioles étaient une espèce de scorpions français.

En attendant impatiemment l'arrivée du tombereau de l'éboueur chargé d'ordures "fraîches", nous passions le temps en fouillant ou nous amusant à sauter du sommet du plus haut monticule avec, en guise de parachute, un vieux parasol maintes fois renforcé avec des bouts de bâche, des cordes et des fils de fer.

Dès que nous entendions le tintement de la clochette du tombereau tiré par un cheval roux, que l'éboueur tenait par la bride, nous courions à sa rencontre pour l'escorter jusqu'à la décharge.

"El basurero", comme nous le nommions, (en espagnol "basura" =ordure), sexagénaire, maigre, au regard vif dans un visage ridé, coiffé d'une casquette sale, souriait en nous voyant courir vers lui, comme attirés par une distribution de bonbons. Mais, à partir du jour où le plus avide d'entre nous grimpa surnoisement sur le tombereau pour fouiner dans son contenu en soulevant une nuée de mouches, le charretier se fâcha pour de bon. Sitôt qu'il nous voyait, il s'emparait de son long fouet et gare à celui qui osait s'approcher de son chargement! Alors nous le suivions calmement jusqu'au barraco, tels des charognards suivant une proie en affectant de l'indifférence.

Excédé par la bande de gamins qui l'attendaient, et puis le pressaient pendant le déchargement comme des mendiants harcelant le riche à la sortie de la messe, l'éboueur finit par ne plus admettre notre présence dans la décharge. Arrêtant son cheval près du lavoir, il nous poursuivait et nous éparpillait en faisant claquer son fouet tout en nous criant des injures que nous ne comprenions pas. Nous n'aurions jamais cru que ce bonhomme à la démarche nonchalante pouvait être si coléreux et courir si vite. Fûté comme un fauve, il choisissait dans la bande le plus faible, le plus acculé ou celui qui venait de tomber pour le tabasser sans pitié.

Une fois, ayant bloqué, juste après le lavoir, l'entrée de



l'impasse avec son attelage mis en travers, pour lui échapper nous nous faufileâmes dans les jardins en écartant les barbelés de la clôture. Dans notre précipitation, plus d'un déchira son fond de culotte aux piquants sans être tiré d'affaire pour autant, car les jardiniers présents ne demandaient qu'à donner un coup de main à leur compatriote. Pour ces derniers nous n'étions que des voleurs de légumes et de fruits. Voilà pourquoi nous avions tout intérêt à ne pas ébrouiter au refugio les accrochages que nous avions avec l'éboueur dans le "barranco".

Devenus très méfiants, à peine entendions-nous la fameuse clochette que nous décampions vers le foirail. Mais le diabolique ramasseur d'ordures avait plus d'un tour dans son sac.

Un après-midi, il devança son cheval et, se cachant derrière la haie du coin de l'entrée du chemin, il nous tomba dessus à coups de fouet alors que nous le croyions encore loin; une autre fois, il eut l'astuce de laisser la bride de son cheval à une connaissance qu'il croisa en débouchant sur le foirail. Apercevant à travers les haies l'attelage qui s'éloignait et dont nous entendions la clochette, sortant de derrière nos cachettes, proches du lavoir, nous nous précipitâmes vers la décharge et... Ce fut encore un sauve-qui-peut.

Comme grâce à notre jeune âge, et donc à notre pointe de vitesse, nous arrivions toujours à lui échapper, nous craignons que, exaspéré, il n'allât se plaindre aux gendarmes. Pire encore: nous connaissant physiquement, rien ne l'empêchait de se présenter avec les hommes au képi dans le refugio pour nous dénoncer publiquement. Mais non! A notre grand soulagement, après bien d'embuscades et de confrontations, nous étions persuadés que l'éboueur s'était mis dans sa tête de cochon que c'était à lui, et à personne d'autre, qu'incombait la tâche de nous chasser de "sa" décharge. Il devait ignorer que depuis notre arrivée dans sa ville nous avions une peur bleue des gendarmes.

J'ai beau chercher dans ma mémoire, je n'ai pas le souvenir d'avoir connu dans ma vie un homme à la fois aussi rusé et têtu que cet éboueur-là. Comment oublier la fois que, revenu se cacher sournoisement dans le lavoir pour nous surprendre, il réussit à atteindre el Nano avec son fouet; et que ce dernier empoigna et tira si fort sur la lanière l'enroulant que l'éboueur se retrouva les quatre fers en l'air, ce qui nous fit pouffer de rire! El Nano n'en resta pas là. Sortant son canif de la poche, ils coupa en plusieurs tronçons la lanière de cuir.

Loin de se décourager, l'employé municipal ne cessait d'inventer de nouvelles ruses pour nous avoir: il enveloppa la clochette avec un chiffon pour la rendre muette; il fit rouler son attelage sur la bande herbeuse pour étouffer le bruit des cahots; il passa à travers jardins pour nous tomber dessus en sautant de la pente d'un des monticules etc. Bah! rien ne nous

découragea. (On a beau chasser les mouches d'une tartine de miel, elles y reviennent toujours!)

Une fois son tombereau déchargé, le boueux repartait vers la ville, maugréant et lançant des invectives contre la bande de chenapans qui, postés derrière les troncs des platanes, ne tarderaient pas à prendre possession de "son" domaine.

En quelques minutes, le tas d'ordures qu'il venait de déverser était remué, trié, étalé et aplati à la perfection.

Il fallait que ce cerbère aimât la décharge publique et nous haït pour qu'il sacrifiât le repos du dimanche pour venir nous surprendre dans ses habits de fête, mais trahi par le fouet qu'il tentait de cacher derrière son dos. Un paysan n'aurait pas gardé plus jalousement son verger, tout comme aucune bande de garnements n'aurait été aussi déterminée que la nôtre à braver l'interdit.

(Même après avoir quitté le refuge, il nous arriva, souvent, d'aller fouiller la décharge).

A la fin, s'estimant battu par notre opiniâtreté, il fit clôturer l'entrée de la décharge par des barbelés, bouclant ainsi son périmètre. Il y accédait par une porte que fermait un gros cadenas, et dont le haut du grillage était également barbelé. Juste après le lavoir, il fit planter une pancarte disant, avec de grandes lettres: ENTREE INTERDITE.

(Dans des chapitres à suivre, je reparlerai "del barranco", tant cette fameuse décharge municipale me rappelle de souvenirs).



## LA VERMINE

Nous suivant de près, la vermine envahit le refugio. Se complaisant dans la misère, les poux et les puces étaient à la fête. La voracité de ces dernières couvraient notre corps de chapelets de rougeurs et de cloques. Nous nous amusions bien à nous épucier pour en faire éclater entre les ongles de nos pouces, mais c'était sans fin puisque les paillasses favorisaient leur multiplication.

Il fut plus facile aux mères de lutter contre les poux. Sitôt les premiers découverts, elles rasèrent pas mal de têtes âgées de moins de 11 ans épargnées par l'épidémie de gale, celles de bien de fillettes comprises. Les pauvres protestaient et pleuraient d'autant plus honteusement que nous, les garçons, assistions à leur tonte en les ridiculisant.

(Je revois ma soeurette Alicia avec son crâne rasé orné d'un large ruban rouge dont les bouts du noeud faisait penser à de grandes ailes d'un papillon).

Nous, les garçons, nous nous laissions faire puisque chez-nous, à la belle saison, il était coutume de tondre, tout comme les moutons, les garçons et bien de petites filles.

Les chevelures épargnées étaient journalièrement ratissées minutieusement au peigne fin, et, au moins une fois par semaine, abondamment frictionnées avec du pétrole. L'odeur de ce liquide empestait le refugio. C'était encore la répétition d'une pratique de chez-nous, où le pétrole de la burette servant à lubrifier la machine à coudre Singer servait aussi à frictionner les cheveux, et où l'huile d'olive servait de brillantine.

On sait que les poux se propagent à une vitesse ahurissante et qu'ils répugnent tout particulièrement les mères! Aux deux ou trois mères du refugio que rien offusquait, les autres les accusaient que c'était leurs enfants qui transmettaient les parasites à tous les autres. Comme toutes avaient de la répartie et du gestuel, il nous arrivait d'avoir mal aux côtes tellement leurs empoignades étaient marrantes.

D'autres bestioles, beaucoup plus grosses et tout aussi répugnantes et craintes, quoique moins exécrées que les poux, cohabitaient avec nous: des araignées, des cafards et surtout des souris.

Le nombre de ces dernières était considérable. Nous profitons de la peur bleue qu'en ont -en général- les femmes pour nous distraire à leurs dépens. Il nous suffisait de leur dire que nous avions vu entrer une souris dans la chambre pour, avant de se coucher, les voir battre à grands coups de savatte

la paille pour la faire fuir. Rire à part, il est vrai qu'il nous arrivait d'en surprendre en train de farfouiller dans le chambre et se faufiler dans la paille de la litière.

Quand la chambrée était plongée dans le noir et le silence, on les entendait fureter dans les coins et trotter et se battre en couinant dans les combles. Soudain, en pleine nuit, une grande soeur sursauter en criant :

-Ah! j'ai senti une souris sur mes pieds!

Aussitôt, tels des fléaux, les jambes de toutes les jeunes filles et de nombreuses mères se mettaient à battre la paille.

-Silence! bande d'idiotes, criait une mère.

Et la même scène se répétait plusieurs fois dans la nuit en soulevant des salves de rire.

(Par la suite, pour préserver des souris le quignon de pain, la margarine, le paquet de vermicelles et autres nourritures, les mères les disposaient sur de petites balançoires (fabriquées expressément par les grands) qui pendaient du plafond.

Lorsque nous attrapions une souris vivante, chose que nous faisons souvent grâce à des pièges rudimentaires, mais d'une ingénuité remarquable, nous semions la terreur parmi les filles. A la vue de la souris qui gigottait au bout de sa queue pincée par deux doigts, elles criaient à se faire peter les veines en courant se réfugier parmi les mères. Nous aussi devions courir alors pour éviter la savate qui nous était lancée avec force.

-Arrêtez! nous hurlaient-elles. Vous ne savez donc pas que la peur peut tuer?

Plus à plaindre était la trotte-menu qui avait le malheur d'être capturée, car sa mise à mort était pour nous un jeu. La placer au centre d'un cercle et l'empêcher d'en sortir en la repoussant à coups de pied; la lâcher au milieu du corral et la poursuivre à coups de bâton et de pierres; lui enflammer un bout de papier attaché à sa queue; attacher une longue ficelle à l'une de ses pattes et la faire tourner dans les airs; la noyer, l'étouffer, la catapulte et lui faire subir d'autres atrocités les unes plus cruelles que les autres, voilà ce que nous réservions à la pauvre bestiole. Tout comme le taureau de la corrida, elle devait mourir.

Morte, nous la glissions dans une chaussure, dans la poche d'un tablier ou dans le carton à couture d'une de nos soeurs. L'effet que nous attendions se produisait inmanquablement, le cadavre d'une souris les effrayant tout autant que si elle était vivante.

Une autre farce consistait à attirer à nous les grandes soeurs. Pour cela, l'un de nous se tordait de douleur en se tenant l'estomac. Croyant que ce dernier avait reçu un mauvais coup -ce qui nous arrivait fréquemment- sa soeur accourait et, inquiète, se dépêchait de relever la chemise du simulateur pour découvrir



la cause de sa douleur... le cadavre d'une souris! Horrifiée elle repartait en courant et nous maudissant.

Les souris pullulaient tellement, qu'un jour cela fit dire à une mère:

-En rentrant hier soir, il y avait tellement de souris dans l'allée du rez-de-chaussée que j'avais peur d'en écraser une en marchant.

Cette exagération fit rire tous ses auditeurs, et, comme je vais le conter, méditer son fils, un bambin mignon et espiègle en diable.

Un chevrier, tirant avec son vélo une remorque, passait certains matins dans la rue principale en soufflant par intervalles dans une corne. Ce brave homme vendait ainsi du lait, du fromage et du fromageon (lait caillé). N'étant pas excessivement cher, le laitage était un luxe que les mères payaient à leurs enfants de temps à autre. Manger une tranche de pain tartinée avec une couche de fromageon saupoudrée de Phoscao était pour nous un régal.

Comme, vu le nombre de femmes et d'enfants qui habitaient au refugio, il était sûr d'avoir chaque fois des clientes, le paysan en question avertissait son passage en soufflant dans son instrument.

Un matin, en entendant la corne, la mère dit à son bambin (mignon et espiègle en diable), d'aller chercher du fromageon tout en lui donnant un bol et des sous. Grand fut son étonnement en voyant revenir son commissionnaire sans les sous et le bol vide.

-Oh! maman. Il y a tellement de souris en bas, qu'en revenant elles ont mangé tout le fromageon du bol. Regarde! elles l'ont même léché.

Je pourrais m'attarder pour parler longuement des araignées, des cafards et autres vermines qui avaient leur domicile dans le refugio, mais je dois raconter une farce qui me vient à l'esprit avec plus de netteté que d'autres.

## LE FANTOME DE LA SALLE

Le refugio était un endroit rêvé pour jouer à la cachette, jeu que nous pratiquions souvent. C'est au cours d'une de ces parties que l'un de nous, s'étant caché dans la hotte qui coiffait l'une des machines d'en bas, découvrit que la clarté de la salle filtrait à travers les interstices de la fermeture de la trappe située, nous le savions, non loin de son centre.

En attendant l'heure obligatoire de nous coucher, nous aimions bien -lorsque nous étions acceptés- aller retrouver nos aînés dans leur garçonnière. En écoutant leurs conversations, il nous tardait d'avoir leur âge.

Dans l'une de ces veillées, entre autres choses, nous leur contâmes la découverte de la trappe qui donnait sur le plancher de la salle. Le lendemain, ils descendirent avec nous pour s'en rendre compte et, étonnés, nous les vîmes se disputer pour rentrer dans la hotte. Le premier qui laissa sa place raconta, tout émoustillé, qu'en approchant l'oeil de la plus large fente du plancher on pouvait voir les dessous des femmes qui passaient juste au-dessus. Afin de ne pas perdre le temps à attendre, ces coquins de frères combinèrent que, pendant que les uns regarderaient, les autres devaient aller dans la salle et se débrouiller pour attirer une jeune fille juste au-dessus de la trappe en question. Tout d'abord, les grands ne voulurent pas nous faire profiter du coup d'oeil, mais, cédant à notre chantage, (nous menacions de les dénoncer), ils acceptèrent de nous laisser regarder de temps à autre.

Pour ne pas décevoir les grands, les imitant, nous nous vantions d'avoir vu des cuisses, des jupons et des culottes alors qu'en ce qui me concerne, franchement, je n'avais rien distingué.

Tant que dura le voyeurisme, dans le corral nous faisons les fanfarons auprès des filles. Ehontés, nous leur jurions que nous connaissions la couleur de leurs dessous. Tout d'abord, elles haussèrent les épaules en faisant une moue exprimant le mépris. A celles qui nous demandaient si nous avions l'impudence de les regarder se deshabiller à leur insu, nous leur répondions, en faisant les matamores, que nous avions inventé un miroir magique.

Comme nous ne cessions de les agacer sur ce sujet, elles finirent par se douter de quelque chose, mais, quoi? Leur mine intriguée nous amusait de plus en plus.

Sentant qu'à cause de nous ils allaient être découverts, nos aînés décidèrent de ne plus jouer aux voyeurs, tout en cherchant à tirer profit de la fameuse trappe pour faire une bonne farce à ceux de la salle.



Une nuit, alors que tout le refugio dormait, les plaisantins descendirent en catimini jusqu'aux dépotoir de machines et de ferraille. Rentrant sous la hotte, ils introduirent à travers la fente la plus large de la trappe un mouchoir blanc attaché au bout d'une longue et fine tige de fer, puis, alors que l'un animait le mouchoir en agitant et tortillant la tige, l'autre éclairait la dite fente en y plaquant une lampe de poche. Le troisième était resté en bas pour surveiller l'escalier.

Ne voulant pas manquer le spectacle, les autres complices se tassèrent tout contre l'entrebâillement de la porte de la salle. Ils eurent beaucoup du mal à retenir leur joie lorsqu'ils virent la blancheur du mouchoir danser tel un feu follet au-dessus du plancher. L'effet recherché ne se fit pas attendre: des cris d'épouvante jaillirent et des ombres surgirent des paillasses. N'en demandant pas plus, les plaisantins éteignirent illico la lampe et tirèrent prestement à eux le mouchoir. Tous, ceux d'en bas comme ceux d'en haut, étaient pliés, les mains appuyées sur la bouche pour étouffer leur rire.

Le lendemain, dans tout le refugio on ne parlait que du fantôme apparu dans la salle. Naturellement, la majorité qui n'eut pas le temps de le voir, et ceux des chambres du couloir, se moquaient des crédules hallucinés. Un fantôme dans le refugio! qui pouvait croire pareille ineptie?

Il tardait aux aînés et à ceux d'entre nous qui étions de mèche qu'il fasse nuit pour recommencer l'inénarrable numéro. Ils la referaient avec, en plus un mouchoir jaune, et le verre de la lampe recouvert d'une pochette de soie bleu pâle. Ils passèrent l'après-midi à bien étudier la chose...

Les farceurs n'avaient pas introduit les mouchoirs que, brusquement, la trappe s'ouvrit, béante, pour déverser sur eux une trombe d'eau, accompagnée d'une explosion de rires qui réveilla tous les dormeurs de la salle.

Alors que les cinq ou six blagueurs regagnaient dans l'obscurité leur garçonnière, en arrivant en haut de l'escalier il furent subitement éclairés par les faisceaux des lampes que leur braqua le groupe qui s'esclaffa en les voyant. C'est qu'ils étaient piteux à voir, nos aînés, trempés comme des soupes, tachés de camboui et, plus grave, aussi de sang! Dans leur précipitation à sauter de la machine sur laquelle ils étaient juchés, certains se blessèrent plus ou moins en retombant sur de la ferraille.

Le lendemain, ce fut au tour des filles de rire et de se gausser de nous. Etant des anges, elles n'avaient pas souvent l'occasion de rire au dépens des démons que nous étions; aussi, chaque fois qu'elles en avaient l'occasion, elles s'en donnaient à coeur joie.

Jamais plus le fantôme vint troubler le sommeil de la salle.

## LES FLIRTS

Dans notre colonie il y avait de belles femmes et de jolies jeunes filles. Plusieurs jeunes hommes français, dont quelques uns de ceux qui fréquentèrent le bal de l'hôtel, passaient et repassaient devant l'entrée du refugio, tentant de les aborder galamment. Il y en avaient qui les accompagnaient lorsqu'elles revenaient de la ville. Les plus audacieux osaient rentrer dans le hall pour faire la causette. Jamais les jeunes filles ne furent aussi belles, coquettes et souriantes.

Accoudés sur la table desservie, de petits groupes se formaient, puis se disloquaient pour laisser des couples dialoguer, chacun dans sa langue respective. Les galants demandaient aux belles comment on disait en espagnol "Tu es très jolie, tu as de beaux yeux, un beau sourire" etc., et elles leur répondaient en riant franchement.

Ces flirts déplaisaient à plus d'une, accusant leurs compatriotes soupirantes de ceci, et les traitant de cela. Comme les distractions du refugio n'était que celles que l'on créait soi-même, les accusées rétorquaient qu'elles s'amusaient beaucoup à griser les jeunes français. Et puis, ces rencontres étaient d'intéressantes leçons de français! En bonnes élèves, elles notaient sur un cahier les mots et les phrases qui les intéressaient. Elles en connaissaient des mots, les jeunes filles! Et comme elles savaient bien mettre leur bouche en cul-de-poule pour les dire comme il faut!

Il était impossible à ces couples de s'isoler, car, où qu'ils se trouvaient ils savaient que, tapis non loin, nous épiions et écoutions leur duo.

Les jeunes et gentils "professeurs" offraient galamment à leurs "lindas" élèves des fanfreluches et des sucreries dont nous en profitions doublement puisque, justement, ils nous en offraient à la condition d'aller voir s'ils étaient dans l'étage et d'y rester.

De ces rencontres galantes franco-espagnoles, seulement un couple finit par s'aimer sérieusement. L'amoureux était un vieux garçon, grand, maigre, brun et si poilu que ses épais sourcils se rejoignaient et que, même rasé de frais, son visage restait comme peint en noir. Tous les dimanches après-midi, sa bien-aimée, une grande et belle jeune femme prénommée Trinidad, et la mère de celle-ci, tout aussi svelte et belle que sa fille, quittaient le refugio pour aller goûter chez les parents de cet homme dont la maison se trouvait dans le foirail, non loin des écoles.

Le jour qu'ils se fiancèrent, radieuse de bonheur, Trinidad



montra à tout le refugio sa splendide bague de fiançailles en or sertie d'un éclat de diamant. Toutes ses compatriotes la félicitèrent avec effusion, mais, par-derrière, ne manquèrent pas de critiquer son choix, et, plus encore l'attitude de sa mère, accusée d'entremetteuse. On racontait en effet qu'elle avait poussé sa fille à se caser avec cet homme, pas très beau, mais ayant l'avantage d'être artisan maçon, donc, riche.

Comme dans les beaux contes, ils se marièrent et eurent... un bébé. La suite fit taire les mauvaises langues car ils vécurent heureux, et démontra aux sceptiques que Trinidad -devenue Madame- ne coupa jamais ses liens affectifs avec ses compatriotes du refugio. En fait, ce fut une très belle histoire: la mère espagnole était heureuse d'être, sa fille et elle, sorties de la misère; et les parents français de voir -enfin!- leur grand fils unique marié à une femme jeune, belle, douce, sachant coudre, broder, faire le ménage et, bonheur suprême! d'être, eux, grands-parents.

Parmi les amourettes qui égayèrent la colonie, il n'y eut que celle concernant deux jeunes tourtereaux du refugio qui souleva vraiment la colère des mères. C'est que le Romeo (le jeune homme à la chevelure de gitan arrivé en dernier au refugio), et la Juliette (une très jeune fille, petite et pas tellement belle), n'arrêtaient pas de roucouler, de s'étreindre et de s'échanger baisers et caresses, aussi bien à table que dans le corral. C'était plus fort qu'eux, disaient-ils, tant ils s'aimaient.

Afin de calmer les critiques et les rumeurs les concernant, un midi, en plein repas, les amoureux se levèrent de table pour annoncer officiellement leurs fiançailles. Comme il se doit, le fiancé glissa publiquement une bague (toute simple) au doigt de l'élue de son coeur.

Moins démonstratif et bien plus condamnable était l'insolite comportement du quadragénaire, venu justement avec le "gitan". Il disait être un parent des deux belles rousses catalanes dont l'une, la fille, faisait tourner la tête à plus d'un français. C'est à cause de sa mauvaise santé, disait-il à qui voulait l'entendre, qu'on lui permit de rejoindre dans le refugio la seule famille qu'il avait. Il fut le souffre-douleur des mères qui n'admettaient pas de le voir là, se prélassant, pour ainsi dire dans les bras de sa nièce et de sa soi-disante belle-soeur, dont le mari était dans un camp.

Il est vrai qu'il passait la majeure partie de son temps couché, toussotant mais fumant cigarette après cigarette. Comme on le lui reprochait, il répondait qu'ayant une maladie incurable il ne voulait pas se priver du seul plaisir qui lui restait. On se demandait d'où il sortait l'argent pour se payer le tabac, tout en n'étant pas vraiment surpris parce qu'en Espagne les catalans ont la réputation de trouver des pesetas sous les pierres.

Ses deux pulpeuses parentes (qu'il disait) lui témoignaient tant d'attentions que les mères chuchotaient que leur tendresse envers lui cachait quelque chose de louche. D'ailleurs, ce trio ne se parlait qu'en catalan, (tout comme les autres catalans de la colonie) sans faire cas de ceux qui les entouraient. La majorité des réfugiés ne comprenant pas cette langue leur reprochaient:

-Qu'avez-vous donc à nous cacher pour ne pas parler comme tout le monde quand vous êtes parmi nous?

Il y avait aussi Ricardo, un charmant jeune homme espagnol employé comme boulanger en ville en remplacement du mitron appelé sous le drapeaux. Travaillant la nuit, il venait pratiquement tous les après-midi au refuge pour flirter, entendions-nous dire alors qu'il passait plus de temps avec nous qu'avec les femmes.

Ce dont je me rappelle est que nous l'apprécions beaucoup. C'est souvent qu'il nous apportait une grande bourse de papier pleine de miettes de gâteau et de croûtons de pain frais.



## DES PERSONNES CHERES ET DES CONTES

A part le jeune fiancé à la tignasse de gitan qui ne cessait de faire de l'ombre à sa petite fiancée, le quadragénaire catalan et le jeune boulanger aimaient bien notre compagnie. Devenu notre coqueluche, durant un certain temps, Ricardo réussit même à faire de nous une bande de boys-scouts sages et disciplinés. Il improvisait des distractions qui nous comblaient de joie, nous, garçons et filles. Quand la pluie ne nous permettait pas de sortir, il nous réunissait dans le réfectoire pour nous raconter de belles histoires. Comme il aurait voulu être instituteur, il nous exerçait à apprendre. C'est lui qui, le premier, eut l'initiative de nous faire l'école pour sortir de l'ignorance les nombreux analphabètes et éclairer un peu plus les autres. De prime abord, cette idée géniale n'eut pas le succès qu'il espérait, néanmoins le grain était semé. Lorsque un peu plus tard son idée fut reprise, la récolte fut miraculeuse. (Je raconterai cela dans un autre chapitre)

Nombreuses sont les personnes qui ont marqué profondément ma vie durant mon séjour dans le refugio. Il y avait parmi nous une mère sourde-muette, toujours souriante, qui avait une fillette de sept ou huit ans, douce et mignonne comme un ange. C'est constamment qu'on l'appelait alors qu'elle jouait avec nous, car il n'y avait qu'elle qui savait lire sur les lèvres maternelles et traduire avec les siennes ce qu'on disait. Lorsque toutes les deux se trouvaient parmi un groupe de personnes discutant comme des perruches, nous étions ébahis en voyant la fillette faire véritablement participer sa maman au papotage, si animé fût-il, et cela rien qu'en remuant les lèvres et faisant quelques gestes avec les doigts. Nous sentions qu'elle était fière d'être les ouïes et la voix de sa maman.

Il y avait aussi Libertad, une très jeune et vraiment jolie maman qui avait un tout jeune et adorable bébé. C'est souvent elle qui pensait nos plaies et essuyait nos larmes provoquées par nos jeux virils. Elle était tout aussi instruite que Ricardo, et tout comme lui elle adorait nous apprendre des jeux sages mais distrayants, où les joueurs sont alignés ou assis en rond, et nous raconter, le plus souvent dans le pailler, les contes d'écrivains célèbres. Nous l'écoutions, les yeux grands ouverts et bouche bée, la morve et la bave pendantes. Sans interrompre son récit, elle mouchait l'un, embrassait maternellement les deux plus petits enfants blottis entre ses bras, et se penchait fréquemment sur son bébé qui, tout comme le petit Jésus dormait

dans un nid de paille.

(Libertad, belle fée, et toi, maître Ricardo, innoubliables chères personnes, merci! C'est grâce à vous qu'à dix ans nous écoutâmes dans le refugio des contes de Perrault, des frères Grimm, des Mille et Une Nuits, d'Andersen et de bien d'autres).

Tout comme Ricardo, Libertad était une conteuse admirable. Elle avait l'intelligence de nous faire participer aux aventures des héros légendaires en nous faisant faire des bruitages et en nous posant des questions pertinentes. En plus, elle chantait à ravir. Elle nous apprit plein de chansons enfantines et, aux plus grands, d'autres dont deux ont pour moi le pouvoir d'évoquer le refugio, tout comme Sombreros et Mantilles m'évoque l'hôtel Rini. L'une des chansons commence:

"Devuelveme mis besos,  
que yo los tuyos devolvere."

.....

(Rends-moi mes baisers,/que moi les tiens je te rendrai).

Et l'autre:

"Hace un año que yo tuve una ilusión.  
Hace un año que se cumple en este día.  
Yo recuerdo que en mis brazos te dormias,  
y yo inocente,  
confiado te entregué mi corazón."

.....

(Ca fait un an que j'eus une illusion./ Ca fait un an tout juste ce jour./ Je me souviens que dans mes bras tu t'endormais,/ et moi, innocent,/ confiant je te remis mon coeur).

.....

A notre demande, Libertad écrivait les paroles que nous recopions pour bien les apprendre, et nous les faisait chanter en nous donnant le la.

Oui, son bébé était le petit Jésus de notre grande et misérable étable. En sa présence, elle le confiait volontiers aux filles qui adoraient le pouponner. Aux heures des tétées, l'adorable maman s'isolait dans un coin pour lui donner le sein. Les fois qu'elle avait du mal à l'endormir, elle venait vers nous, l'index devant ses lèvres pour nous dire de faire moins de bruit. Nos vociférations s'arrêtaient comme par enchantement.

Jamais Libertad ne se mêla aux disputes ni critiqua personne. Elle ne parlait que pour calmer les esprits. Les mères enviaient son doux caractère et nous son grand savoir.

Ce furent sans doute Ricardo et Libertad qui ravivèrent en nous le plaisir que nous avions à nous raconter des histoires issues de notre imagination, comme nous le faisons dans la remise et sur le boulodrome de l'hôtel. Mais c'est au refugio que ce



plaisir allait devenir du délire.

Selon notre humeur, nos penchants, nos amitiés affectives ou instinctives, ou l'incompatibilité de nos caractères, nous étions divisés en petits clans de trois à six copains. Chacun de ces clans s'isolait pour se conter des aventures extraordinaires dont nous nous répartissions les rôles de "nos" héros, bons ou méchants, en nous donnant des noms ronflants.

Notre imagination était débordante. Selon le conteur, dans nos fictions la police montée avait à lutter contre des bandits de grand chemin; des explorateurs recherchant dans la jungle le cimetière des éléphants, devaient affronter les fauves, les serpents, les crocodiles et les pièges des canibales; le Cid Campeador et ses fidèles guerroyaient contre l'armée d'un cruel calife; des navigateurs et conquistadors avaient à se battre contre les pirates infestant les mers et les indigènes des terres découvertes; le shérif et les bons cow-boys luttèrent contre les voleurs de bétail, les pilleurs de banques et contre les indiens; l'inventeur d'une potion magique rendant invisible avait à faire à des gens mal intentionnés qui tentaient de se l'accaparer; des aventuriers cherchaient un fabuleux trésor enfoui dans une île mystérieuse etc. Quoique étant très imaginatifs, nous étions influencés par les histoires qu'on nous avait racontées, et aussi par les films que certains d'entre nous avaient vu en Espagne.

Le nombre des épisodes étant illimité, nos aventures n'avaient pas de fin. Chacun de leurs rebondissements en faisait surgir d'autres, et ainsi de suite jusqu'à la confusion ou l'impasse d'où parfois le conteur avait bien du mal à s'en sortir. Quand venait l'heure de se mettre à table, ce dernier cherchait une phrase adéquate pour clôturer son nième épisode. Nous mangions en vitesse pour aller nous replonger dans la suite du récit.

Quand le conteur sentait que ses auditeurs commençaient à se lasser, il profitait de l'heure du repas pour interrompre son histoire alors qu'un événement d'une grande importance devait se produire. Ce suspense promis l'obligeait à faire travailler ses méninges pour trouver un suite "accrocheuse" à son récit.

Parfois, quelqu'un protestait ou refusait l'acte que devait accomplir le personnage qu'il incarnait, tout en exigeant les modifications qu'il avançait. Afin de calmer le grincheux, le conteur devait, soit modifier le passage litigeux en le contournant habilement, soit l'annuler carrément. Le principal était d'aller de l'avant en inventant, au fur et à mesure, des situations rocambolesques afin de pouvoir maintenir le suspense.

Comme le récit durait tant que le conteur maintenait en éveil l'attention de ses auditeurs, il arrivait que celui-ci oubliât un événement, une scène, un détail qui, d'après le déroulement de l'histoire, devaient obligatoirement se produire.

Chaque trou de mémoire était signalé illico par l'auditeur

qui, généralement, avait le rôle du personnage lésé. Dans ce cas, il fallait beaucoup plus d'adresse que d'autorité au conteur pour ne pas se laisser influencer par les différents dénouements que lui proposaient ses fidèles auditeurs-héros.

Si, à bout d'inspiration, le conteur se mettait à bafouiller, s'il faisait piétiner expressément son histoire pour se donner du temps à la réflexion, le clan le priait de conclure. Alors, l'épilogue ne pouvait que se prolonger, car celui-ci devait trouver une fin à chacun de ses personnages, mariant ceux qui s'aimaient, récompenser les méritants et punir les méchants.

Il arrivait aussi que la lassitude des auditeurs précipitait brutalement la fin du récit. Dans ce cas, un autre conteur pouvait prendre -ou reprendre- la parole. Malheur à lui s'il bredouillait trop et s'il ne faisait que s'inspirer des aventures déjà contées. Sans tarder, un nouveau conteur prenait place sur la sellette.

Il y avait parmi nous des auditeurs instables. Ceux-ci quittaient un clan pour aller à un autre où, pensaient-ils, l'histoire était plus intéressante. Afin de les récupérer, le conteur leur créait un bon rôle dans l'aventure en cours.

Lorsque dans un clan éclatait une explosion de rires, des auditeurs quittaient le leur pour aller savoir ce qu'avait provoqué une telle joie.

Pendant les repas, il fallait voir et entendre le conteur, dont l'auditoire s'aménusait, proclamer tout haut une nouvelle aventure plus fantastique que toutes celles imaginées jusqu'alors! Il y avait des conteurs si inventifs qu'ils arrivaient à regagner les auditeurs perdus et, donc, récupérés par un concurrent.

Comblés et lassés à la fois par tant d'exploits et d'aventures fabuleuses, les héros et personnages imaginaires que nous étions, se retiraient du scénario les uns après les autres. Ces abandons finirent par dissoudre clan après clan. Etant des enfants, le mouvement ne tardait pas à l'emporter sur l'immobilité.

Un seul clan persistait à rester fidèle à son maître conteur. Il est vrai que celui-ci, s'appelant José Maria (Chema), était le meilleur d'entre nous, et que son modeste auditoire comptait les moins turbulents du refugio, dont moi-même, sans fausse modestie.

Le groupe des plus vaches ne faisaient que nous importuner, non pas par jalousie, mais tout simplement pour le plaisir de nous faire enrager. Courageusement, notre conteur changeait de coin suivi par ses fidèles. Comme les "autres" avaient décidé de nous enquiquiner jusqu'au bout, nous cherchions désespérément une cachette. Malheureusement, à part les combles où il nous était interdit de monter à cause de sa vétusté, nous connaissions comme notre main tous les recoins du refugio. Et pourtant... C'est grâce à notre entêtement dans la recherche d'une planque pour échapper à nos détracteurs, que je peux raconter ce qui suit.



## LA CACHETTE SOUS LA CHEMINÉE

Nous savons que contre le mur en ruine du côté gauche du corral s'élevait une haute cheminée en briques qui penchait légèrement vers l'intérieur. Pour les mères, celle-ci était un souci de plus qui s'ajoutaient à tous ceux qui ne cessaient de les tourmenter. Les jours de grand vent ou d'orage, elles nous faisaient rentrer tant elles craignaient qu'une bourrasque ou la foudre ne la fassent s'écrouler sur le corral.

Les beaux jours, c'est dans le tas constitué de sable, de pierres et de briques qui entourait son pied que nous prenions les matériaux qui nous convenaient pour jouer.

Un jour, nous eûmes l'idée de dégager l'éboulis cachant sa base et, avec le tas de briques déplacées, d'élever le muret qui l'encadrait pour nous y construire une modeste cahute. Lorsque nous atteignîmes le sol cimenté, nous eûmes la surprise de découvrir sous nos pieds une dalle pourvue en son centre d'un anneau en fer. Les quatre -dont moi-, qui nous trouvions à l'intérieur du chantier, nous gardâmes bien de révéler aux autres la sensationnelle découverte. Nous nous empressâmes même d'effacer sa trace en la recouvrant de gravats.

C'est alors que l'équipe construisait le toit de la cahute avec des tasseaux de bois et du carton, que les mères nous interdirent impérativement de jouer au pied de la maudite cheminée. Nous quatre fûmes les seuls à nous réjouir de cet ordre des mères puisqu'il facilitait la protection de notre étonnante découverte.

Ce midi-là, nous fûmes les bons premiers à quitter la table du réfectoire, et, malgré la pluie fine qui tombait, à retourner sur le chantier: nous voulions être les seuls à vivre le grand événement qu'était l'ouverture de la mystérieuse dalle. Dans notre tête débordante d'aventures fantastiques, ce ne pouvait être que l'entrée d'un passage menant à un trésor fabuleux.

Armés d'une barre de fer, la dalle fut déplacée sans trop de difficulté grâce à l'anneau servant à cet effet. Première déception: point d'escalier et, en nous penchant sur l'ouverture carrée, le sol nous apparut à une profondeur moindre que celle que nous avions imaginée. Pour rester dans le rêve, nous dûmes que la fosse n'était qu'une antichambre. Il y avait sûrement dans le mur du fond le passage donnant sur l'escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol pour déboucher sur... ça ne pouvait être que quelque chose d'extraordinaire!

Dans toute bande il y a celui qui, n'étant pas forcément le plus courageux, veut à un moment donné épater ses copains. C'est celui-là qui se laissa glisser le premier dans la sombre

fosse. Il nous fit signe de le suivre. Le trou carré de deux mètres de côté était si bas de plafond que nous dûmes nous accroupir pour en inspecter les parois. Dans celle du fond il y avait bien une ouverture, mais elle s'ouvrait, noire de suie, sur le socle souterrain de la cheminée. Sur la paroi d'en face, au ras du plafond, le jour filtrait à travers quelques petits trous de la rangée de briques creuses posées à plat à la base du muret extérieur dont, en sortant, nous dégagâmes les gravats qui le cachaient afin d'avoir plus de clarté. Notre découverte s'arrêta là. Après tout, nous ne fûmes pas trop déçus. A défaut de trésor nous venions de découvrir une cachette idéale.

Ayant bien réfléchi, nous décidâmes de ne dévoiler ce secret à personne. A tour de rôle, l'un des quatre restait à l'extérieur, non pas afin de remettre la dalle en place, chose que nous pouvions faire de l'intérieur en la faisant riper avec la paume des mains, mais pour recouvrir de gravats son emplacement et son anneau afin d'effacer son existence.

Assis dans la semi-obscurité de la fosse, le dernier clan de conteurs pouvait poursuivre son récit tout en percevant les bruits qui animaient le corral, ce qui le rendait plus fantastique.

Lorsque nous entendions une mère appeler l'un de nous en insistant, nous nous taisions et écoutions en nous souriant, car nous savions pertinemment qu'elle finirait par demander aux autres s'ils savaient où se trouvait son fils, et que notre complice resté dehors lui raconterait quelque mensonge. Elle retournerait donc à ses occupations, tranquilisée du fait que son fils était avec deux de ses copains.

Au bout d'un temps déterminé, notre vigile attendait le moment opportun pour nous faire sortir. Après ce serait son tour de se cacher pour participer aux péripéties d'un nouvel épisode de l'aventure imaginaire du "clan" des quatre irréductibles".

Nous avions du mal à contenir notre jubilation chaque fois que les autres nous demandaient où nous étions passés. C'était l'occasion idéale pour leur raconter tout ce qui nous passait par la tête. Certes, ils ne nous croyaient pas, mais l'important était que nos disparitions les intriguaient énormément.

Afin de ne pas nous faire repérer par les copains qui s'étaient ligués pour épier nos moindres déplacements, et aussi parce que, lassés de nos histoires, nous avions besoin de nous dégourdir en jouant avec toute la bande, nous cessâmes de nous cacher sous la haute cheminée. Nous n'y retournions que lorsqu'il pleuvait vraiment. Et plus la pluie était drue, et plus facilement nous pouvions nous éclipser sans attirer l'attention du hall dans lequel, ces jours-là, nous nous réunissions avec les grands pour jouer à des jeux de société.

Ces fois-là, nous descendions tous les quatre dans la fosse, tant nous savions qu'avec la pluie personne ne viendrait dans



le corral. Assis sur des briques, nous bavardions et, aussi, fumions de gros cigares de paille roulée dans du papier quelconque. Nous étions si sûrs de notre cachette, que nous ne nous retenions pas de tousser bruyamment pour dégager nos bronches et racler notre gorge irrités par l'infect "tabac" que, bêtement, nous nous éforcions de fumer.

Au bout d'un certain temps, notre séjour sous terre devenait très inconfortable. A rester accroupis, les fesses sur une brique, la fraîcheur et l'humidité finissaient par enkyloser nos jambes. Soudain, ayant remarqué que l'âcre et épaisse fumée de nos cigares était aspirée par l'ouverture noire de suie de la cheminée, nous pensâmes que notre tour d'ivoire serait plus confortable si nous avions le chauffage. Sitôt dit sitôt fait. Nous allâmes en catimini chercher le nécessaire et, frottant une allumette, nous mîmes le feu à la poignée de paille et au bois placés dans le foyer de la cheminée. Le feu se mit à pétiller allègrement. A la minute même, nous eûmes la sensation d'avoir chaud. Et comme c'était beau, là-dedans! La lueur des flammes éclairant l'habitable nous colorait étrangement le visage, les mains et les jambes...

C'était un après-midi assombri par le ciel orageux. Alors que, tout en fumant nous étions comme hypnotisés par le feu qui ronflait comme un ventilateur, soudain, nous entendîmes des cris d'épouvante suivis d'un bruit de semelles frappant le plancher de la galerie. Nous ne tardâmes pas à comprendre la cause du brouhaha qui envahit le corral: la cheminée sous laquelle nous nous trouvions crachait de la fumée et des étincelles. Instinctivement, les mères se mirent à rappeler leurs enfants pour les éloigner de cette diabolique cheminée qui, sûrement atteinte par la foudre, (on avait entendu quelques coups de tonnerre), allait s'écrouler d'une minute à l'autre. Elles furent prises de panique en constatant que nous manquions à l'appel maternel.

L'affolement qui grandissait en surface commençait à nous inquiéter sérieusement. Le plus faible des quatre se mit à pleurer. Nous eûmes bien du mal à le calmer. Sans même nous consulter, chacun déboutonna sa braguette, sortit son "piruli" et, de concert, arrosâmes d'urine le feu; puis, afin de parachever son extinction, nous obstruâmes la bouche du foyer avec les briques qui nous servaient de siège. Bientôt, l'air enfumé de notre trou devint irrespirable. Dehors on hurlait que l'épaisse fumée noire que crachait la cheminée présageait son écroulement, d'autant plus imminent que de la fumée sortait aussi du ras du mur qui entourait sa base.

N'y tenant plus, l'instinct de conservation nous fit ripier la dalle hors de son cadre. Quand nous sortîmes sous la pluie et nous mîmes à courir dans le corral, (craignant, nous aussi, l'écroulement de la cheminée), nous vîmes beaucoup de monde groupé

tout au bout de la galerie. En nous voyant surgir hors du trou, l'assistance cria sa joie et sa stupéfaction. Nous vîmes nos mères courir vers nous en se faisant le signe de la croix.

La joie et l'émotion des retrouvailles passées, nous eûmes droit à une engueulade et à une fessée publiques.

Une fois le tumulte apaisé et nos pleurs séchés, nous fûmes étroitement entourés par les copains qui n'en revenaient pas que nous ayons pu garder si longtemps un tel secret. Plus ils s'en étonnaient et plus nous étions fiers de notre prouesse. Tous se précipitèrent pour aller voir la fameuse cachette, mais ils durent se contenter de n'y jeter qu'un coup d'oeil car, aussitôt, les mères donnèrent aux grands l'ordre de la fermer et de la recouvrir de gravats, ce qu'ils firent à contrecœur.



## GRILLONS ET TRICOTAGE

L'herbe qui tapisait le terrain plat contigu au lavoir, et sur lequel les lavandières étendaient les draps pour les faire sécher au soleil, était peuplé de grillons. Chacun avait sa méthode pour les capturer. Le patient introduisait une longue tige d'herbe dans le terrier, et, avec douceur, l'agitait et la tournait pour agacer le cri-cri jusqu'à le faire sortir; le salaud cherchait à la déloger en y versant de l'urine, ou quelque mélange infect de sa composition; l'abruti en y insufflant à l'aide d'un tube fait avec du papiers roulé la fumée âcre de sa cigarette; le barbare en creusant la terre avec son canif aussi profondément qu'il fallait pour atteindre le malheureux insecte etc.

Au refuge, nombreux étaient ceux qui avaient comme animal de compagnie un grillon, mis dans une petite cage de notre fabrication. Envié et fier était celui dont le cri-cri n'arrêtait pas de faire vibrer ses élytres, car il y en avait des "muets". Ceux-là, nous les offrions aux filles, lesquelles s'acharnaient à leur chatouiller l'abdomen avec une paille pour les forcer à chanter. Quand elles y arrivaient, nous les forcions à nous le rendre, ou à l'échanger contre un autre muet.

Les filles nous demandèrent de leur trouver de grosses baleines de parapluie pour en faire des aiguilles à tricoter. Leur en ayant trouvé de plusieurs diamètres à la décharge, elles nous prièrent de les affûter. Rien de plus simple: assis par terre, nous aiguisions l'une des pointes des tiges d'acier sur la pierre qui nous servait de meule, maintenue serrée entre nos cuisses, et que, de temps à autre, nous mouillions avec un gros crachat. Nous mettions tellement d'ardeur à les frotter tout en les tournant, que nous nous brûlions les doigts tout endoloris.

Au bout de d'une semaine, toutes les filles eurent leur paire d'aiguilles.

D'aiguilles en laine, même les garçons se mirent à tricoter. Les filles étaient d'expertes et patientes professeurs. Pour commencer, elle nous apprirent le point droit et le point de riz, les plus faciles d'après elles. Par la suite, les élèves les plus doués -et laborieux- entreprirent l'apprentissage de points très compliqués pour nous, profanes en la matière.

Le tricotage eut une vogue extraordinaire! Chaque jour, il réussit à nous faire rester tranquilles des heures durant. Les professeurs n'arrêtaient pas d'aller d'un tricoteur à l'autre, car nous étions tous très maladroits. L'un entortillait si bien sa laine entre ses doigts qu'il n'arrivait même plus à les faire

travailler; l'autre laissait filer une ou deux mailles à chaque passe, et nombreux étaient ceux qui, comme moi, serraient si fort les points que les aiguilles n'arrivaient plus à glisser.

Obéissant à nos soeurs, nous décidâmes de nous tricoter un cache-nez. Hélas, notre ouvrage, large de vingt centimètres au départ, ne tardait pas à rétrécir bizarrement.

Sans le savoir, nous étions des cracks en la matière, puisque les filles n'arrivaient pas toujours à retrouver les mailles perdues, et, dans le cas contraire, à savoir comment nous nous étions pris pour en rajouter. Nous réussissions même, à force d'erreurs et d'improvisations indépendantes de notre volonté, à créer des points que nos professeurs étaient incapables de reproduire. Néanmoins, trois ou quatre d'entre nous réussirent à passer avec succès l'épreuve de tricotage avec deux laines de différente couleur.

Nous ne cessions de comparer la longueur des bandes tricotées, ce qui rendait très fiers les uns et décourageait les autres. Heureusement que nos gentilles soeurs étaient là pour aider les retardataires à aller de l'avant, et pour terminer l'ouvrage qu'elles nous avaient commencé. Notre ardeur à tricoter était telle, que nous devions marquer des pauses pour soulager nos doigts, poignets, bras, cou et dos endoloris.

La laine que les femmes voulurent bien nous donner pour notre amusement vint à manquer. Les chaussettes bonnes à jeter, tant de fois elle avaient été reprises, et le chaldail, tellent troué que même les mites n'en auraient pas voulu, nous évitèrent de chômer. Le travail que nous donnait le dévidage et l'assemblage, en nouant toutes les longueurs de laine récupérée, ne nous plaisait guère, mais comme chacun voulait avoir "son" cache-nez...

Il fallait vraiment être accoutré grotesquement pour réussir à se faire remarquer parmi la bande de gueux qui peuplaient le refugio. Et pourtant, un garçonnet réussissait ce tour de force: une sandale chaussait l'un de ses pieds et une bottine l'autre; dans ses vêtements pouvait se glisser un autre bambin comme lui; autour de sa taille flottaient des franges d'un ample chandail en laine d'un rouge éclatant, dont les manches avaient été raccourcies avec les mêmes vieux ciseaux qui raccourcirent les jambes du pantalon qu'était la culotte qu'il portait.

La tentation fut plus forte que nous. Pendant qu'on amusait le garçonnet affublé comme un clown, l'un de nous lui volait un peu de la laine qu'il avait sur le dos en tirant sur l'un des bouts qui pendaient de son chandail.

L'après-midi que le gamin vit que son tricot raccourcissait à vue d'oeil, il courut le montrer à sa maman en criant son étonnement. En la voyant venir vers nous, nous nous attendions au pire car, pensions-nous, elle irait se plaindre à nos mères, lesquelles se chargeraient de nous punir sévèrement, chose qu'elles



faisaient bien souvent.

Nous eûmes tort de nous alarmer par avance, car celle-ci éclata d'un rire fou en nous montrant le tricot bizarrement écourté de son fiston (il lui arrivait à mi-poitrine!) Nous savions que cette jeune maman avait la renommée d'être la femme la plus extravagante de notre colonie, mais, tout de même...

Alors que le tricotage commençait à nous rebuter, un grand-père le relança en nous montrant comment on pouvait se fabriquer un mini-métier à tisser avec une planchette et quelques pointes. Son "truc", (qu'il apprit alors qu'il était en prison), eut un énorme succès.

## LA FOLIE DES TIMBRES-POSTE

Sans compter les baleines de parapluie, de nos expéditions à la décharge municipale (el baranco), nous rapportâmes tellement d'objets et de babioles qu'il serait fastidieux de les énumérer. Nous y fîmes aussi des trouvailles dont la joie qu'elles nous provoquèrent enrichirent notre vie de réfugiés.

La découverte d'une grande enveloppe contenant un bon paquet de cartes postales écrites et timbrées, ralluma en nous la passion de la philatélie que nous transmit Eva et que, depuis notre départ de l'hôtel, nous avions plus ou moins délaissée.

Dans le refugio, collectionner des timbres-poste ce n'était plus de la gnognotte, mais de la folie!

Il est vrai que notre passion pour les timbres-poste n'était pas ordinaire. Pour quelques uns d'entre nous (comme pour mon frère Valero et moi-même), elle se prolongea durant bien des années.

En dehors des rares lettres que recevaient les mères, la décharge fut notre mine d'approvisionnement en timbres, et cela même bien après avoir quitté le refugio. Voilà pourquoi je dois répéter que nous eûmes longtemps maille à partir avec l'irascible boueux.

Après cette étonnante découverte de timbres, la moindre enveloppe et bout de carte postale avaient pour nos yeux l'éclat de l'or. En effet, lorsque dans nos fouilles il nous arrivait d'être récompensés par la trouvaille d'un beau timbre, notre joie était comparable à celle de l'orpailleur trouvant la pépite tant désirée. Des scènes comme celles des chaussures et de certains objets se reproduisaient quand deux mains ne faisant pas la paire se saisissaient en même temps d'une enveloppe timbrée.

Dés le commencement, on prospectait et on collectionnait individuellement ou, comme moi, avec un frère.

La galerie de la cour était notre bourse aux timbres. L'échange, le troc et même le vol, rien n'y manquait. En très peu de temps, deux ou trois collectionneurs, vraiment chanceux, amassèrent une si grande quantité et variété de timbres, qu'ils finirent par dominer le "marché de l'échange". (Les démêlées que nous eûmes avec ces derniers rappelaient nos affrontements avec Piero au sujet des capsules). Afin de les concurrencer, bien de philatélistes s'associèrent, les possédants de timbres rares posant la condition de ne pas les donner. A tort ou à raison, ils voulaient être les seuls propriétaires de spécimens qui, selon



nous, avaient une valeur inestimable.

Les collectionneurs associés avaient bien des avantages sur les indépendants. Par exemple, quand nous trouvions un filon de paperasse bureaucratique dans la décharge des ordures, les premiers employaient sans vergogne la force pour repousser les derniers.

Chaque association de deux, trois et plus (frères ou copains), avait son responsable. C'est à lui qu'incombait la tâche de garder la collection, généralement dans une ou plusieurs boîtes pour dragées contre la toux.

Mettre ses timbres avec ceux des autres dans la même boîte n'était pas toujours accepté de bonne grâce. Il y avait des associés perfides qui se créaient parallèlement leur propre collection. Cela était d'autant plus tentant qu'il nous arrivait de mettre la main sur quelque beau timbre rare à l'insu des autres chercheurs. Découvertes, ces magouilles mettaient le plus souvent fin à l'association.

(Un jeu cesse d'en être un du moment qu'il avilit le joueur).

La philatélie fit de nous des chenapans sans le moindre scrupule. Dans le refugio fermée au monde qui l'entourait, il n'y avait que deux façons d'enrichir sa collection: avoir de la chance au barranco ou voler impudemment les autres.

Il nous arrivait d'avoir la chance de trouver dans la décharge un beau timbre, ou celle de le recevoir (car nous demandions à la famille, et même à notre propre père, de nous envoyer tous ceux qu'ils pouvaient trouver dans leur entourage). Cependant, la plupart d'entre nous n'avait pas la patience d'attendre. Alors, faisant fi des remords, nous nous volions crapuleusement.

Pour dépouiller le collectionneur bien nanti, on n'avait pas besoin de faire travailler son imagination. Hypocritement, on l'attirait à l'écart en lui montrant le beau timbre qu'on voulait échanger. Sitôt que le crédule ouvrait sa boîte, on lui donnait une tape sur la main et... Sans faire cas des coups de pied et de poing que distribuait le volé en pleurs, c'était la curée aux timbres-poste qui s'éparpillaient sur le sol. Lui rendant les "sans importance", on l'abandonnait à sa désolation sans l'ombre d'un repentir.

Incroyable mais vrai: on faisait cela en sachant pertinemment que la victime irait nous dénoncer à l'ensemble de sa famille; que celle-ci nous coincerait et nous demanderait la restitution immédiate du vol; que notre mère nous gronderait et nous battrait par-dessus le marché; que tout cela nous ferait pleurer (battu, l'enfant pris en faute a un bon prétexte pour pleurer et crier exagérément, car -pense-t-il-, dans ces cas-là les larmes sont la meilleure échappatoire).

Faussement confus, la tête basse, nous rendions les timbres volés, mais il en manquait toujours, et, comme un fait exprès, les manquants étaient toujours les plus primés. On nous fouillait;

on nous menaçait; on nous secouait et on nous gifflait; nous pleurions le mieux que nous savions le faire en jurant que nous avions tout rendu. Le volé hurlant que non, on nous obligeait à le dédommager immédiatement en lui donnant des timbres de notre collection, ce que nous faisions en gagnant au change.

Nous étions d'affreux menteurs. Les uns et les autres avions en mémoire les timbres que nous possédions. Le temps ne nous manquait pas pour nous les montrer à la demande des intéressés, les timbres volés restant bien cachés.

Les timbres étaient pour nous ce que les écus sont pour l'avare: nous ne nous lassions pas de les admirer en les comptant et les comparant. Et pourtant, nous n'hésitions pas à déchirer ou à avaler celui qu'on nous obligeait à rendre sous la menace.

Les mères ne comprenaient pas pourquoi nous nous battions de la sorte pour de petits carrés de papier. Certaines eurent un souci de plus: celui de devenir les gardiennes du trésor de leurs fils, de surveiller et de policer nos transactions.

dans le refugio il n'y avait qu'un philatéliste qui ne craignait pas les pilleurs de boîtes à timbres, protégé qu'il était par son très jeune âge. Mais voilà: aucune collection ne pouvait rivaliser qualitativement avec la sienne! Des parents exilés aux Amériques envoyèrent à sa mère plein de timbres-poste pour satisfaire le désir de son jeune fils devenu philatéliste, non par passion, mais uniquement pour faire comme les autres. C'est en toute innocence qu'il nous montrait ses beaux timbres...

Il faisait presque nuit quand il fut attiré dans le pailleur. A la lueur d'une lampe de poche, il ouvrit sa boîte, et, paf! sa belle collection se dispersa dans les ténèbres. On l'aurait égorgé qu'il n'aurait pas hurlé aussi fort. Mères et grands accoururent, affolés. Après l'inévitable correction, on nous somma de tout rendre sur le champ. Ce fut impossible car, pratiquement, tous les timbres s'égarèrent dans la paille sauvagement piétinée.

Le lendemain matin, à la lumière du jour et sous la surveillance de la mère, de la victime et de quelques grands, on dut reprendre les recherches. Malgré l'ardeur des coupables, activée par des coups de pied aux fesses, la mère scandalisée et son fils inconsolable durent faire leur deuil de trois ou quatre timbres précieux qui jouèrent à l'aiguille perdue dans la meule de paille. On jura de ne pas les avoir tout en sachant que quelqu'un mentait, mais jamais on sut lequel.

Lorsque, pour des raisons qu'il est facile d'imaginer, une association se disloquait, il y avait foule pour assister au partage de leur collection commune, car la scène était très amusante. C'est avec une sérénité exemplaire que nous dispersions ce que nous avions réuni avec hargne et, certains, enrichi malhonnêtement.

Après s'être partagé un à un les timbres très ordinaires,



nous mettions les autres dans un bérêt que nous agitions. C'est un bambin qui était chargé d'y plonger la main pour s'emparer d'un timbre à la fois, et cela jusqu'au dernier qui, s'il était en marge de la division, était tiré à la courte paille par les ex-associés. On assistait à la joie de celui pour lequel le bambin avait eu la main heureuse, et à la déconvenue du malchanceux, mais personne ne protestait, puisque tous avaient accepté la règle.

Avec le temps, les collections devinrent ce qu'elles étaient au commencement, c'est-à-dire individuelles ou familiales, que certaines mères enrichirent grâce au contact qu'elles eurent, par la suite, avec les rares familles espagnoles (naturalisées) établies dans le pays après la guerre de 14-18.

Malgré les mauvaises conditions de notre vie et le manque total de moyens, plus tard, hors du refugio, certaines de nos collections (dont celle de mon frère Valero et de moi-même), firent l'admiration et suscitèrent la convoitise de plus d'un de nos homologues français.

## DU THEATRE A L'ECOLE

Notre passion philatélique n'engendra pas que le mal. Sans l'avoir décrété, les timbres-poste devinrent notre argent à nous, les gosses sans le sou. En tant que tels, ils participèrent à nos jeux les plus sérieux du refugio: le théâtre, le cinéma, l'artisanat et le commerce.

Quoique pas assez large, pour nos grands, la fosse séparant l'immeuble de la cour avait des caractéristiques idéales pour y aménager une salle de théâtre: la longueur aux quatre côtés fermés, une seule porte d'accès et, en cas de pluie, un plafond couvrant plus que la moitié de sa profondeur.

Il ne leur fallut qu'une journée pour construire avec des madriers, des planches et des tôles un plateau surélevé. En suivant ils adaptèrent un rideau confectionné avec la toile des sacs décousus et recousus par nos soeurs, dont un jeu de ficelles actionnait son ouverture et sa fermeture. Derrière le fond en cartons de la scène, les acteurs ne manquaient pas de place pour se préparer.

Les créateurs du théâtre n'eurent aucun mal à composer leur troupe, car, dans notre colonie il y avait beaucoup de postulants qui savaient jouer, chanter, réciter, danser et faire le pitre.

Le prix d'entrée était d'un timbre ordinaire (naturellement), les places étant des briques alignées sur le sol.

Les timbres étant donc notre monnaie, les non collectionneurs (la majorité) pouvaient s'en procurer quantitativement en les échangeant contre des timbres plus rares qu'ils recevaient, en faisant du troc, ou, pour les plus jeunes, en les quémandant, tout simplement.

A l'ouverture de la salle, il y avait toujours quelqu'un parmi les spectateurs qui payait pour celui qui se présentait devant le guichet avec rien dans la main mais des larmes dans les yeux, ainsi qu'à celui qui se faisaient accompagner par sa maman pour tenter de gagner le coeur du guichetier. Pour les plus petits l'entrée était gratuite, mais comme ils tenaient à payer comme tout le monde, c'est avec fierté qu'ils tendaient à l'entrée le timbre que nous leur avions refile en douce.

A chaque représentation, toutes les briques étaient occupées par un public rayonnant de bonheur et excité par l'impatience.

Comme le faisaient les artistes ambulants sur la terrasse de l'hôtel, on frappait les trois coups avant d'ouvrir le rideau.

Les toutes premières représentations de nos artistes n'étaient que des imitations, -selon leur savoir faire-, de pitreries qui



faisaient rire petits et grands. Nous souvenant du prestidigitateur qui se produisit sur la terrasse de l'hôtel, quelqu'un réussit, plus ou moins bien, à faire changer de couleur le foulard mis dans une bourse de papier et à métamorphoser des d'objets. Tout au début, ces tours de passe-passe nous étonnèrent énormément, mais, se répétant, nous ne tardâmes pas à connaître le truc: la table du prestifigitateur, (un carton recouvert d'une toile), cachait un trou pratiqué sur le plancher, sous lequel se tenait un complice.

El Nano, le bagarreur numéro un incontesté du refugio, avait l'agilité d'un singe. Il était le funambule, l'acrobate et le jongleur de la troupe théâtrale. En plus, il nous horrifiait en le voyant se fixer des épingles de nourrice dans la peau du bras, avaler du feu et jouer avec son couteau. Sa soeur Chiquita refit les numéros qui la rendirent célèbre au bal de l'hôtel. Pour pallier le manque de phonographe, nous accompagnions ses pas de danse en chantant en chœur les chansons que nous rythmions en frappant les mains. Pour la célèbre Sombreros et Mantilles, dont nous ignorions les paroles, nous fredonnions des "La ri la ra la la..."

Les séances se suivaient mais ne se ressemblaient pas. Des "auteurs" composèrent une comédie dont je ne me souviens pas le thème. Avec l'aide des filles, les grands confectionnèrent des costumes, des déguisements, et même des marionnettes (inspirées de celles du guignol vues sur la terrasse de l'hôtel). Ils en confectionnèrent également de celles qu'on anime avec des ficelles, mais les malheureuses ne faisaient que s'emberlificoter dans les fils qui les suspendaient et animaient.

Les quelques femmes qui chantaient remarquablement furent invitées à monter sur les planches. Chacune interpréta une belle chanson de sa région. (Il y en a tant et de très belles en Espagne!) Libertad, nous chanta, -et nous fit chanter-, les chansons sentimentales que tout le refugio aimait, dont "Devuelveme mis besos" et "Hace un año que yo tuve una ilusión".

Pendant les entractes, on organisait une tombola (encore une inspiration des spectacles de la terrasse de l'hôtel!) Celui qui avait la chance de tirer du bêret le petit papier ayant le bon numéro, gagnait une babiole -souvent très jolie- trouvée à la décharge municipale.

Tous les matins, les acteurs s'enfermaient dans la fosse afin de répéter en secret les numéros -ou la pièce- du spectacle suivant.

Le théâtre occupa sainement nos loisirs. Ses responsables nous firent, parfois, participer comme figurants. Ils nous demandèrent même de les aider à dessiner et colorier l'affiche et les programmes de chaque séance théâtrale.

(Tant que dura le théâtre, les mères eurent la tranquillité et nous bien des joies. Malheureusement, passé l'été, la fosse était si humide et froide que nous dûmes l'abandonner).

Les timbres, les affiches et les programmes étaient bien jolis, mais très nombreux étaient ceux d'entre nous qui ne savaient ni lire ni écrire, car la très grande majorité (pour ne pas dire tous), n'avions pas mis (ou si peu) les pieds dans une école.

L'Ambiance intellectuelle qui regna alors dans le refugio incita les plus grands à jouer aux maîtres d'école, relançant l'initiative amorcée par le sympathique Ricardo.

Encouragée par les mères (qui ne cessèrent de nous inculquer tant bien que mal les lettres et les chiffres), l'école, qui prétendait n'être qu'un amusement, eut un succès inimaginable. Néanmoins, les "lettrés" se lassèrent très vite de cette école quelconque: ils ne pensaient qu'à la récréation que les "maîtres" animaient avec des jeux et des séances de gymnastique. Par contre, les analphabètes entre huit et douze ans prirent goût à l'étude. Pouvoir composer des mots à l'infini avec moins de trente lettres, devint pour eux un jeu passionnant.

Nous n'avions pas de livres et le papier à lettres nous était rationné. Pour écrire nous n'avions que du papier d'emballage, des éclats de plâtre et des bouts de charbon. Dans les balayures des bureaux et de l'école jetées au "barranco" (sur lesquelles nous nous précipitions aussi), il nous arrivait de trouver du papier blanc, des bouts de craie et de crayons noirs et de couleur. Ces fournitures nous permirent de nous fabriquer des cahiers grossiers dont nous tracions les lignes. Un grand carton servait de tableau noir et d'autres, coupés en petits rectagles, d'ardoise.

On peut dire que c'est en jouant que l'analphabétisme de tous ceux de mon âge fut vaincu en un temps record.

En plus de nous avoir appris à nous débrouiller et à nous battre contre la rigueur du temps et des hommes, le refugio apporta à beaucoup d'entre nous le trésor inestimable qu'est celui de savoir lire et écrire.

(Heureux sont les enfants qui vivent cette merveilleuse aventure vers leur dixième année, et même au-delà. A cet âge l'étude est, pour ceux qui l'aiment, le plus passionnant des passe-temps. Ceux qui apprennent à lire et à écrire dès leur plus jeune âge, au fil des ans, sans vraiment s'en rendre compte, ne peuvent pas s'imaginer quelle est l'exaltation que cet étude procure à ceux qui la découvrent tardivement).

Les "maîtres" nous faisaient passer des examens. Les mieux classées étaient récompensées par des diplômes personnalisés, enluminés par les meilleurs dessinateurs du refugio. Ces derniers organisaient des expositions de nos oeuvres, ce qui faisait l'admiration des mères et réhaussait notre fierté.



## LE CINEMA

En pleine saison théâtrale est estudiantine, un soir, le cinéma fit son apparition. (L'Art est une chose exceptionnelle: il suffit qu'une de ses branches s'épanouisse pour que toutes les autres se mettent à fleurir).

Comme le commencement de tous les arts, celui de notre cinéma était très rudimentaire: il se limitait à projeter des ombres.

Le dessus des portes des chambres du couloir était percé par un encadrement vitré barbouillé de chaux à travers lequel, une fois les portes fermées, l'unique ampoule nous diffusait, plus au moins selon son éloignement, une pâle clarté.

Ce furent nos aînés qui eurent l'idée de nous projeter des ombres chinoises à travers l'encadrement de notre chambre, ce dernier étant situé juste en face de l'ampoule commune. Pour cela, ils grattèrent la chaux de la vitre pour voir son rectangle lumineux se projeter sur le drap tendu contre le mur du fond. Monté sur un tabouret placé dans le couloir, l'opérateur faisait travailler ses mains entre l'encadrement et la source de lumière. Levant les yeux, les spectateurs essayaient de deviner ce que les ombres représentaient. Malgré tout le mal que se donnaient nos amuseurs (ils étaient nombreux à monter sur le tabouret), leurs projections étaient trop floues.

Chaque soirée les grands inauguraient une nouvelle technique: ils rapprochèrent le drap du centre de la chambre; à l'aide de miroirs, ils essayèrent de concentrer le plus possible le pâle rayonnement de l'ampoule. Mais en dépit des sensibles et très encourageantes améliorations, le spectacle laissait beaucoup à désirer.

Leur meilleure trouvaille fut d'ouvrir la porte et de tendre dans son encadrement le drap blanc. Faisant demi-tour sur eux-mêmes, les spectateurs pouvaient voir des ombres grandeur nature, et cela grâce à deux miroirs qui déviaient la lumière de l'ampoule. Nos aînés nous projetèrent des combats et, avec la complicité des filles, des duos romantiques. Cette innovation eut quelque succès. Tous ceux qui prétendaient savoir faire des pantomimes insistaient pour passer de l'autre côté de l'écran.

Quelqu'un eut la bonne idée de découper dans du carton des silhouettes de personnages et d'animaux que l'on brandissait au bout de tiges de fer et, par la suite, qu'on anima avec des fils, tout comme des marionnettes.

Ce spectacle, qui amusait de plus en plus petits et grands, dérangeait énormément notre chambrée. Les mères finirent par ne plus supporter tant de monde s'affalant sur les paillasses, et,

en plus, l'occupation prolongée de leur "atelier" (le couloir).

Chassés du lieu, les aînés ne tentèrent pas de reconstituer cette distraction ailleurs. Faute de ne pouvoir capter la source lumineuse des deux autres ampoules, (celle du hall et de celle de la salle), les projections d'ombres cessèrent.

C'est nous, les cadets, qui trouvâmes la solution qui nous permit de remplacer le cinéma nocturne de chambre par le cinéma de poche diurne. Comme bien d'autres trouvailles, celle-ci polarisa pas mal de temps notre activité.

Notre appareil de projection était d'une simplicité archaïque: avec une boîte en carton, du fil de fer et deux bobines vides de fil à... Pour être bref, imaginez la caméra des frères Lumière (en plus petit) composée d'une boîte en carton avec, dedans, deux bobines en bois vides de fil à coudre et, à la place de l'objectif, ayant une fente supérieure par laquelle sort le film et, distante de la hauteur des images, une inférieure par laquelle il rentre. (Les boîtes à chaussures et les bobines de fil étaient très recherchées tant elles nous étaient utiles pour confectionner bien de jouets).

Les "films", tout aussi simples, nous demandaient néanmoins beaucoup de temps. Nous découpons des bandes de papier blanc, le plus longues possible, que nous collions bout à bout avec la seule colle que nous connaissions depuis tout petits: de la farine de blé diluée dans de l'eau. Entre les traits gras divisant en carrés la longueur de la "pellicule", nous dessinions notre "film", image après image. La bobine supérieure chargée et l'inférieure amorcée, l'opérateur tournait la petite manivelle en fil de fer; il prenait garde de s'arrêter en cadrant bien entre les deux fentes chaque image, et cela le temps qu'il fallait aux spectateurs pour bien la voir et à ce même opérateur (ou à son assistant) pour la leur commenter clairement. (Eh oui, nous nous associions à deux -et plus- pour confectionner et "exploiter" les "films").

Chaque "film" comportait plusieurs bobines, soigneusement numérotées. Comme pour les autres spectacles, il fallait payer un timbre pour assister aux séances de "cinéma" et, à l'entracte, acheter le numéro de la traditionnelle tombola.

L'inconvénient majeur de notre mini-cinéma était qu'il ne pouvait s'adresser qu'à un public très restreint, puisqu'on devait se placer assez près de la boîte pour bien suivre le défilé des dessins ne dépassant pas les 4 centimètres de côté.

La réalisation des "films" nous demandaient beaucoup de patience. Elle ne nous manqua pas puisque, malgré les difficultés que nous avions à nous procurer ce qu'il fallait, nous en fîmes quelques uns en couleur, dont un de Tarzan. Les vedettes de nos "films" comiques n'étaient autres que Charlot et Laurel et Hardy,



"el Gordo y el Flaco" en espagnol.

(Cinématographiquement parlant, je ne crois pas que les enfants d'aujourd'hui peuvent -et pourront- ressentir l'enivrement extrême que nous avons alors pour le cinéma en général, muet, parlant, et même pour la projection d'images fixes).

Nous fûmes trois, pas plus, "cinémas de boîte à chaussures" à nous faire concurrence. Tout comme pour les contes, c'était à celui qui inventait et dessinait le mieux le plus passionnant scénario. En très peu de temps, seuls le plus petits venaient nous voir. Il est vrai que ces bandes dessinées sommairement intéressaient plus ses réalisateurs que le public.

Lassés, mes deux concurrents abandonnèrent, ainsi que mes collaborateurs. Seul, je m'entêtai à continuer l'aventure.

Mon cinéma se perfectionna de jour en jour. Entre les deux fentes où passait la bande je découpai un carré qui permettait d'éclairer les dessins avec une lampe placée dans la boîte. Vu dans le noir, mon cinéma gagna en magie.

On n'arrête pas le progrès! L'idée me vint de placer devant la boîte une bouteille plate remplie d'eau. Agrandi par cette loupe de fortune et éclairé par une lampe de poche, chaque dessin était un plaisir pour les yeux. Je fis même l'expérience d'huiler le papier pour lui donner plus de transparence.

Un jour, je fus le plus verni des fouineurs du barranco: je trouvai un objectif, gros comme une pièce de 25 centimes, serti dans un éclat de bakélite, et dans les balayures du cinéma de la ville, de vrais bouts de pellicule. Pour l'avoir vu par la suite, je n'oublierai jamais que le bout le plus long, (quatre ou cinq images) provenait du film intitulé "La huitième femme de Barbe Bleue", avec Claudette Colbert et Gary Cooper.

Pour moi, durant cette période, les bouts de films et l'objectif avaient plus de valeur que les timbre-poste les plus rares.

Avec une boîte à chaussures, un tube de carton, un verre de binocle, mon objectif et une lampe de poche, je confectionnai une lanterne magique qui projetait dans le noir de vraies images de cinéma. Nous tous trouvions cela fantastique!

Le point faible restait toujours la source lumineuse. Le soleil vint à mon aide. Les spectateurs s'enfermaient dans le pailler dont l'entrée donnait sur la vétuste galerie. Ayant introduit mon tube "magique" dans le trou percé expressément dans la porte, à l'aide d'un miroir j'y dirigeais depuis le corral un rayon de soleil. Nous nous extasions en regardant la splendeur des images cinématographique projetées en grand sur le mur plâtré de la "chambre noire". Dans celles du film "La huitième femme de Barbe Bleue", on voyait un couloir où un homme de dos allait croiser Gary Cooper venant de face (ou peut-être le contraire?).

J'ai gardé bien des années ce bout de film et l'objectif comme on garde des reliques.

Cette réussite fabuleuse motiva la recherche des balayures du cinéma de la ville, reconnaissables aux pelures de cacahuètes, aux emballages de bonbons vendus à l'entracte et aux bouts de tickets d'entrée.

(Vivant hors du refugio, nous étions toujours si pauvres que le cinéma était un luxe inabordable. Tous les dimanches après-midi, nous étions une bande à supplier ceux qui faisaient la queue devant le guichet de nous aider à rentrer, ce que quelqu'un faisait en nous cachant avec son manteau. Parfois, un spectateur charitable nous payait la place.

Le manque de cinéma me fit récupérer dans la décharge les bouts des tickets d'entrée que je recollais le plus soigneusement que je pouvais pour tenter de les refiler à l'entrée de la salle...

Mais ceci est une autre histoire).



## FONDERIE ET MODELAGE

Réfléchir, chercher, inventer et agir, voilà quel était notre passe-temps au refugio. Dans le fond, nous étions gâtés en pensant à la quantité d'heures d'ennui que devaient supporter les "Gouagoua" assis sur les bancs de l'école. Quelle belle portion de vie gâchée à jamais! pensions-nous.

Ayant trouvé du plomb parmi les ferailles, quelqu'un eut subitement l'idée de le faire fondre pour en couler dans la capsule qui nous servait de palet. C'était autrement plus simple que le sertissage d'une rondelle et, question poids, un avantage indiscutable. Ce progrès ne relança pas le jeu des capsules comme nous le pensions car, tout aussitôt, quelqu'un d'autre fondit le plomb pour réaliser des formes bizarres en le versant dans des trous qu'il creusait dans le sol. Et ce fut un délire de plus! Voilà comment le refugio eut sa "période du plomb".

Très vite, de nombreux petits fourneaux constitués de quelques briques judicieusement disposées se mirent à fumer dans le corral; et nous étions plusieurs à les entourer, surveillant la fusion du métal contenu dans le creuset posé sur la flamme (une boîte quelconque en fer-blanc). Quand le métal était liquide, nous en remplissions précautionneusement les moules en terre glaise que nous avions modelés auparavant.

Encouragés par la coquetterie des filles, au début nous fabriquâmes une game très variée de babioles et de bijoux: des broches avec leur épingle à nourrice fixée au coulage, des motifs pour des pendentifs, des bagues, des colliers, des bracelets, des boucles pour les ceintures et les sandales etc. Au bout de deux jours il n'y avait pas une fille sans arborer fièrement des bijoux en plomb coulé et travaillé avec la pointe d'un canif. Ensuite nous nous lançâmes dans la fabrication de poignards et de pistolets grossiers.

Le façonnage des moules ne cessa de progresser. Dans des cubes de pâte faite avec de la glaise finement tamisée et pétrie, nous appuyions les soldats de plomb et de menus objets trouvés dans la décharge. Une fois ces matrices séchées au soleil ou dans de la cendre chaude, nous y coulions le plomb.

Nous allumions nos fourneaux le matin pour ne les éteindre que le soir, chaque groupe emportant ses moules, et surtout son stock de métal, car celui-ci était très convoité.

Pour satisfaire notre esprit créatif, nous refondions plusieurs fois les objets jugés imparfaits et ceux qui nous plaisaient le moins.

Cette nouvelle passion provoqua une ruée vers le précieux

métal. Une équipe de chercheurs faillit même causer une catastrophe en détarrant une gros tube de plomb dans le rez-de-chaussée. Heureusement qu'une personne sensée qui passait par là leur cria d'arrêter, car ils s'attaquaient à la conduite d'eau aboutissant au robinet du hall.

Voulant faire mieux que les autres, certains s'acharnèrent, en vain, à vouloir fondre du cuivre, du bronze, du laiton et autres métaux.

Nous ignorions tout des alchimistes et, donc, de la pierre philosophale, cependant nous fûmes plus d'un à tenter d'obtenir de "l'or" en mêlant au plomb en fusion des poudres de terre, de métal, des liquides colorés et autres ingrédients. Mais rien ne fit: le plomb demeura plomb, quoique...

Après nous avoir fait croire que grâce à une formule secrète ils pouvaient transmuier le plomb en argent, des charlatans se mirent à couler et frapper de la monnaie, espérant révolutionner notre système monétaire. Mais leurs pièces s'avérant bien trop lourdes et salissantes, les timbres-poste continuèrent à être nos billets de banque.

Quoique n'aimant pas nous voir jouer avec le feu, élément qu'elles redoutaient par-dessus tout, les mères étaient assez tolérantes avec nous. A vrai dire, elle préféraient nous voir tous réunis sous le regard des grands dans le corral plutôt que de nous savoir vadrouillant hors des murs du refugio.

Une industrie créant une autre, de la fusion du plomb nous passâmes, pour ainsi dire tout naturellement, à la poterie. Transformant les fourneaux en fours, nous y faisons cuire tout un assortiment de pots, de vases et de vaisselle, de statuettes, d'animaux etc., modelés avec la même pâte de glaise dont nous faisons les matrices pour y couler le plomb. Modelage, cuisson et décoration nous occupèrent bien des jours. Subjugués par ces passionnantes activités, nous trouvions que la nuit venait trop vite.

Nos sandales et vêtements étaient criblés de petits trous provoqués par les gouttelettes que projetait le métal liquide en remplissant les moules, et par les braises du foyer. Rares étaient ceux qui n'avait pas des brûlures.

Cela ne pouvait qu'arriver! Un jour, un gamin trébucha et tomba sur l'un des foyers. Il se brûla assez gravement un bras pour, aussitôt, devoir éteindre et démolir les fours sous l'ordre impératif des mères affolées.

Nous dûmes inventer d'autres distractions...



## ESCAPADES

Tout autant que les mères, le commissaire savait pertinemment que nous faisons le mur. Nous étions persuadés que si on nous punissait de temps à autre, c'était uniquement pour la forme; dans le fond, mères et commissaire fermaient le plus souvent les yeux pour nous permettre de répandre au dehors le trop plein de notre vitalité.

(Sincèrement, seulement les enfants malades, maltraités, abandonnés par les parents, par la société, ou exploités comme des bêtes sont vraiment malheureux. En résumé, s'il n'est pas martyrisé, l'enfant est heureux où qu'il se trouve et quelle que soit la misère de son entourage, car, tout comme les petits des animaux, ceux des hommes n'aspirent qu'à jouer. C'est une des lois de la nature. Bien plus tard, lorsqu'il m'arriva d'aller rendre visite à des amis habitant dans des bidonvilles, ou des quartiers insalubres, j'y voyais des enfants jouant passionnément avec des jouets de récupération. Oui, malgré leur environnement miséreux, ils débordaient de joie de vivre... La tristesse est que des "refugio" et des bidonvilles existent toujours).

Mal logés, mal nourris et, pour ainsi dire, abandonnés, les conditions de vie des réfugiés espagnols étaient déplorables.

Nous voyions, et, la nuit, entendions les mères pleurer mais, sincèrement, nous, les gamins, faisons peu cas de leur chagrin. Quoique toujours en contact par courrier avec les pères, nous ne nous rendions pas compte de leur détresse. Nombreux étaient ceux d'entre nous dont les souvenirs qu'ils avaient de leur père se résumait aux jours qu'il revenait en permission du front.

En dépit des privations et de la douleur des nôtres, pour nous, les enfants, le refugio était comme un palais extraordinaire implanté dans un territoire hostile.

Ah! cette décharge municipale, "el barranco", qu'elle belle place elle occupe dans les souvenirs de mon enfance!

(Non! moi je ne suis ni surpris ni écoeuré quand je vois au cinéma, et à la télévision, des grappes de pouilleux se disputant les ordures déversées par les métropoles des peuples sous-développés, puisque c'est là que ceux qui n'ont rien trouvent toujours quelque chose).

Nous, nous y trouvions du caoutchouc rigide pour refaire les semelles de nos sandales, et celui des chambres à air pour y découper des lanières, devenant des jarretelles, des ceintures et des bretelles; de vieux, mais encore utilisables, ustensiles de cuisine, du carton, du papier, des crayons, de la toile etc.

Avec les jantes des roues de vélo, dont nous aplatissons la gorge à coups de pierre pour les rendre plus maniables, nous nous fîmes de solides cerceaux. Nous les faisons rouler en les poussant avec la demi-boucle faite à l'extrémité d'une tige de fer. Galopant derrière eux, nous nous poursuivions, nous croisions et nous entrechoquions dans le tumulte et la poussière. Ceux qui n'avaient pas encore eu la chance de se procurer des jantes, se firent des cerceaux en enroulant une longueur de grosse tige de fer. Malgré le soin qu'ils mettaient pour les faire bien rondes, ces circonférences roulaient si bizarrement qu'elles nous faisaient rire. Pour les rendre encore plus rigolotes, il y avait toujours quelqu'un qui, mine de rien, leur donnait un coup de poing. Les malheureux passaient plus de temps à les redresser qu'à les faire tourner.

Le corral s'avérant trop petit pour nos évolutions, nous décidâmes de faire une randonnée dehors, dans le quartier de l'octroi, en croyant que, sans sortir du voisinage du refugio, nous ne poserions aucun problème. Nous n'avions pas bouclé de premier tour de l'octroi que le vacarme de nos jantes roulant sur la chaussée souleva la colère des voisins. Quand nous vîmes arriver le commissaire, badine en main, dans notre précipitation à regagner le refugio nous laissâmes quelques cerceaux derrière nous. Nous y tenions énormément, mais il n'était pas question d'aller les récupérer en affrontant des voisins furieux.

Ce furent les femmes qui, comme d'autres fois, payèrent cette folle escapade: le commissaire les gronda sévèrement en leur ordonnant de mieux nous surveiller.

(L'homme a la manie de chercher dans la matière qu'il découvre si elle peut être utilisée pour faire du mal). Entre nos mains, les baleines de parapluie, les rayons de roue de bicyclette et le caoutchouc des chambres à air, nous permirent, aussi, de nous faire des arcs, des flèches et des lance-pierres dont les fourches étaient coupées dans les arbustes des haies, et aussi faites avec du gros fil de fer.

La première fois que nous eûmes l'inconscience d'organiser un concours de tir à l'arc et au lance-pierres, en alignant des boîtes de conserve posées sur des briques dressées contre le mur du fond du corral, les mères nous confisquèrent toutes les armes qu'elles purent. Malgré leur interdiction, il nous était facile de nous en fabriquer d'autres.

Nous eûmes l'idée de perfectionner le pistolet (que tous avions) taillé dans une planchette de bois. En le perçant pour y adapter une gâchette mobile en fil de fer, et fixant une large élastique découpée dans le caoutchouc d'une chambre à air en bout de canon, nous pouvions tirer des crochets faits -eux aussi- avec du fil de fer. Ça ne tirait pas droit, mais pour nous c'était formidable.



Tout comme les autres armes jugées dangereuses, ces pistolets ne firent pas long feu. Oui mais, tout juste un jeu nous était prohibé et un jouet confisqué, nous nous empressions d'en créer d'autres

Sautant le mur, nous partions à la chasse aux oiseaux se posant sur les branches et aux lézards qui prenaient béatement le soleil sur des pierres. Parfois, nous engageant à la queue leu leu sur les étroites allées séparant les jardins, nous nous contorsionnions, ululant tels des indiens sur le sentier de la guerre. Généralement, nous n'allions pas bien loin car les jardiniers nous faisaient déguerpir en nous lançant des invectives et des mottes de terre, et même en nous menaçant de leur serpe ou de leur binette. On n'aimait pas nous voir rôder du côté des potagers.

Il est vrai que le voyou de la bande ne rentrait pas toujours bredouille de nos randonnées. Notre colonie avait aussi ses voleurs mais dans l'ensemble, malgré notre dénuement, les mères nous punissaient très sévèrement si elles venaient à être averties de nos larcins.

(En Espagne, l'éducation familiale de notre milieu était très stricte. A mon avis, l'amour que nous avions envers nos parents était empreint d'un grand respect. Entre autres, le précepte "Tu ne commettras pas de vol" devait être scrupuleusement observé.

(Je me souviens très bien du jour, -cela se passa dans mon village-, où un propriétaire vint dire à mon père que, parmi une bande de gosses, il avait reconnu son fils Sebastian voler une pomme de son pommier de la huerta. Malgré les pleurs et les supplications de ma mère, mon père mena Sebastian à l'alguazil pour lui faire passer la nuit en prison).

## L'ATTENTAT

S'il nous était interdit de travailler et de sortir sans une autorisation, rien n'empêchait Eva de venir nous voir, ce qu'elle faisait régulièrement. Quoique lui en voulant toujours pour les humiliations qu'elle fit subir à certains d'entre nous, nous étions contents de la revoir les fois qu'elle venait accompagnée d'une ou de plusieurs copines. Avec la sottise et puérile timidité qui caractérise les garçons devant les filles, imitant les grands, nous faisons les beaux et les braves pour nous faire remarquer par les mignonnes étrangères. Faisant la traductrice et jouant l'entremetteuse, Eva s'amusait beaucoup en voyant nos visages s'enflammer et ses copines se grouper pour gouailler en nous regardant malicieusement.

Les mères ne tardèrent pas à mettre le holà à ces rencontres. D'abord parce qu'elles estimaient que ces coquines de filles nous dévergondaient, et ensuite elles ne tenaient pas à ce que des étrangères autres qu'Eva vinssent regarder les conditions honteuses dans lesquelles nous vivions.

Malgré tout, pour nous la fille Rini était la spécialiste qui nous renseignait sur la valeur qu'avaient nos timbres rares, et, pour nos mères, l'agent qui, dans les moments difficiles, leur rendait des menus services et les renseignait sur le monde extérieur.

Chaque fois qu'elle leur rapportait les médisances que certains habitants du quartier disaient sur notre compte, comme si elle était leur porte-parole, les mères lui lançaient en colère:

-Les français ne sont que des ânes pour dire que le refugio est un campement de gitans! Si nous ne sortons qu'en rasant les murs comme des voleurs, à qui la faute? Est-ce que les espagnols étalent leur misère et leurs disputes sur la voie publique? non! Est-il possible que ces grognons ignorent que, contrairement aux gitans, nous ne demandons qu'à avoir un logement décent, qu'à travailler et à envoyer nos enfants à l'école! Et qui nous interdit tout cela! eh?

Parlant de mieux en mieux l'espagnol, Eva aimait se mêler aux papotages des femmes qui, malgré sa présence (ou justement à cause d'elle), ne se privaient pas de critiquer vertement la bouffe que nous donnait son père. Au lieu de s'offusquer, non seulement elle leur donnait raison, mais encore elle les approuvait chaque fois qu'elles blâmaient avec haine les autorités françaises.

Lui faisant confiance, les mères la laissaient aller et venir dans les chambres qu'elle fouinait de son regard intelligent.



Eva connaissait les stratagèmes qu'employaient les mères pour tromper la vigilance du gardien. Elle savait même qu'une fois que trois mères allèrent à l'octroi pour demander des autorisations de sortie, profitant que le commissaire tournait le dos, masquée par ses deux compagnes, la troisième réussit à subtiliser plusieurs bons de sortie déjà tamponnés et signés. Elles n'eurent qu'à mettre la date et le nom de l'intéressée.

Je ne sais plus qu'elles furent les circonstances qui semblaient donner raison aux femmes qui accusèrent Eva d'être une espionne à la solde des gendarmes. On aurait dû s'en douter puisqu'on savait pertinemment que son père était forcément de connivence avec ces derniers.

Convaincues de sa culpabilité, après une courte, mais vive altercation, les mères sommèrent Eva de partir et de ne plus remettre les pieds dans le refugio. Elle protesta en criant qu'elles se trompaient sur son compte, mais personne ne voulut l'entendre. La bousculant, el Nano la menaça même avec son couteau de lui faire la peau si elle osait revenir.

Eva, la belle, gentille et intelligente Eva qui parlait trois langues, dont la nôtre, déjà descendue bas dans notre estime devint, du jour au lendemain, la personne la plus détestée par l'ensemble des habitants du refugio.

Dans bien des histoires, et surtout depuis la guerre, nous savions que les espions étaient des canailles malfaisantes ne méritant aucune pitié. Démasqués, ils devaient être supprimés, tout comme le sont les animaux nuisibles.

L'accusation par les nôtres d'Eva, fille d'italiens, (gens alliés de Franco), raviva en nous la honte (pour ainsi dire oubliée) que cette garce nous fit subir en nous déculottant, et, par conséquent, le désir (oublié lui aussi) de nous venger, ce que, comme on sait, nous avons raté lamentablement. Puisqu'elle était jugée par les nôtres de sale espionne, quand nous nous rassemblions nous ne parlions que de la punir, en leur nom et au nôtre. Jugée sommairement, c'est à l'unanimité que nous, les gosses, décidâmes du châtement qu'elle méritait: la mort!

Voyant que les jours passaient et que personne bougeait, c'est nous, les trois copains inséparables, qui décidâmes de préparer dans le plus grand secret l'exécution du verdict en la blessant mortellement.

Dans nos jeux guerriers, il nous fallait souvent mourir, mais les morts ne tardaient pas à lever un pouce en demandant la permission de ressusciter pour, à leur tour, pouvoir tuer. Oui mais, inconsciemment, cette fois la mort que nous voulions infliger à Eva était "vraie".

(On dit que les enfants, même ayant dix ans, ne perçoivent pas la réalité de la mort. Je veux bien le croire puisque, alors qu'après tant d'années je suis en train de me remémorer cela,

je m'étonne de la sérénité avec laquelle tous les trois préparâmes notre "crime". Jouant du matin au soir, cet acte n'était, sûrement, qu'un jeu mais... Voilà matière pour les psy).

Toujours à l'insu de tous les autres, nous augmentâmes la puissance de nos trois arcs en doublant le nombre de baleines, et aiguisâmes soigneusement trois rayons de roue de bicyclette. Nous eûmes même l'idée démoniaque d'empoisonner la pointe acérée de nos flèches en les laissant tremper dans un mixture de notre composition. Le poison obtenu en malaxant de la sève d'une plante que l'on disait vénéneuse, des araignées écrasées, de l'urine et de la poudre de rouille n'était sûrement pas mortel, mais pour nous il ne pouvait qu'être très violent.

Nous étudiâmes minutieusement notre plan. Comme on nous servait le déjeuner à midi pile, nous savions qu'à l'heure où nous avions fini de manger tous les habitants du quartier étaient encore à table...

Un midi ensoleillé, l'un du trio que nous composions ayant été épier l'hôtel, revint aussitôt en courant pour nous dire qu'Eva était toute seule sur la terrasse. Sans la moindre hésitation, nous décidâmes de mettre à exécution notre plan. Passant par la porte de la fosse, nous quittâmes discrètement l'un après l'autre le refugio en dissimulant notre arme sous la chemise. Traversant la rue principale désertée, nous allâmes nous tapir derrière le rideau de plantes vertes ornant le perron de la maison qui surplombait la terrasse de l'hôtel. Eva n'était plus seule: elle discutait avec une copine, assises, les coudes sur une table. Voyant Eva se lever, nos trois arcs se bandèrent simultanément et... zass! trois flèches partirent, provoquant des cris de douleur et un boucan de chaises métalliques renversées. Nous descendîmes lestement les marches du perron et, le dos voûté, nous refîmes le parcours inverse. Alors qu'on s'apprêtait à ouvrir la porte, nous entendîmes des voix dans la fosse. Sans même nous consulter, tout en nous cachant derrière les troncs d'arbre, nous traversâmes le foirail et, rasant la haie qui longeait les jardins, nous courûmes en direction du barranco. Avant d'y arriver nous nous engageâmes dans un des étroits sentiers séparant les jardins potagers. A bout de souffle, nous nous laissâmes choir sur un talus herbeux. Quoique ayant choisi une heure favorable, nous eûmes tout de même de la chance de n'avoir rencontré personne.

Etendus de tout notre long, les yeux fixés sur la profondeur infinie du ciel bleu, nous restâmes un beau moment cois, la respiration haletante. D'un revers de main nous nous essuyâmes la sueur qui perlait sur notre visage. Nos jambes tremblaient fébrilement. Des passereaux s'ébattaient dans les buissons d'alentour. C'était une belle journée d'automne.

-Tu crois que nous l'avons tuée? dit mon voisin de droite.

Dès que le premier mot fut lâché, nous éprouvâmes le besoin



de nous parler pour masquer la peur qui commençait à nous tourmenter; mais, chose étrange, ce qui nous inquiétait le plus n'était pas vraiment de savoir si nous avions réussi notre coup, mais ce que nous devons faire dans l'immédiat.

Rassurés par le fait que nous n'avions rencontré personne dans les abords de l'octroi, nous décidâmes que le mieux à faire était de rentrer au refugio. Nous glissâmes les arcs sous l'une des pierres bordant le sentier herbeux et, l'esprit du jeu ne nous ayant pas abandonné pour autant, avec un éclat de silex nous la marquâmes d'un signe afin de la reconnaître le jour que nous reviendrions les récupérer. Cela fait, nous reprîmes le chemin du retour.

Je ne me souviens pas si à mesure que nous approchions la peur grandissait en moi, mais je peux affirmer que nous restâmes muets tout le long du trajet, durant lequel nous ne croisâmes âme qui vive.

Arrivés près du refugio, nous entendîmes un brouhaha mêlant cris, pleurs et éclats de voix provenant du corral. Trouvant la porte de la fosse fermée, nullement affolés, rasant les murs, nous pénétrâmes dans le refugio par le portail du hall, dont le rideau restait en permanence levé à hauteur d'homme. Ayant monté l'escalier à pas feutrés, nous nous glissâmes discrètement dans le dernier rang de nos compatriotes rassemblés dans la cour. Nous voyant, une mère fit des gestes pour signaler aux autres que nous étions là.

-D'où venez-vous? nous demandèrent-elles en poussant un soupir de soulagement.

-Du barranco! fut notre réponse.

Alors que d'habitude elles nous grondaient au retour de nos fugues, cette fois elles nous félicitèrent de l'avoir faite.

-Dispersez-vous dans les rangs, nous souffla l'une d'elles. Et surtout ne dites pas d'où vous venez.

Nous étions tous là, faisant un demi-cercle devant le commissaire qui malmenait El Nano qui regimbait. Des femmes avaient du mal à retenir sa mère qui vociférait contre notre gardien. Eva, les yeux rougis d'avoir pleuré, était là, mettant bien en évidence l'écorchure saignante de son bras gauche.

Moi, je sais que je ne fus ni déçu ni soulagé de voir notre "victime" avec des copines, et pas du tout étonné de voir, pour la première fois dans le refugio, son frère Piero et son père, tenant dans une main nos trois flèches. C'est avec indifférence que je regardais et écoutais la scène mouvementée qui se déroulait dans la cour. A part Eva, ces étrangers gesticulaient en s'adressant à nous dans leur galamatias. Le commissaire s'acharnait sur El Nano pour le faire avouer. Ce dernier hurlait son innocence en se débattant entre les bras des grands qui le retenaient fermement. De nombreux copains étaient questionnés et secoués

par les mères, mais comme tous criaient leur alibi, le commissaire revenait sur el Nano.

Pour Eva et les accusateurs, il n'y avait pas d'erreur possible: seul le casse-cou du refugio, dont l'insolente audace le différencia des autres espagnols dans le quartier de l'octroi, était capable de commettre, avec des complices, un tel acte. N'avait-il pas menacé Eva avec son canif en lui criant qu'il lui ferait la peau?

S'étant libérée des bras qui la ceinturaient, la mère de l'accusé se jeta sur le commissaire, imitée par sa fille, Chiquita. Quelques uns d'entre nous ramassèrent des cailloux et entourèrent, menaçants, le groupe d'Eva. La mère s'étant évanouie, nous nous disloquâmes pour donner de l'air à la mère étendue sur le sol. Les esprits survoltés ne se calmèrent que lorsque Eva nous traduisit ce que le commissaire nous dit d'une voix très grave. En résumé, il nous conseillait que nous avions tout intérêt à arranger cette affaire entre nous, puisque monsieur Rini ne tenait pas à en avertir les gendarmes, ce que lui ferait si nous lui tenions tête en le menaçant.

Les mères étaient convaincues que el Nano était l'âme de ce terrible événement; mais puisqu'il niait farouchement, elles ne cessaient d'interroger leurs fils pour connaître ceux qui s'étaient laissé entraîner par cet énergumène. Chose incroyable, nous trois fûmes les seuls à ne pas être molestés. Nous croyant blancs comme neige, ni les mères -ni personne- prit la peine de nous interroger. De toute façon, nous aurions été les derniers à être soupçonnés puisque, dans la bande de jeunes loups peuplant le refugio, nous faisons partie de ceux qui, en comparaison des plus téméraires, étions de gentils agneaux (tu parles!)

Non, le coup de théâtre ne se produisit pas! Alors que el Nano persistait -et pour cause- à clamer son innocence, et, donc, à ne pas donner des complices, nous, les coupables, restâmes cois.

Je pourrais ici tenter de décrire de quelle nature était mon état d'âme, et, pourquoi pas, celui de mes deux compères, mais non. La réalité fut que nous nous regardâmes en nous échangeant un sourire de satisfaction. Après tout, tant pis pour el Nano et tant mieux pour nous! Il fallait être fou ou idiot pour prendre la place du coupable. Notre préoccupation était de faire attention afin ne pas être suspectés un jour. (Les enfants qui raisonnent de la sorte ne sont pas pour autant des monstres).

Ce n'est qu'après le départ du commissaire (lequel nous promit qu'il reviendrait), suivi de l'hôtelier, de Peiro, d'Eva, de sa copine témoin et des curieux venus avec eux, que les langues se délièrent librement. L'enquête se poursuivit entre nous...

Malgré les interrogations dont, nous tous, fûmes assaillis les jours qui suivirent, le mystère resta complet.

Je dois ajouter que jamais, dans le temps, aucun de nous



trois dévoila notre secret.

Tout naturellement, el Nano était le plus acharné de tous à vouloir connaître les coupables. Il devint très méchant contre ceux qui disaient que, au moment de "l'attentat", il n'était pas dans le refugio, alors que d'autres juraient qu'ils étaient avec lui dans la fosse du rez-de-chaussée. (C'est donc eux que nous entendîmes lorsque, le coup fait, nous arrivâmes devant la porte de la dite fosse).

Le commissaire revint, non pas pour relancer l'enquête de l'agression, avec des flèches, dont fut victime Eva, mais pour épingler un nouvel et très sévère avis sur le poteau du corral.

## LES MAISONS POUR JOUER DES FILLES

C'est dans la cour du refugio, en plein air, que les filles tracèrent et "bâtirent" sur le sol terreux leurs maisons pour jouer. Avec des briques, des pierres et des cartons, elles concrétisèrent leur rêve: avoir une belle maison avec des chambres, une cuisine et un salon, superbement meublés.

Elles se réunissaient, chez l'une ou chez l'autre, pour des dînettes et papoter tout en tricotant, cousant ou brodant. Elles avaient des bébés issus de leurs mains industrieuses, (des poupées et des poupons tout en chiffon, bourrés de sciure ou de papier), avec une tête chauve et disproportionnée par rapport au corps et aux membres. Leurs yeux, nez et bouche étaient naïvement brodés avec des bouts de laine de couleur. Alors que ces bébés grotesques nous faisaient rire moqueusement, ils attendrissaient leurs frérots et leurs soeurette qui, pour de vrai, étaient ceux et celles de leurs mamans "pour jouer". Dans l'attente d'avoir mieux, les plus jeunes et moins adroites se contentaient d'une silhouette découpée dans du carton, ou d'une bûchette langée avec un bout de chiffon.

Les quelques garçons sages qui participaient à ce jeu de filles se partageaient les rôles de mari, de voisin et de médecin. Les époux et les enfants de ces familles étaient très fragiles de santé, car ils tombaient malades quand l'épouse -et mère- éprouvait le plaisir d'aller chercher le docteur. Ce dernier, toujours à l'écoute, s'empressait de venir à leur chevet. Il auscultait, tâtait, faisait tirer la langue et prenait la température du malade, (un des enfants ou le père), étendu sur un carton en guise de lit. Par la même occasion, il soignait la main blessée de la cadette, la colique du dernier né et la migraine de la maman. Les piqûres, les ventouses, la tisane, le sirop, les cataplasmes, les pastilles et la purge étaient les seuls médicaments connus par le médecin. Dans les cas très graves, le praticien avait la ressource de prescrire sa panacée: une pierre magique dont le frottement avait le pouvoir de tout soigner, même les douleurs non imaginaires! Naturellement, le thermomètre (un bâtonnet) était la baguette magique du docteur.

Elles avaient vraiment du mérite, ces petites mamans. En revenant des courses, elles devaient s'occuper du repas, faire le ménage, laver et repasser le linge, et tout cela en surveillant les enfants et en soignant le malade. Ce dernier ne tardait pas à guérir pour prouver l'infailibilité des médicaments prescrits, mais rechutait peu de temps après pour redonner du soucis à la maîtresse de maison et du travail au médecin...



Parfois, un mari têtue persistait à demeurer "bien portant" malgré les alarmantes constatations de son épouse. "Va me chercher des légumes au jardin! -lui criait-elle- et rapporte aussi des herbes pour que je te fasse une tisane!" On vit des maris se révolter contre leur épouse enquiquineuse en menaçant les filles de quitter leur jeu. Celles-ci n'avaient aucun mal à calmer et à garder le copain mécontent.

Tout comme dans les ménages consacrés, les disputes entre époux et avec les enfants ne manquaient pas. Mais, comme de bien entendu, dans ces foyers imaginaires ce n'était que pour rire.

Armée de son petit balai de paille de blé, la ménagère passait et repassait dans toutes les pièces de son appartement, accompagnée d'une mini-tornade de poussière terreuse. Elle poussait la minutie jusqu'à enlever les toiles d'araignée du plafond, lequel avait l'immensité du ciel. Pour y arriver, elle montait sur la chaise posée sur la table, ce qui équivalait à quatre briques empilées (trois pour la table et une pour la chaise).

A l'heure du chocolat avec churros, les voisines se réunissaient chez l'une d'elles, leur bébé dans les bras. Ces réunions ne manquaient pas de charme. Une maman confessait la crainte que lui causait la santé chancelante de son bébé. Les voisines entouraient le poupon malade et lui faisaient des guili-guili. S'il souriait, c'était bon signe, mais s'il se mettait à pleurer elles conseillaient sa maman d'aller chercher le docteur. Celle-ci écrivait aussitôt un mot qu'elle faisait parvenir au médecin par l'entremise de l'un de ses grands enfants. Etant toujours aux aguets, le savant homme ne tardait pas à entrer dans le salon après s'être fait annoncer...

Une autre maman glorifiait la beauté et la gentillesse de sa dernière-née, un pantin ridicule qu'elle brandissait à bout de bras...

Evidemment! parmi elles il y avait la coquette qui exhibait sa nouvelle robe. C'était celle de tous les jours, mais ses amies la trouvaient très belle! La tâtant, les unes disaient que la robe qui lui allait à ravir était en flanelle et d'autres en pure laine. Alors, pour les mettre d'accord, la coquette assurait qu'elle était en soie véritable...

Afin de déguster tranquillement le chocolat et les churros, les sympathiques bouts de femme couchaient leurs bébés dans la chambre du fond et ordonnaient aux grands d'aller jouer dehors. Pour épater ses invitées, l'hôtesse sortait son service de porcelaine (qui n'était qu'un assortissement d'éclats de vaisselle en faïence, -ceux de tasse avec une anse étaient très recherchés).

En plein papotage, l'une des invitées se souvenait tout à coup qu'elle avait oublié chez elle quelque chose qu'elle tenait à leur montrer. Elle se levait, et, comble de la distraction, pour aller la chercher elle enjambait l'alignement de briques

séparant les maisons. Ses amies rappelaient à cette tête de linotte qu'il lui était impossible de traverser les murs! (Extraordinaire est cette candeur enfantine qui métamorphose les terrains vagues en palais, les éclats de faïence en service de porcelaine de Chine, qui insuffle la vie à des bouts de bois mais ne croit pas aux passe-murailles!) -"Et les portes! à quoi servent-elles?"

La prévenue s'excusait en reposant l'objet qu'elle venait de prendre chez elle, et, secouant la tête pour dissiper son idiote distraction et se mordant les lèvres pour punir son inconscience, elle regagnait son point de départ. De là, elle allait jusqu'à la porte invisible de sortie, tournait et poussait la poignée imaginaire pour l'ouvrir, puis pour la refermer derrière elle, et se dirigeait vers sa demeure en faisant un détour à petits pas afin de respecter une certaine distance. Arrivée devant son seuil, elle retirait de sa poche la clé (un bâtonnet fourchu), et, ouvrant la porte confondue dans l'air, rentrait chez elle. Elle refaisait le trajet inverse sans oublier, en arrivant chez son amie, de frapper à la porte imaginaire en disant "Toc! Toc!" et d'attendre qu'on lui réponde: "Qui est là?"...

Leurs entretiens étaient souvent interrompus par les pleurs de la marmaille: une devait changer les linges de son bébé, l'autre donner le sein à son dernier et une troisième fesser le sien qui vagissait sans raison apparente...

Le jour déclinant, elles se séparaient afin de pouvoir recommencer la même scène l'après-midi suivant....

Dans ces maisons pour jouer, le temps passait à une vitesse ahurissante: dans l'espace d'une demi-heure se déroulait le cycle comprenant un jour et une nuit...

Les incidents entre voisins étaient fréquents. Par exemple, il arrivait qu'en faisant son ménage, l'une d'elles, trébuchant contre un meuble (un empilement de briques), allât retrouver son équilibre dans la maison de sa voisine. C'est ensemble qu'elles réparaient le mur mitoyen et remettaient les objets bousculés à leur place...

Arrivée leur nuit (en plein jour), chaque famille s'enfermait à double tour chez elle et, s'allongeant sur les lits, s'endormait aussitôt. Hélas, la paix était plus que précaire dans la contrée où étaient "bâties" ces maisons pour jouer: de jour comme de nuit, des hordes sauvages les frôlaient dangereusement en se poursuivant et se combattant sauvagement. Parfois, il arrivait que, poussé exprès, l'un des barbares chût dans un de ces logis paisibles en y semant le désordre. Alors, unissant leur colère et leur vaillance, les petites femmes chassaient et poursuivaient l'intrus en lui donnant des coups de balai, de poing et de pied.

C'est en pleurant pour de vrai qu'elles réparaient les murs et les meubles de leur logis saccagé et ramassaient leurs babioles: boîtes, tessons de faïence, couvercles de boîtes et autres trucs



représentant la vaisselle, les ustensiles ménagers et autres objets domestiques.

Elles étaient inconsolables la fois que le pied d'un vandale étripa une poupée de chiffon et de son. La canaille se disculpa en rejetant le crime sur ceux qui l'avaient poussé. Sincèrement apitoyés par leurs pleurs pour de bon, nous les aidâmes à remettre leurs maisons en ordre, et, pour nous faire pardonner, organisâmes les funérailles de leur "fillette" assassinée, ce qui apporta un plus à leur jeu.

Toute la colonie infantine participa à l'enterrement qui se déroula selon le rite consacré. A l'église, le cercueil (une boîte à chaussures) fut béni par le curé flanqué de deux enfants de coeur, tous trois accoutrés de façon à pasticher de vrais officiants. Ensuite, le long cortège funèbre s'ébranla lentement, tandis que les cloches (des bidons frappés avec un caillou) sonnaient le glas. Devant allait l'enfant de coeur portant bien haut une grande croix, suivi de son collègue, tenant dans une main le seau d'eau bénie avec le goupillon, et, avec l'autre, balançant l'ascenseur (une boîte de conserve) dans laquelle brûlait de la poudre de liège; derrière eux marchait le curé, le nez plongé dans un semblant de bréviaire, récitant ce qui lui passait par la tête; suivaient les croque-morts, portant le cercueil sur un petit brancard, et, derrière eux, la mère voilée de noir, soutenue par ses amies en deuil, du père et de leurs enfants. Le groupe des plus petits portaient des bouquets faits d'herbes folles ou de paille, et, pour finir, suivaient tous ceux qui voulaient accompagner la poupée morte jusqu'à sa dernière demeure.

Le long cortège fit trois fois le tour du corral avant d'arriver au cimetière (situé dans le coin du fond), où le fossoyeur attendait devant le petit trou qu'il venait de creuser. Attroupées dans la galerie, les femmes se tordaient de rire à chacun de nos passages. Nous étions si heureux de le voir s'esclaffer que nous en rajoutions. En passant devant elles, le curé marmonnait des prières dans un latin de son invention, les pleurs des endeuillées devenaient des hurlements de douleur, et du cortège s'élevait un chant qui se voulait funèbre alors qu'il nous faisait tous pouffer de rire, tellement les voix du choeur étaient discordantes!

Vu la gaîté que provoqua cette cérémonie, par la suite, mariages et baptêmes furent célébrés avec la même pompe et la même gaîté.

## LA COUR MARCHANDE ET LE CUBE TRANSFORMABLE

(C'est bien connu: dès que dans une communauté il se crée un noyau de vie organisée, où qu'elle se trouve, même dans un camp de concentration, le marchand, l'exploiteur, le trafiquant et autres individus du même acabit se débrouillent pour vivre et s'enrichir au dépens des autres. Paradoxalement, ces parasites contibuent grandement à l'évolution de la communauté dont ils tirent profit).

Grâce aux timbres-poste, devenus notre monnaie d'échange, progressivement, l'esprit mercantile conditionna bien d'activités récréatives. Des boutiques de fortune s'élevèrent dans la cour. Sur les étals en carton reposant sur des briques empilées, ou derrière des paravents faits de papiers d'emballage et de toile de sac, les vendeurs exposaient leur marchandise: chiffons, boîtes en fer blanc, flacons et divers bouts d'objets trouvés à la décharge municipale. Imitant leurs aînés, les petits (filles et garçons) jouaient aussi aux marchands. Ils se contentaient de vendre pour de l'argent fictive des légumes (des touffes d'herbe arrachées le long du pied des murs du corral, de la farine (de la terre finement tamisée), des bâtonnets, des mini-pelotes de laine et autres babioles. Entraîné par cette nouvelle et passionnante vogue, le docteur créa sa pharmacie pour vendre des potions, des cataplasmes, des pilules, des poudres et autres médicaments.

Tout comme dans d'autres occasions, nos aînés s'associèrent pour créer un super-magasin de mode et de coiffure. A cet effet, ils décidèrent de monter, du dépotoir de ferrailles du rez-de-chaussée jusque dans la cour, un caisson cubique tout rouillé, faisant plus de deux mètres de côté; son châssis en cornière avait quatre faces fermées avec de la tôle. Tous les costauds de la colonie se mobilisèrent pour le tirer, le soulever, le poser en partie sur la rampe et le pousser pour lui faire grimper, marche après marche, le vétuste escalier. Frôlant l'accident à chaque mètre, exténués, sales et ruisselants de sueur, ils réussirent l'exploit. Un retentissant vivat crié à l'unisson salua l'arrivée du caisson dans la cour, suivi du grand ouf de soulagement poussé par les mères. Les grands n'eurent plus qu'à culbuter ce dé géant pour le mettre à la place choisie. Décoré et fermé avec des bandes de toile de jute, de papier et des cartons, le magasin de mode et de coiffure pour dames de nos aînés avait belle allure. Pour des raisons d'approvisionnement, le papier et le carton étaient à la mode.

Dès lors, les dames en herbe sortaient plus souvent de leurs



maisons imaginaires pour déambuler dans les allées marchandes de la cour. Elles s'arrêtaient devant les étalages d'objets hétéroclites, tentées par ceci, désirant cela, tout en comptant, comme le faisaient les mères, les "sous" qu'elles avaient dans leur porte-monnaie en carton ou en étoffe. L'argent ne manquait pas: les timbres-poste ordinaires surabondaient.

Lorsque les filles entraient dans le beau magasin de mode, nous étions une foule à attendre leur sortie. Nous applaudissions en les voyant paraître habillées de somptueuses robes et coiffées de chapeaux bizarres. Elles ne marchaient qu'à petits pas et évitaient de s'asseoir tant elle craignaient d'abîmer leur fragile parure.

Les coiffeurs ne manquaient pas de clientèle. Les filles se faisaient faire des indéfrisables et les garçons, imberbes et au crâne tondu, se raser la barbe et la tête. Mais un jour, voilà qu'un coiffeur, poussant le jeu jusqu'au réalisme en utilisant de vrais ciseaux, occasionna des ravages dans des chevelures épargnées par la tonte. Le folie créative du courageux figaro provoqua de bruyants affrontements entre les mères.

Nous vendions aussi des choses personnelles, puisque tous savions faire quelque chose. Nous fabriquions en série des yoyos, des bijoux, de jolis pliages en papier, des dessins, des moulages en terre glaise, des sifflets etc.

La profusion de marchands chamboula le commerce traditionnel: le troc prit l'avantage sur l'utilisation de notre "argent", confondant ainsi vendeurs et acheteurs.

Le grand cube, dont il suffisait de tendre un écran sur le côté restant ouvert pour le transformer en habitacle, était vraiment pratique. Après avoir servi de magasin de mode, il relança des spectacles de marionnettes, puis servit de fortin, de prison et de palais selon ce à quoi nous jouions. Il était aussi un abri dans lequel nous aimions nous tasser lorsqu'il pleuvait pour, fermant son rideau, écouter béatement la pluie tambouriner au-dessus de nos têtes.

Quand éclatait un gros orage, nous souhaitions un déluge de grêlons afin d'être grisés par le bruit infernal qui nous submergeait. Chaque fois que cela se produisait, nous nous dépêchions en nous bousculant d'être les premiers à l'occuper, car, vu le nombre de postulants, les derniers arrivants étaient systématiquement empêchés d'y pénétrer. Nombreux étaient alors ceux qui devaient rejoindre la galerie, trempés jusqu'aux os.

Quand le soleil tapait dur, nous nous gardions bien d'y entrer car il y faisait chaud comme dans un four.

Vint le jour où, notre vedette casse-cou, el Nano, paria à celui qui serait le dernier à écarter sa main appliquée sur la tôle brûlante. Naturellement, il sortit vainqueur de l'épreuve.

Il fallait du soleil pour chauffer la tôle du caisson. Par temps gris, c'est el Nano qui eut l'idée d'y faire brûler de la paille à l'intérieur alors que les volontaires montaient sur son toit pieds nus. C'était à celui qui sautait le dernier du "grill". Très vite, nous levions alternativement les pieds jusqu'à piétiner frénétiquement la tôle brûlante. Elle résonnait si fort, que même les cris stridents des mères n'arrivaient pas à se faire entendre. Tout en tambourinant la tôle qui nous brûlait la plante des pieds, nous nous défilions du regard. Les deux plus fous persistaient pour s'éliminer, chacun ayant juré qu'il serait le dernier à sauter en sachant que, comme les autres, sa mère lui donnerait pour récompense une cuisante fessée.

Pour participer à cette compétition (et raison de plus pour être sacré champion), il fallait avoir, comme nous l'avions en général, la plante des pieds dure comme de la corne. Nous nous mesurâmes aussi à marcher pieds nus sur des cendres chaudes et de la caillasse mêlée à des tessons pilés. Pratiquement mal chaussés depuis la tendre enfance, nous nous passions volontiers de souliers (d'où, aussi, notre comparaison avec les gitans).

Après avoir été poussé, retourné sur toutes ses faces, et placé aux quatre coins du corral selon nos caprices, le caisson cubique fut définitivement adossé au mur nous séparant du foirail. Là, il allait nous servir de mirador pour contempler la partie plus connue du monde qui nous entourait, de marche géante pour passer par-dessus le mur de notre camp, et, enfin de donjon et de forteresse pendant notre guerre contre les "Goua-goua", appelés aussi "Blouses-noires".



## DES BESTIOLES, NOUS ET LES AUTRES

La vogue d'une distraction ne durait quère car, très vite, un autre amusement venait la surplanter, sans pour autant l'éliminer tout à fait. Voilà pourquoi, dans la cour du refugio se déroulaient divers jeux, simultanément ou alternativement selon les jours.

Sitôt après le repas de midi, les mères exigeaient que nous restions tranquilles "le temps de la digestion". N'étaient obligés d'aller se coucher que ceux qui étaient malades ou très fatigués.

Puisqu'on nous imposait le silence en début d'après-midi, nous allions nous assoir contre un mur pour parier à celui qui capturerait le plus de mouches. A défaut d'une plaie récente sur l'une de nos jambes -ou d'une ancienne dont nous arrachions la croûte- afin de les attirer, nous étalions un beau crachat de salive. Le piège n'était qu'un fil que nos mains maintenaient tendu près de l'appât, et le faisaient avancer pour pincer les pattes de la mouche qui s'y posait. Une fois prise, nous nous amusions, soit à la décapiter pour faire deux belles figures rouges symétriques en écrasant sa tête dans le pliage d'une feuille de papier blanc, soit à leur arracher les ailes et les faire courir sur un "mouchodrome" de notre invention, soit encore à les cramer en focalisant sur elles les rayons solaires traversant les verres des binocles trouvées à la décharge.

Armés de ces loupes rudimentaires, nous semions la panique et la mort parmi les laborieuses fourmis, les lézards et les autres bestioles qui avaient la malchance d'être capturées. Avec ces verres grossissants, nous aimions allumer des chiffons et des papiers de couleur noire, et faire sursauter le distrait en lui "rayonnant" sournoisement le bras, la jambe ou une fesse.

Comme je l'ai dit, les souris n'échappaient pas à notre cruauté. Une fois, l'une d'elles (capturée vivante) fut mise dans une profonde et étroite boîte de conserve pour être torturée avec nos rayon mortels. Avant de succomber, la malheureuse bête couina en se débattant désespérément durant bien des minutes, tandis que de la boîte s'échappait une fumée âcre. Pour nous faire pardonner notre cruauté, nous lui fîmes un enterrement grandiose.

Heureusement que ces diaboliques distractions finissaient par nous rebuter, non pas que le remords tracassât notre conscience, mais parce que nous éprouvions le besoin de nous dépenser physiquement. (Il est vrai qu'il y a un âge pour chaque stade de la vie, le nôtre étant alors celui de jouer). Quoique malingres et ayant toujours faim, nous étions incroyables).

Les fourmis-reines n'eurent pas de chance en établissant leur royaume dans le terrain vague qu'était avant notre arrivée la cour du refugio. Je suis sûr que celles qui ne furent pas cramées ou noyées furent écrasées par nos incessants piétinements.

Tout comme pour nous raconter des aventures, il arrivait que les dominants formaient des groupes qui ne cessaient de se modifier, chacun tentant d'entraîner dans "son" jeu le plus de participants possible. De ce fait (je me répète), dans le corral nous jouions simultanément à chat-perché autour de briques éparpillées sur le sol, à nous poursuivre, à nous défier à la lutte, aux courses de taureaux etc. Nous aimions aussi nous diviser en deux équipes pour nous affronter au foot-ball (avec une boule de chiffons solidement ficelés pour ballon), à des combats de cavalerie (les uns à califourchon sur le dos des autres), et à d'autres jeux qui nous faisaient mordre la poussière. L'un d'eux, appelé "Sota, Caballo y Rey" (les trois figures des cartes espagnoles: valet, cheval et roi) était tout particulièrement brutal. Voici son déroulement:

L'équipe tirée au sort formait une file de dos, chacun mettant sa tête entre les jambes du partenaire qu'il avait devant lui, -le front du premier reposant dans les mains aux doigts croisés du volontaire qui se tenait debout, le dos plaqué contre un mur. Prenant de l'élan, les adversaires sautaient l'un après l'autre sur cet alignement de dos, les premiers allant le plus loin possible pour laisser de la place aux suivants. Une fois ces derniers empilés à califourchon sur les dos, plus ou moins ébranlés par le heurt des sauteurs, les "juges" comptaient jusqu'à vingt. Les sauteurs devaient se maintenir sans modifier la posture acquise au moment de l'impact. Il suffisait que l'un d'eux bougéât, tant soit peu, pour que son équipe prenne la place des adversaires. De leur côté, ceux qui les supportaient devaient se maintenir solidement. Le plus souvent, il arrivait qu'un sauteur, ayant mal calculé son élan, entraînant des coéquipiers dans sa chute inévitable; et que, sous la violence des impacts, des dos fléchissent jusqu'à s'écrouler lamentablement.

Le jeu "del abejorro" (du bourdon), surtout pratiqué par les grands, est tellement brute et absurde que je préfère ne pas en parler.

D'autres fois encore nous faisons des courses à quatre pattes (avec ou sans cavalier sur le dos), de sacs, d'échasses, de boîtes de conserve et de ressorts de sommier attachés à nos semelles etc. Combien de fois avons-nous arpenté dans tous les sens le corral à saute-moutons?

Dans un brouhaha indescriptible, il y avait ceux qui, assis à l'écart et autour de la brique leur servant de table, jouaient aux cartes, aux dames, au "parchis" (genre de dadas), au jeu de l'oie etc. Cartes, damiers et figurines étaient dessinées et



découpées dans du carton, et les dés et les pions dans des bouts de bois et des morceaux de liège.

Tout aussi paisibles que ces derniers, des filles jouaient à la poupée, à la ronde, à colin-maillard, à la marelle, à sauter à la corde, aux osselets (que nous trouvions dans la décharge), et autres jeux acceptant la participation des plus petits.

Non, nous ne devions jamais revoir dans aucune cour de récréation se dérouler simultanément autant de jeux, ni entendre pareille cacophonie!

Parfois, des écoliers "Goua-goua" se risquaient à nous regarder curieusement à travers la palissade du portail. Nous les chassions en leur jetant sournoisement de l'eau ou des poignées de terre sur le visage. Il leur arrivait de se rendre en nous envoyant par-dessus le mur quelques mottes de terre.

Aller au petit coin c'était prendre des risques: celui qui ne se faisait pas coincer la porte recevait par dessus celle-ci une boîte pleine d'eau. Alors, nous attendions (oh, pas très longtemps car il y avait pratiquement toujours la queue) pour y rentrer en se plaçant entre deux grandes personnes. Les plus petits s'accroupissaient contre le mur sous la surveillance d'une soeur qui, après, les rhabillait et ramassait le caca avec un carton pour aller le jeter dans le trou du cabinet.

Un bambin avait une particularité qui intriguait tout le monde: chaque fois qu'il soulageait son ventre, il se promenait sans culotte, car un long boyau rouge et fripé lui pendait de l'anus. Cette vision nous répugnait au point que nous n'osions pas l'approcher. Petit à petit, cette trompe bizarre raccourcissait jusqu'à rentrer complètement entre les fesses du bambin. Sa maman expliqua aux autres mères que son fils avait cette anomalie depuis sa naissance. On pouvait l'opérer sans risques, mais hélas, pour cela elle devait attendre des jours meilleurs.

Toutes proportions gardées, nous étions presque tous des phénomènes, car tous avions des genoux, des coudes et des doigts couverts de meurtritures sanguinolentes, de bourrelets de sang coagulé et de croûtes noirâtres. Les crânes rasés avaient des bosses, des balafres, des creux et des hématomes colorés par leur cycle évolutif ou régressif. Les saignements de nez, les lèvres fendues, les dents cassées et les yeux pochés se comptaient sur les doigts des deux mains. Une plaie n'avait pas encore terminé sa croûte protectrice qu'un nouveau coup venait l'arracher, au grand regret des mouches. Heureusement que grâce aux vaccins qu'on nous prodiga sans compter au passage de la frontière, et à notre arrivée dans cette ville, nous étions largement immunisés contre toutes les infections. Sûr! les microbes nous fuyaient comme fuient les souris à la vue d'un chat.

Absorbés par le jeu, nous laissions la morve nous pendre

du nez jusqu'à nous l'enlever d'un revers de manche. Malgré tout les soins que nous prodiguaient les mères, comparés aux enfants français bien mis et bien coiffés, certains d'entre nous ressemblaient bien aux romanichels que la population disait.

Parfois, pendant les pauses de nos jeux épuisants, chacun montrait ce dont il était capable de faire avec ses mains ou ses muscles. Parmi nous il y avait ceux qui savaient faire des grimaces impossibles, comme remuer les oreilles, se toucher le bout du nez avec le bout de la langue, se contorsionner bizarrement bras et jambes etc. Nous étions très peu à être des "anormaux" puisque, en plus de ne savoir rien faire, nous étions incapables d'imiter les prouesses invraisemblables de nos copains.

El Nano était le plus fort de tous. Il semblait être fait en caoutchouc tellement il était souple. En plus, il était d'une audace ahurissante. Il avait la manie de nous lancer des défis à tout bout de champ. Les épreuves qu'il nous proposaient étaient parfois terrifiantes. C'est lui, en grand champion, qui nous initia à piquer, de plus vite en plus vite, et puis les yeux bandés, la pointe aigüe d'un couteau entre les doigts écartés de notre main posée sur une planche. Le pari le plus fou qu'il fit fut celui de se transpercer la paume de la main gauche avec un rayon de roue de bicyclette aiguisé. C'est sans sourciller qu'il nous montra où et comment nous devons l'enfoncer sans crainte, et qu'il brandit triomphalement devant la galerie horrifiée sa main qui, malgré la tige qui la traversait de part en part, ne saignait pas. Il ne se passait pas un jour sans qu'il ne commît une barbarie. Il se promenait avec des épingles de nourrice piquées dans la peau de ses bras; il était le seul à traverser la cour en marchant avec les mains, à éteindre des tampons enflamés en se les enfonçant dans la bouche et autres prouesses qui nous effrayaient.

Je n'aurais pas été étonné si, par la suite, j'avais appris que el Nano travaillait dans un cirque.



## LE JEU DES NATIONS

Les averses transformaient la cour en terrain boueux. Bien sûr, nous préférions de beaucoup le soleil à la pluie, mais comme nous savions tirer profit de toutes les situations, nous l'acceptions avec une certaine joie. Des fois, elle nous incitait à nous enfermer dans la "piscine couverte" qu'était pour nous la pièce servant de pailler. Là, sans risque de nous faire mal, nous plongions et nous amusions à nous enterrer pêle-mêle à grandes brassées de paille. J'ai dit sans risque, mais il nous arriva d'être obligés d'arrêter le combat pour dégager celui qui hurlait sous l'amoncellement de paille qui l'étouffait. D'autres fois, la pluie nous maintenait rassemblés sous un abri, sages comme des images autour d'un conteur, ou jouant en compagnie des grandes personnes aux devinettes ou à d'amusants jeux de société.

Dès que la pluie cessait, nous sortions comme une bande de canards se ruant vers la mare, pour patauger pieds nus dans les flaques d'eau boueuse du corral. L'euphorie de la délivrance passée, par petits groupes nous choisissions un endroit pour jouer "A las naciones" (aux nations).

C'est ainsi que nous appelions le jeu qui consistait à percer des canaux pour relier des flaques (les petites étant, pour nous, des mers et les grandes des océans), amoncelant et creusant ici ou là de la terre pour créer des îles et délimiter les nations.

-Voilà un jeu calme, passionnant et instructif, nous disaient les grands qui dirigeaient les travaux.

Mais il était aussi très salissant. Il nous arrivait de glisser sur une presque île et, perdant l'équilibre, de nous étaler sur un océan dont l'eau boueuse éclaboussait les modeleurs des nations d'alentour. Lorsque nous étions penchés sur une mer pour modifier le contour d'un golfe, bien souvent un idiot ne pouvait pas résister au plaisir de jeter à plat une brique dans l'eau et... splash! nous étions enrobés de boue dégoulinante de la tête aux pieds. A la fin de la journée, nous étions si sales que les mères avaient du mal à reconnaître leurs fils.

Ce jeu allait connaître par temps sec (mais oui!) un si grand succès qu'il éclipsa les autres distractions durant quelques jours.

Après avoir aplani une belle surface du corral, nous y modelions notre mappemonde en relief en commençant par le creusement des mers, des lacs et des rivières. Les cours d'eau étaient enjambés par des ponts, coupés par des barrages et détournés pour faire tourner les aubes des moulins. Sur les îles et les continents s'élevaient des montagnes qui encaissaient des

vallées et dominaient des plaines.

Aucun détail n'était omis dans notre maquette géographique. Elle avait des villes, des cabanes et des châteaux édifiés avec des bûchettes, du carton du papier et de la boue pour mortier. A l'exemple de l'Espagne, les capitales étaient situées au centre de chaque nation. Pour nous tous, ça ne pouvait être autrement. Madrid, (et nous en étions fiers) était la seule capitale des pays du planisphère arraché à un calendrier qui méritait ce titre.

Les routes et les rivières étaient bordées d'arbres, représentés par des touffes d'herbe transplantées; les ports avaient leur jetée, leur phare et leur flotille de bateaux en papier. Les îles abondaient et les mers communiquaient entre elles par des détroits de Gibraltar.

Chaque groupe modelait sa nation selon son inspiration, mais tous coopéraient pour le tracé des fleuves et des routes traversant les frontières et celui des côtes bordant mers et océans.

Une fois l'oeuvre finie, nous remplissions un grand bidon, posé à l'écart, en y versant l'eau des récipients que nous remplissions au robinet du réfectoire. Quand, après bien des descentes et des montées d'escalier, le réservoir débordait, le préposé à retirer le bouchon qui obstruait le trou perçant sa base criait:

- "Listos?" (Prêts?)

Tous, petits et grands, et même des femmes entouraient la superbe maquette géographique pour assister à ce grand moment. Après avoir jeté un dernier coup d'oeil sur les superstructures de notre oeuvre, les bâtisseurs criaient à l'unisson:

- "Agua!" (Eau!)

Suivant une rigole, l'eau coulant du bidon remplissait le lac supérieur, source des fleuves allant remplir lacs, mers et océans. C'est une fois ces derniers remplis que se produisaient les catastrophes. Des îles étaient submergées; des rivières débordaient; des barrages craquaient; des ponts et des moulins étaient emportés et des villes inondées.

- "Mete el tapon!" (Mets le bouchon!) criions-nous en chœur au responsable posté au-près de la réserve d'eau.

Les bâtisseurs s'empressaient de consolider les barrages, de surélever les quais protégeant les villes, d'approfondir, d'élargir ou de détourner des fleuves, de supprimer tout ce qui avait été bâti trop bas par rapport à la dénivellation du sol.

- "Agua!"

Notre émerveillement durait le temps que mettait l'eau à remplir les lits qui lui étaient destinés. Après, minant les bords des mers et les rives des lacs et des cours d'eau, à nouveau des ponts s'écroulaient, des barrages craquaient, des isthmes et des îles s'affaissaient, des flancs de montagne s'écroulaient sur les vallées et des villes étaient inondées. Tout d'abord, les



architectes et ouvriers réparaient les dégâts au fur et mesure qu'ils se produisaient: là-bas creusant le fond d'une mer, là construisant précipitamment un barrage pour régulariser un torrent, ici surélevant une digue etc. A la fin, las de jouer, sans demander l'avis des autres, quelqu'un hurlait:

- "Agua a voluntad!" (Eau à volonté!)

Le bouchon était retiré et... c'était le cataclysme. Après avoir pratiquement rasé le tiers de notre oeuvre, l'eau s'échappait pour aller s'écouler dans le lacs de rigoles qu'elle se creusait.

Voilà comment, pour notre plaisir, nous détruisions en quelques minutes ce que nous avait pris des heures de travail et de bonheur.

Et le lendemain nous recommencions, en améliorant la défense de nos nations contre la puissance dévastatrice des eaux.

## LA POUDRE DE LIEGE

Un jour, ne sachant pas bien ce que nous pouvions faire, nous ne trouvâmes rien de mieux que de jouer avec de la poudre de liège.

Comme on sait, le refugio regorgeait de sacs remplis de poudre de cette écorce. En plus de l'impressionnant empilement de sacs contre le mur de gauche du hall-réfectoire, la pièce moyenne faisant suite à celle qui servait de pailler était aux trois quarts remplie de sacs identiques.

Cette poudre avait la finesse et l'aspect qu'a celle, appelée poudre de riz, dont les femmes se fardent le visage pour paraître plus belles. Par temps sec, elle polluait l'air que nous respirions. Tout rai de lumière pénétrant dans une pièce devenait presque palpable, tellement il révélait la concentration excessive de particules grouillantes et étincelantes de cette matière. Elle s'infiltrait en tout lieu pour tout recouvrir.

Cette poudre, restée célèbre dans mes souvenirs d'enfance, s'incrustait dans les pores de la peau. Il nous était très difficile de nous en débarrasser car, mouillée, elle collait à l'épiderme et aux habits. Elle nous irritait les ouïes, le narines, la gorge et les yeux qui devenaient rouges comme ceux des lapins blancs.

La faisant couler du sac que l'on perçait, nous remplissions des cornets en papier et nous nous poursuivions pour nous soupoudrer à qui mieux mieux.

Une fois, l'un d'entre nous eut la respiration coupée par une poignée qu'il reçut dans la bouche grand ouverte alors qu'il riait aux éclats. Son visage congestionné et ses yeux exorbités faisaient peur à voir: il s'asphyxiait pour de vrai. Il nous fit penser à un poisson sorti hors de l'eau. Heureusement que quelqu'un eut la subite idée de le descendre dans le hall et de lui enfoncer le bec du robinet dans la bouche. Avec des gargouillis qui nous donnaient la nausée, il se mit à dégorger l'eau avalée de force et tout ce qu'il avait dans l'estomac. Le malheureux resta tout l'après-midi recroquevillé dans un coin du corral, nous regardant jouer avec des yeux de chien battu et le souffle saccadé. Il tarda logiquement à retrouver le rythme normal de sa respiration.

Il ne fut pas la seule victime de ce jeu stupide. Il nous arriva aussi d'être complètement aveuglés durant plusieurs minutes lorsque nous en recevions en pleine figure. Dans ce cas, la victime était aussi guidée jusqu'au robinet du rez-de-chaussée pour lui permettre de se rincer abondamment les yeux.



Jetée dans le feu, cette satanique poudre s'allumait avec la spontanéité de la poudre à fusil. Cette particularité nous donna l'idée de fabriquer des pétards, mais ce fut en vain. Pour cela, elle ne valait pas le regretté carbure.

Un après-midi, à l'insu des mères, les grands vidèrent plusieurs sacs de cette poudre au centre du corral afin de récupérer la toile et, aussi, pour s'amuser à y mettre le feu. Progressivement, le tas de poudre se recouvrit d'une croûte noirâtre et légèrement fumante: le feu couvait sous cette carapace qui rougeoyait par-ci et par-là. Il nous suffisait de la caresser avec un bâton, d'y jeter un caillou, et même de souffler dessus pour la voir s'entrouvrir et cracher des étincelles, tout comme le font les volcans entrant en éruption.

Prenant de l'élan, nous sautions à la queue leu leu le brasier en sommeil. Quand nous nous attendions le moins, un imbécile y jetait une brique au moment précis où le sauteur se trouvait juste au-dessus. En retouchant le sol, ce dernier gigotait comme un dingue pour se débarrasser des particules incandescentes qui l'enveloppaient des pieds à la tête...

Tout comme ça se fait pendant la nuit de la Saint-Jean, nous faisons de joyeuses rondes autour du tas de poudre fumant en attendant, tout excités, qu'un forban y jetât une brique. L'explosion de particules brûlantes et crépitantes était telle que nous nous éparpillions en criant et gesticulant comme si nous étions attaqués par un essaim d'abeilles. Et nous recommencions, rien que pour soulever de superbes gerbes d'étincelles et danser la danse de la Saint-Guy.

Nous avions tous les cheveux, les cils et les sourcils roussis.

Naturellement, les mères, qui avaient la phobie du feu, se mirent à gronder les aînés. Elles voulurent l'éteindre en y jetant des seaux d'eau, mais les éruptions qu'elles provoquèrent les terrorisèrent au point qu'elles n'osèrent plus s'approcher de cet étrange feu que l'eau rallumait.

Il est vrai qu'il n'était pas facile d'éteindre un tas de poudre de liège. En fait, seulement une bonne pluie, ou bien une aspersion soutenue avec un arrosoir parvenaient à étouffer le feu qui consumait sournoisement la poudre recouverte d'une épaisse carapace de cendres noirâtres.

Les nombreuses fabriques de bouchons de liège que comptait la ville, se débarrassaient de cette poudre en la laissant se consumer de la sorte dans des décharges et des terrains vagues.

(Après notre sortie du refugio, lorsque nous apprenions qu'un bon tas de cette poudre venait d'être allumé à l'écart des habitations, nous, et nos copains français, allions le taquiner et le sauter, tout comme je viens de le conter).

## LE TRESOR DES COMBLES

Tant que dura notre séjour, nous fûmes obsédés par la recherche d'une cachette dans la ruche qu'était le refugio.

Un jour de pluie, quelques uns d'entre nous décidâmes de nous faire une cachette dans la pièce remplie de sacs de poudre de liège. Respirant une atmosphère saturée de cette poudre volatile, nous y perçâmes un tunnel en modifiant l'empilement des sacs. Après bien d'efforts et de quintes de toux malgré notre bouche bâillonnée, nous atteignîmes la fenêtre aux vitres voilées de toiles d'araignée poussiéreuses, dont nous cassâmes un carreau pour avoir de l'air frais. C'est au fond de ce boyau, dont nous fermions l'entrée en faisant riper un sac, que nous nous réunissions pour discuter, mais aussi pour nous montrer et compter les premiers poils qui nous poussaient, et nous comparer l'apanage de notre masculinité.

Jaloux, ceux qui furent mis à l'écart pour avoir refusé de participer au travail, finirent par monter sur l'empilement de sacs pour, -dirent-ils-, nous surprendre. Et ce fut la catastrophe: l'édifice s'écroula, ensevelissant les six copains qui nous y cachions. Accourus à l'appel au secours, les aînés se dépêchèrent de nous dégager, sauvant in extremis celui qui s'asphyxiait.

L'unique victime de cet événement étant mise hors de danger, les grands eurent la sagesse de ne rien dire aux mères afin de nous éviter une sévère punition.

C'est surtout par mauvais temps qu'il nous arrivait de jouer à cache-cache tout simplement. Ce jeu est en effet l'un des plus simples qui soient, mais, joué par nous, et dans le refugio, il ne pouvait être que passionnant.

Après la découverte du foyer souterrain de sa cheminée, l'usine abandonnée de bouchons de liège n'avait plus de coins secrets pour les fouineurs que nous étions. Ceux qui réussissaient encore à trouver, et à se créer, une bonne cachette parmi les machines, se gardaient bien de la dévoiler, mais le jeu se répétant, elle ne tardait pas à être connue de tous.

Les combles étaient le seul endroit du refugio encore non exploré. Nous étions persuadés qu'il n'y avait rien d'autre à découvrir à part ce que nous pouvions voir du pas de sa porte: un enchevêtrement de poutres et de poutrelles sous une carapace de tuiles, en maints endroits disjointes, et s'estompant dans la pénombre. Certes, il nous était interdit d'aller dans le grenier poussiérier au plancher vermoulu, mais ce n'était pas une raison suffisante pour expliquer notre indifférence pour ce lieu puisque,



par principe, les enfants ont tendance à braver ce qui est interdit.

C'est la recherche d'une bonne cachette qui poussa le trio inséparable que nous formions, Chema, Antonio et moi-même, à nous aventurer profondément dans le lacinis de poutres et de chevrons poussiéreux.

Grande fut notre surprise lorsque notre lente progression à tâtons fut stoppée par une cloison, au bas de laquelle se détachait un petit portillon fermé avec un loquet en bois. Un passage! il n'en fallait pas plus pour rallumer notre imagination aventureuse.

L'entrée était si petite que nous dûmes la passer à quatre pattes. Nous nous trouvâmes dans un réduit mansardé, avec, sur le plafond, un modeste chassis tabatière dont l'étroit faisceau lumineux éclairait un coffre. Notre émerveillement fut tel que... (En ce qui me concerne, je suis incapable de le décrire). D'un même élan nous nous agenouillâmes autour de lui.

En fait, ce n'était qu'une vieille malle en bois avec un couvercle arrondi, recouverte de papier marron, au pourtour renforcé par de nervures saillantes galonnées de clous à grosse tête bombée, et aux coins garnis de ferrures rouillées.

Point de trésor, d'ailleurs tel que nous l'imaginions avant son ouverture! Elle ne contenait que de vieux registres comptables, des journaux jaunis, de la pape-rasse et deux gros livres cartonnés écrits en français... bref, de quoi allumer le feu. Mais voilà qu'en feuilletant les bouquins nous découvrîmes qu'ils étaient abondamment illustrés de planches en couleur. Avant de retrouver la lumière afin de les examiner attentivement, cette trouvaille nous incita à continuer nos recherches, espérant découvrir une autre porte, s'ouvrant sur la cachette d'une autre malle mystérieuse. Hélas, après avoir fouillé méticuleusement toute la surface accessible, sûrs que les combles n'avaient d'autre trésor à nous offrir que ces deux volumes, nous descendîmes rayonnants de bonher.

Nous cachant derrière la porte entrouverte du pailler déserté, nous feuilletâmes, tout excités, les deux livres richement reliés. Ici aussi je suis incapable de décrire notre ébahissement, et, tout particulièrement, à quel point je fus abasourdi en voyant que les illustrations anatomiques du premier tome montraient, en détail, les organes génitaux, masculins et féminins, leurs fonctions et leurs maladies. Des planches montraient aussi l'évolution du fœtus dans le ventre de la femme, et les phases de son accouchement. (Il est très facile de deviner de quel ordre était la stupéfaction et l'importance de telles images entre les mains de gosses d'une dizaine d'années, en sachant qu'alors cela était tabou).

Des planches comparaient des vulves et des verges vélues

saines avec des malades, dont certaines rongées par des chancres affreux. Il va sans dire que nous étions attirés par les images du corps féminin, et tout spécialement par celle montrant son sexe sur tous les plans.

Comme sûrement tous les jeunes enfants, il nous arriva de nous réunir en cachette pour discuter des mystères de notre naissance. Lorsque, en grandissant, nous étions sûrs (parce que notre mère nous disait pourquoi il lui arrivait d'avoir le ventre anormalement gros), que nous étions "faits" -justement- dans le ventre maternel, nous nous demandions par quel orifice nous sortions le jour de notre naissance. (Connaître par lequel, et comment, nous y étions entré en forme de graine, ne nous tracassait pas encore). De tous les orifices -dont le bon-, il n'y avait que deux qui nous donnaient matière à discussion: l'anus et le nombril. Et c'est ce dernier qui nous semblait le plus vraisemblable. La plupart étions convaincus que ce trou perçant le milieu du ventre ne pouvait servir qu'à cela: le jour venu, il se dilatait jusqu'à laisser sortir le bébé. A ceux qui en doutaient en disant que les hommes en ont un aussi, on leur rétorquait que les hommes ont également deux seins, mais que seuls ceux des femmes grossissent pour avoir du lait. Quelques uns prétendaient, pour avoir vu leur mère enceinte aller à l'hôpital, qu'on leur ouvrait le ventre pour la délivrer de son bébé. Or, voilà que nous apprenions que le nombril était la cicatrice laissée par le cordon ombilical reliant le fœtus à la mère!

Pour nous, qui étions persuadés que le sexe était, tout simplement, ce qui différençait l'homme de la femme, notre découverte fut un choc inexprimable. C'était inouï! Le livre que nous venions de trouver dans la malle des combles du refugio répondait clairement au tas de questions que nous nous posions sur ce sujet, oh! combien intéressant. Que de découvertes en l'espace du temps que nous mîmes à feuilleter les illustrations! Comme nous regretions de ne pas savoir lire le français!

Nous savions pertinemment que nous avions entre nos mains des images qui ne pouvaient que révolutionner le refugio. L'important était donc de ne pas nous les faire prendre. Nous mettant d'accord, nous arrachâmes soigneusement les illustrations du livre traitant du corps humain, et, une fois sûrs que personne pouvait nous voir, nous remontâmes dans le grenier pour les dissimuler sous les lattes d'un coin du plancher.

La possession d'une pareille imagerie nous fit oublier toutes nos autres richesses. Peu nous importait la plus belle collection de timbres-poste! Oubliées, les estampes contant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb! Voilà qu'à notre tour nous venions de découvrir quelque chose qui, pour nous, dépassait celle du nouveau monde!

Ne pouvant lire le livre, bien des images nous posaient des



interrogations, mais ce que nos yeux nous apprirent était tellement prodigieux que les détails nous importaient peu.

Notre bonheur était si grand que nous ne pûmes pas résister au plaisir d'en faire profiter nos deux ou trois meilleurs copains, avec lesquels nous nous cachions pour voir, revoir et commenter les inestiambles planches anatomiques.

Comme en dépit de nous être juré de ne pas révéler notre secret, très vite, d'autres nous pressaient de leur montrer notre sensationnelle et si spéciale collection d'images, nous décidâmes de nous la partager à la courte paille. Ce fut une bien mauvaise solution, puisque chacun des trois était libre de montrer les siennes au clan de son choix; mais, franchement, comment aurions-nous pu garder un secret dont l'importance nous dépassait?

Sûrs de nos connaissances, nous défiions les filles sur cette matière en affectant de grands airs de supériorité tout en faisant les fanfarons:

-Nous pouvons vous prouver que nous savons cent fois plus de choses que vous sur le sexe et sur notre naissance!

D'abord suffoquées par nos propos ambigus, elles finirent par nous envoyer paître chaque fois que nous les agacions de la sorte. Vexés par leur indifférence, nous osâmes leur montre, vite fait et sous cape, un pénis en érection. Certaines se contentèrent de hausser dédaigneusement les épaules et d'autres de s'écarter en nous traitant de fous dégoûtants; mais, les plus délurées nous demandaient de leur "le" montrer encore, et encore, ce que nous faisons avec joie pour voir leur drôle de grimace.

Nous prenant au dépourvu, l'une d'elles appela une grande soeur qui passait et nous demanda de lui mmontrer notre estampe. Comme nous refusions -et pour cause- de le faire, elle et les autres nous menacèrent d'aller nous dénoncer aux mères.

-Et alors! s'exclama la grande en jetant un coup d'oeil curieux sur le pénis en faisant une drôle de moue. Pourquoi faites-vous tant de mystère pour me montrer le pouce d'une main?

Et le plus effronté d'entre nous de lui répondre:

-Si c'est un pouce, pourquoi qu'il n'a pas d'ongle, hein?

Dès cet instant, de garçon en fille et de fille en jeune fille, la nouvelle ne tarda pas à arriver aux oreilles des grands frères et, chose bien plus grave, à celles des mères. Alors, entre ces deux derniers s'engagea une course de vitesse pour remonter à la source de la rumeur ahurissante qui, à la vitesse grand V, mit le refugio en ébullition.

Sitôt que les grands eurent vent que nous avions trouvé une collection de belles images "licencieuses", il s'empressèrent de nous faire des propositions mirobolantes pour se les approprier. Incroyable! En échange, l'un d'eux nous offrait son beau couteau suisse à six lames et un autre dix timbres rarissimes!

Bien renseignées par les filles, les mères nous coincèrent

les uns après les autres. Une main sur la hanche et l'autre tendue, elles nous sommaient de leur remettre illico nos "photos" scandaleuses, ne nous lâchant que si nous nous exécutions. Ceux qui en avaient étaient quittes avec une paire de gifflés après leur restitution. Par contre, les mères étaient bien plus sévères avec ceux qu'elles traitaient de menteurs alors qu'ils n'en avaient pas, ou, bien plus injuste, n'avaient même pas eu le plaisir de les voir.

Malgré les propositions alléchantes de nos aînés et l'extrême rudesse des mères, la récupération des "estampes" dura quelque temps car, si, au départ, nous n'étions que trois à en posséder, beaucoup d'entre elles avaient été troquées contre je ne sais quoi avec je ne sais qui.

L'autorité inflexible des mères eut raison de nous. Elles brûlèrent une à une les images qui perturbèrent, oh! combien, la vie pourtant si agitée du refugio.

Quand cette affaire fut presque oubliée, nous étions peu nombreux à savoir que quelques images avaient échappé à la confiscation, mais jamais on ne sut ce qu'elles étaient devenues. En tout cas, moi, je n'en gardai aucune.

Les mères ne jugèrent pas nécessaire de nous confisquer le second tome, dont les nombreuses planches en couleur montraient les supplices pratiqués à travers le monde.

Elles eurent peut-être tort de nous les laisser, car certaines images montraient des tortures particulièrement cruelles et raffinées. Nous étions vraiment horrifiés en voyant des hommes et des femmes subir, sous toutes ses formes, le supplice de l'eau, du feu, des lames tranchantes, des dards, des animaux sauvages, des insectes voraces etc. Elles nous montraient aussi des corps grillés, écartelés, pendus, dépécés, écorchés vifs etc. Il nous était impossible de dire si les supplices d'Asie étaient plus barbares que ceux d'Afrique ou d'Océanie, et si ceux d'Amérique dépassaient en cruauté ceux d'Europe.

Deux ou trois planches montraient la panoplie variée des instruments, avec leur mode d'emploi, dont se servaient les tortionnaires de tout poil, ainsi que les bourreaux pour infliger la question aux condamnés. Je crois qu'aucune des atrocités dont l'homme est capable avait été oubliée dans ce livre.

Vraiment, ces images de suppliciés au corps nu giclant le sang et grimaçant de douleur extrême, donnèrent des cauchemars à plus d'un.



## LA GUERRE ENTRE ROUGES ET BLOUSES-NOIRES

Soit à cause du non respect des règlements internes, aggravés par des événements externes dont nos mères n'avaient pas la moindre connaissance, le refugio vivait des jours de liberté -toute relative- et d'autres dont son blocus était pour ainsi dire total. Pour nous, les gosses, c'était différent car, tout comme les escargots que l'on croit bien enfermés dans un panier avec couvercle, nous arrivions à trouver la faille qui nous permettait de sortir.

Les jours noirs, quand l'un de nous était repéré hors des murs de notre "prison", le commissaire se présentait au refugio avec la badine sous le bras pour noter les noms des "évadés".

Les mères juraient au gardien qu'elles nous surveilleraient mieux à l'avenir, n'hésitant pas, en gage de soumission, à nous corriger devant lui. Tout comme dans l'hôtel Rini, nous ne les comprenions pas, car on disait que les mères espagnoles avaient la réputation de défendre leur progéniture tout comme la tigresse défend ses petits.

(C'était sûrement pour préserver le peu de liberté et de moyens qu'elles parvenaient à se créer qu'elles ne bronchaient pas lorsque le commissaire irrité, et surtout les gendarmes, les grondaient, parfois très sévèrement. Il est vrai que nous, réfugiés espagnols, étions comme des naufragés échus dans un enclos gouverné et entouré par un peuple hostile lequel, pour commencer, n'avait rien trouvé de mieux que d'enfermer séparément, et loin les uns des autres, les hommes des femmes et des enfants. Le ton sur lequel on nous surnommait les "Rouges" n'était guère rassurant).

Non, je ne peux pas dire que durant notre séjour dans l'hôtel des Rini nos relations avec les écoliers français étaient amicales. Quoique jouant souvent ensemble, nous profitions du moindre désaccord entre nous pour nous échanger de virulentes et grossières injures qu'aujourd'hui on appelle: racistes. Mais tant que nous eûmes la liberté de jouer dans le quartier de l'octroi, nos accrochages, aussi bien verbaux que physiques, ne duraient que le temps que nous mettions à nous regrouper pour faire bloc contre les écoliers français. Notre guéguerre était interrompue par les intervalles que duraient les jeux que nous organisions ensemble.

Notre enfermement dans l'étroit refugio annula radicalement ces relations équivoques mais qui, avec le temps, ne pouvaient que s'améliorer. (C'est d'ailleurs ce qui arriva par la suite).

Les chiens enfermés dans une cage, ou attachés, aboient plus fort et sont plus hargneux que lorsqu'ils sont laissés en liberté.

Ils deviennent même enragés si on vient les provoquer à travers les barreaux. Des garnements haineux, voilà ce qu'on fit de nous, en nous privant du peu de liberté que nous avions, mais qui nous permettait de nous disperser. Il faut dire que les "Goua-goua" venaient souvent nous asticoter depuis le seuil du hall de notre "prison" et à travers la palissade du portail de sa cour. Imitant les stupides adultes, ils ne se privaient pas de nous crier:

-Eh! vous, sales rouges!

Comme dans leur majorité les écoliers français portaient une blouse, boutonnée à la russe, et un béret noirs, nous leur répondions en imitant le cri du corbeau.

De la décharge publique aux écoles il n'y avait qu'une centaine de mètres. Nous étions attirés par le vacarme des classes en récréation. En nous mettant à plusieurs, tant le mur était haut, le dernier de notre pyramide pouvait jeter un coup d'oeil sur une cour bien différente de la nôtre. L'apparition de nos têtes au-dessus de la crête du mur était saluée par un brouhaha indescriptible. Nous aurions aimé nous trouver de l'autre côté du mur, mais toutes les demandes faites par les mères pour nous scoraliser étaient rejetées. (Il est dans la nature des enfants de vouloir aller à l'école si celle-ci leur est fermée, mais, quand ils y sont, ils rêvent de faire l'école buissonnière).

Certains après-midi, nous assistions de loin à la sortie des écoliers. Nous les regardions, ils nous regardaient, et, comme cela devait arriver, parce que ça se passe ainsi dans le monde des enfants, la bagarre éclata entre les deux communautés.

A chacune de nos confrontations nous restions séparés par un large espace que ni les uns ni les autres n'osions franchir. Les français nous apostrophaient avec mépris et nous adressaient des gestes obscènes. Etroitement groupés et respectant la distance, nous leur répondions pareillement. Ne nous comprenant pas, nous ne nous privions pas de nous traiter de tous les noms orduriers. Par contre, les gestes, eux, n'avaient besoin que des yeux pour être compris par les uns comme par les autres.

Laquelle des deux bandes viola un jour le no man's land qui nous maintenait à distance respectable? Peut-être qu'une pierre fut lancée; peut-être que les gestes provocateurs et obscènes finirent par faire sortir des gonds les plus susceptibles... Bref, après de longs rounds d'observation, la bagarre éclata, la vraie bagarre, celle qui, dans les souvenirs de tous les enfants de la terre tient une grande place. Et c'est normal, puisque nous sommes les petits des hommes.

Quand nous étions habités par l'esprit batailleur, le plus teigneux d'entre nous -el Nano, bien sûr!- prenait automatiquement le commandement.



Un après-midi où les écoliers étaient plus moqueurs que d'habitude, notre capitaine alla courageusement au-devant d'eux en pointant la lame de son canif. Or, dans cette vaste école on enseignait au-delà du certificat d'études primaires, c'est dire que le nombre d'élèves était considérable. En voyant notre chef défier avec son minable couteau tous autant qu'ils étaient, des écoliers, bien plus grands que nous, l'encerclèrent et, à dix contre un, réussirent, non sans mal, à le maîtriser. Il nous hurlait -"Venid a mi socorro!"- (Venez à mon secours!) alors que, poursuivis par une nuée de Blouses-noires, nous filions dans un sauve-qui-peut époustoufflant vers le refugio, le bien nommé.

El Nano nous rejoignit pas mal de temps après, et dans un état qui faisait pitié: sa chemise flottait hors de sa culotte, son nez saignait et un superbe coquard auréolait son oeil gauche; mais c'est avec les deux qu'il pleurait! pleurait! non pas de douleur, mais de rage.

Le lendemain, à l'heure de la sortie de l'école, nous étions tous cachés derrière les platanes avec nos poches remplies à craquer de cailloux. Sitôt que le grand et lourd battant du portail s'ouvrit, une salve de jets de pierre reçut les écoliers qui se ruèrent dehors. Ils regagnèrent vivement la cour pour se protéger. Après avoir tambouriné le porte massive, élevant notre tir, nos projectiles passèrent de l'autre côté du mur, nous renvoyant le bruit de galopades et de cris. Le portail s'entrouvrit et, sortant avec précaution sa tête par l'entrebâillement, un instituteur s'adressa à nous en espagnol. Lui obéissant, nous levâmes le siège et prîmes la direction de notre base, orgueilleux d'avoir réussi notre expédition punitive.

Le soir même, alors que nous jouions dans le corral en attendant la nuit, une pluie de cailloux et de mottes de terre, venue par-dessus le mur du foirail nous fit mettre à l'abri.

La hache de guerre était bel et bien déterrée! Finies les singeries et les échauffourées. Les affrontements de grande envergure étaient pour bientôt.

C'est quelques jours après "l'attentat" manqué (heureusement!) contre Eva qu'éclata la "guerre" entre les deux nationalités enfantines. Jusque là, nous avions eu de nombreuses escarmouches, avec des poursuites et des échanges de pierres, mais cela n'était rien comparé aux bagarres impitoyables que nous allions nous livrer par la suite.

Il ne se passait plus un jour sans alerte. En sortant de l'école, les Blouses-noires en grand nombre prenaient position dans le foirail et, sans préambule, bombardaient de projectiles divers le corral en faisant hurler à l'unisson les mères.

Voulant sans doute venger sa soeur et ses humiliations passées, Piero était à la tête de nos ennemis. Très sincèrement,

il n'avait pas besoin de ces prétextes pour nous faire la guerre. Il profitait de la belle occasion que lui donnaient ses copains d'école pour faire valoir la présomptueuse opinion qu'il avait de sa force. Nous étions sûrs qu'il s'était déclaré général!

Nous le voyions et entendions donner des ordres. Comme devait être fier, le vaniteux Piero! Certainement tout autant que l'était el Nano, son ennemi juré et notre capitaine à nous.

(On a beau nous la prescrire, la guerre était ce qu'elle est et sera toujours pour les enfants -et les hommes-: leur jeu favori).

La panique désordonnée des premières attaques passée, nous attendions nos ennemis de pied ferme. Tout juste les apercevions-nous qu'une clameur stridente s'élevait, suivie aussitôt d'une pluie de pierres. Durant le bombardement, massées sous la toiture de la galerie, les mères hurlaient comme des sirènes, ce qui faisait rire énormément les assiégeants et vexait doublement les assiégés. Elles nous menaçaient en criant qu'elle venaient nous tirer les oreilles, mais nous faisons les sourds car nous savions pertinemment qu'elle n'oseraient pas se risquer sous la grêle qui s'abattait sur le corral.

Protégés par des boucliers en carton, en toile de sac et en tôle, nous échangeons pierre pour pierre avec les assaillants qui, de l'autre côté du mur, se protégeaient derrière les troncs des platanes.

Le siège levé, les mères déferlaient sur le corral, une savate à la main. Les Blouses-noires avaient de la chance de ne pas avoir les leurs sur le dos!

Une fois couchés, avant de sombrer dans le sommeil réparateur, notre prière était:

-Chers ennemis, n'oubliez pas de revenir demain. Amen!

Et le refugio devint Saragosse assiégée par les soldats de Napoléon! Et tout comme les Aragonais, nous étions décidés à nous battre fièrement!

Nos loisirs d'alors avaient une corrélation avec l'esprit guerrier qui nous animait. Le refugio ressemblait à une caserne pour enfants de troupe. Sitôt le petit déjeuner pris, nous avions sur la tête un calot en tissu, ou en papier, sa pointe frontale agrémentée (à l'espagnole) d'un petit pompon pendant, sur l'épaule un fusil avec sa baïonnette emmanchée, et, en travers de la ceinture, un sabre et un poignard, tous faits en bois. (Les lattes étaient très recherchées). Des lances et des fouets rudimentaires complétaient notre armement. (Je dois rappeler qu'il nous était rigoureusement interdit d'avoir des arcs et des frondes. Cependant, dans un camp comme dans l'autre, certains n'hésitaient pas à utiliser ces dernières).

Il ne se passait pas un jour sans une parade ou un défilé militaire. Rien n'y manquait. Nous avions les porte-drapeaux,



les tambours (des bassines et des pots cabossés), les trompettes (cornets en carton et vieux entonnoirs), les chants de circonstance (ceux des soldats républicains espagnols), chantés à l'unisson, et même l'instructeur qui s'égosillait pour nous faire marcher au pas. Comme à leur habitude, les plus petits nous suivaient en nous imitant de leur mieux.

Entre deux parades, ceux qui s'étaient auto-déclarés gradés nous entraînaient au combat. Nous ignorions les Spartiates, et pourtant leur école était la nôtre: nous marchions pieds nus sur de la caillasse, rampions sur le sol, soulevions de gros poids, sautions le plus loin possible du haut du caisson métallique et apprenions longuement à manier l'épée, la lance, le fouet et les poings. L'entraînement le plus important consistait à sauter de l'autre côté du mur et, en cas de retraite précipitée, à le repasser le plus vite possible en nous faisant la courte-échelle. Ce que nous aimions le plus était de nous diviser en deux camps et, au signal, nous rentrer dedans. Pendant ces entraînements, les saignements de nez et de gencives mettaient bien de combattants sur la touche.

Alors que le cul sur les bancs de l'école, nos ennemis devaient faire une dictée ou des opérations fastidieuses, nous, dans notre bastion inexpugnable, fabriquions des armes, faisons des manoeuvres, aménagions des installations défensives et élaborions des plans de contre-attaque. Ci et là, dans notre camp retranché s'élevaient des casemates construites avec des sacs tendus et attachés sur des cornières en fer croisées. Derrière ces abris de fortune s'entassaient des cailloux, ramassés dans la cour et sur le foirail après chaque confrontation. A ces munitions s'ajoutaient des "grenades axphysiantes" (des poches de papier journal remplies de poudre de liège), et des boîtes de conserve remplies de boue liquide et d'urine. De petites catapultes (des planches à cheval sur deux ou trois briques empilées), étaient judicieusement disposées face au mur du foirail.

Enthousiasmées par le comportement belliqueux de leurs frères, les filles devinrent des infirmières. Affublées d'une coiffe et d'un brassard brodés d'une croix rouge, elles dressèrent un hôpital de campagne dans le coin protégé de la galerie.

Nous méritions bien de louanges pour avoir réussi à mettre sur pied une telle armée et une telle organisation, et cela malgré les mères qui nous grondaient et nous combattaient sans répit. Sorties d'une affreuse querre, elle n'aimaient pas nous voir jouer de la sorte. Au comble de leur colère, elle nous menaçaient même de nous dénoncer aux gendarmes, alors qu'elles les haïssaient tout autant qu'elles haïssaient les "guardias civiles" espagnols.

A l'heure de la sortie de l'école, un guetteur grimpa sur le caisson-fortin-mirador plaqué contre le mur. Lorsqu'il hurlait: -"Ahi vienen"! (les voilà!) abandonnant nos occupations,

nous nous précipitions vers nos postes de combat. Trois "soldats" grimpaient sur le caisson couronné d'un parapet en carton, une lance dans une main, un cailloux dans l'autre et leurs poches remplies à craquer de munitions. Sans sommation, les pierres pleuvaient sur la cour tandis que nous leur envoyions la même pluie sur le foirail. Protégés sous un bouclier, par vagues nous leur balancions le plus loin possible des "grenades" poudreuses et liquides.

Les infirmières s'en donnaient à cœur joie car les bobos à panser ne manquaient pas. Nous nous blessions le plus souvent nous-mêmes, soit en tombant, soit, ceux qui se ruaient vers l'avant se télescopant avec ceux qui se repliaient pour reprendre des munitions.

S'il était impossible aux Blouses-noires de franchir le mur, par contre, nous, lorsqu'ils n'étaient pas nombreux, nous osions sauter sur le foirail pour les déloger de derrière les troncs d'arbre et les poursuivre en hurlant tels des indiens. Celui que nous réussissions à capturer était sûr de rentrer chez-lui avec des bleus, saignant quelque part et avec la chemise déchirée.

Pour sauter le mur, il nous suffisait d'avoir du courage, mais, pour le repasser, le moment de la retraite venu, il nous fallait, en plus, être rapides et adroits. Nos instructeurs nous apprirent bien comme nous devions nous y prendre mais, lorsque nous avions nos ennemis aux fesses, nous faisons, non pas comme ils nous l'enseignèrent, mais comme le commande l'instinct de conservation dans un sauve-qui-peut! Se faire la courte-échelle et empoigner les mains et les jambes qui de tendaient du haut de la crête nous exposaient aux coups de nos adversaires. Dans ces ruées vers le mur, des armes et des calots disparaissaient à jamais, tandis que des chemises flottaient hors des culottes comme des drapeaux fuyant pour ne pas être pris par l'ennemi.

Nous étions le plus souvent sauvés par les gens qui passaient dans le coin -dont des jardiniers- qui, laissant sur le bord du chemin leur panier, leur brouette ou leur brassée d'herbe, accouraient en hurlant comme des foudres de guerre pour séparer les belligérants. Tandis que les Blouses-noires fuyaient, nous, pour échapper à ces perturbateurs, étions forcés de repasser dare-dare le haut mur. Aux vociférations des passants pacifistes s'ajoutaient les cris des mères accourues contre la palissade du portail pour nous crier de rentrer au plus vite pour ne pas être vus par le commissaire.

C'est après la bataille que commençait pour nous le ennui. Avant de laver nos plaies et d'appliquer des compresses sur nos hématomes, en guise de décorations les mères nous distribuaient de baffes. Cela ne nous empêchait pas de rire en nous comparant les bosses et les éraflures, et de nous amuser à compter les couleurs de l'arc-en-ciel sur les bobos tuméfiés.



La nuit, alors que couchés nous nous chuchotions les exploits de la journée, mères et soeurs cousaient et rapiécèrent nos culottes et nos chemises. (Comme tant d'autres enfants pauvres, durant bien des années j'ai porté des culottes et des chemises rapiécées avec, ci et là, des carrés d'étoffe de couleur approximative).

Nous n'étions pas les seuls à laisser des plumes dans la bagarre. En nous réunissant dans la cour pour nous faire part des plaintes des mères françaises, indirectement, le commissaire nous renseignait sur l'état physique de leurs fils: plus il élevait la voix contre nous, et plus nous étions persuadés que le Blouses-noires étaient amochés. Alors que nous nous souriions en tapinois, les mères s'exclamaient en levant les bras au ciel:

-Les gens de ce pays sont fous! Ils s'imaginent que leurs enfants sont des anges!

Cela ne les empêchait pas de nous secouer et de nous tirer les oreilles en ajoutant: -"Démmons! Tout ce qui nous arrive est de votre faute!"

Un dimanche matin, alors que nous étions quelques uns à vagabonder dans le foirail en compagnie de el Nano, brusquement, celui-ci nous dit de nous cacher derrière un tronc d'arbre: par le chemin longeant les jardins venait, tout seul, un "Goua-goua" habillé comme pour aller à la messe. Dès qu'il fut à notre hauteur, surgissant de nos cachettes nous lui barrâmes le chemin. Le gamin, un rouquin que nous connaissions de vue, fut si épouvanté que nous nous écartâmes pour lui laisser le chemin libre. Alors qu'il en profitait pour prendre la poudre d'escampette, el Nano lui courut après, le rattrapa, et, le plaquant contre le tronc d'un platane, en moins de temps qu'il faut pour le dire lui décousut, avec son canif, de bas en haut la jambe gauche de son beau pantalon. Il voulut aussi lacérer sa chemise blanche, mais nous l'en empêchâmes, tant nous étions apitoyés par le rouquin pleurant à chaudes larmes et tremblant de peur. L'abandonnant à sa détresse, nous repassâmes le mur, nous très honteux et el Nano se gaussant de sa malheureuse victime.

Cela ne faisait pas un quart d'heure que nous étions rentrés que, nous et tout le refugio fûmes terrorisés en voyant apparaître un imposant gendarme tenant par la main notre rouquin aux joues mouillées de larmes et nous regardant tout intimidé.

-Qui t'a fait ça? dut lui demander son puissant protecteur.

Le gamin pointa avec son index el Nano.

-"Aïe! Aïe! Aïe!" nous dûmes-nous en silence et craignant le pire. Notre capitaine dut sortir du rang. Cette fois, il avait l'air inquiet.

-"Ta madre"! Qui est "ta madre"! lui cria le gendarme.

Sa mère était déjà là, elle aussi très inquiète. Sans même

savoir ce que lui voulait le gendarme, elle se mit à parler d'une voix mielleuse .

- "Basta" ! lui cria l'homme au képi en écartant, pour bien la lui montrer, la jambe du patalon décousu.

Sans la présence du sévère policier, nous aurions éclaté de rire en voyant l'une des fesses roses du petit rouquin endimanché. La mère de el Nano n'eut aucune difficulté à comprendre qu'elle devait la recoudre séance ténante. Elle fit signe au gamin de la suivre sans la salle. Le gendarme emboîta leurs pas... Quelques instants après, les chuchotements de la cour se turent en voyant réapparaître le petit français, tout aussi intimidé mais soulagé, le gendarme, orgueilleux de la crainte qu'il imposait, et la mère de el Nano une savate à la main. Ouf ! nous respirâmes. (Craignant de se faire gronder par sa maman, le sacré petit bonhomme rouquin avait osé aller se plaindre à la gendarmerie. Nous le trouvions très... comme il faut).

A notre grand soulagement, les gendarmes ne donnèrent pas de suite à cette affaire, mais, tout comme nous l'imaginions, les Blouses-noires décidèrent de venger leur camarade. Nous étions tellement sûrs de leur représailles que nous nous préparâmes à leur livrer notre plus grande bataille...

Le jeudi qui suivit notre honteux quet-apens, il faisait un soleil splendide. Jamais le foirail n'avait rassemblé autant d'assaillants. C'était à croire que tous les écoliers de notre âge s'étaient donné rendez-vous face au portail du refugio. Il n'était pas question pour nous de sauter le mur pour les affronter.

Pour la première fois, nous avons décidé de surprendre nos adversaires en sortant par la fameuse porte de la fosse.

Donc, ce jeudi-là, le gros de notre troupe armée d'épées, de lances, de fouets et de cailloux plein les poches, se pressa devant la porte du "passage secret". Dans le corral ne restèrent que les plus jeunes et les moins courageux, lesquels, de derrière les abris se contenteraient de répondre en espagnol aux injures des français, tout en leur jetant des pierres.

Jugeant le moment favorable, se tournant vers nous, notre capitaine compta : "Una ! Dos ! y...Tres !" en levant le gros loquet. Par la porte ouverte en grand, nous débouchâmes sur le foirail telle une flopée de démons surgissant des enfers. Les Blouses-noires furent tellement surpris par notre subite et bruyante irruption qu'ils s'éparpillèrent, se bousculant, tombant et beaucoup ne se relevant qu'après avoir reçu une bastonade. Nous les poursuivîmes, les uns frappant et piquant tous ceux qu'ils rattrapaient, tandis que d'autres lançaient des pierres sur les fuyards. L'effet de surprise passé, nos ennemis, au moins trois fois plus nombreux que nous, se regroupèrent au loin, et, à leur tour, tel un escadron de cavalerie légère, chargèrent en hurlant



sur notre armée éparpillée. Alors, chacun de nous sonna sa propre retraite. Lorsque le tout dernier espagnol s'engouffra comme un bolide dans la fosse, nous refermâmes précipitamment la porte en nous empressant de l'étayer avec une longueur de poutre. Il était temps car nos ennemis s'acharnèrent à la défoncer.

Nous n'étions pas peu fiers de la réussite de notre stratégie! Revenus sur la cour, et alors que les Blouses-noires avaient été délogés par les gens accourus en leur criant des menaces, notre capitaine fit un discours félicitant notre bravoure. Avec lui nous criâmes en chœur des vivats alors qu'une douzaine de poings tambourinaient la tôle des parois du caisson, dont le roulement devait s'entendre à plus de cinq cents mètres à la ronde.

Comme cela devait être, ce furent les mères qui mirent fin à notre explosion de joie. Menaçantes, tout comme après les autres combats, elles nous obligèrent à dégager le corral de toutes nos fortifications, à le débarrasser des ordures et de la caillasse venues de l'autre côté du mur et à le balayer sommairement.

Par la suite, nos adversaires tentèrent plusieurs fois de démolir la fameuse porte dont le passage nous permit de gagner, -avec quel brio!-, une mémorable demi-bataille. Par-dessus notre mur, nous les vîmes discuter fermement avec le commissaire venu les disputer. (Les Blouses-noires ne nous attaquaient que lorsque ce dernier n'était pas dans l'octroi). Ceux-ci l'entouraient en protestant avec véhémence, tout en pointant du doigt la porte qui nous permit de les surprendre. Ces coquins devaient nous donner tous les torts, et comme nous ne comprenions pas ce qu'ils disaient, nous ne pouvions pas nous défendre. Le malheureux garde-commissaire avait l'air d'être débordé par la situation: voilà que les gosses de ses compatriotes lui donnaient également du fil à retordre!

La porte de notre "passage secret" fut condamnée pour toujours. Puiqu'il leur fut interdit de la défoncer, pour se venger de la raclée reçue, à la sortie de l'école les Blouses-noires venaient en bande pour pisser contre elle. A l'air de la fosse sentant fortement la moisissure se mêla l'odeur âcre et piquante de l'urine...

Alertés par les parents de leurs élèves et, sûrement aussi, par les nombreux bobos traités au mercurochrome et les cocards qu'arboraient ces derniers en classe, les instituteurs mirent définitivement fin à notre passionnant conflit armé.

# TROISIEME PARTIE

## EL REFUGIO

### II



## LES VENDANGES

Alors que chaque personne avait trouvé sa place et chaque chose sa case respective, et que le train-train de la vie minable des réfugiés instaurait déjà des habitudes, un événement inattendu vint tout bouleverser: sur la poutre de la galerie qui servait de panneau d'affichage, le commissaire épingla un avis faisant appel à des volontaires pour aller vendanger, en précisant que les vendanges terminées, les partants reviendraient au refugio.

Au sein de chaque famille, la mère nomma les garçons et les filles qu'elle autorisait à partir. Les élus exultaient! Celles (car ce furent des filles) qui n'eurent pas le consentement maternel, parce que trop jeunes, pas assez vigoureuses et je ne sais plus pourquoi d'autre, tapaient du pied, pleuraient ou minaudent pour être inscrites. Les rares qui, grâce à leur obstination, réussirent à se faire rattraper, durent jurer publiquement qu'elles obéiraient au frère, à la soeur ou à une telle personne du groupe; qu'elles n'oublieraient pas les conseils maternels et tiendraient toutes leurs promesses.

Pour que tout soit bien clair, le souvenir du père absent sacralisa l'accord entre les mères et les enfants qui, pour la première fois, allaient quitter le giron familial.

Ce qui décida les mères à inscrire leurs grands pour les vendanges fut, certes, la joie qu'ils manifestaient, mais plus encore celle qu'elles ressentaient, elles: pouvoir les envoyer faire une cure de bonne nourriture et d'air pur.

Les filles dont la mère refusait l'inscription malgré leurs vives protestations, suppliaient les personnes compréhensibles du refugio d'intercéder en leur faveur. Celles qui, malgré toutes les prières de leurs compagnes, s'opposaient avec détermination au départ de leur fille pour l'unique raison "qu'elle était fille", étaient prises à partie par les autres:

- Allons! un peu de jugeote. Cela ne peut que lui faire du bien! Que fait-elle ici toute la journée? Alors...?

Le commissaire revint pour relever les noms des volontaires et signaler la date à laquelle les paysans viendraient les chercher.

Dans l'attente du départ pour la grande aventure, une affervescence extraordinaire régnait du matin jusqu'au soir dans le refugio. A les voir et les entendre, nos soeurs et nos frères ne partaient pas pour travailler, mais pour une longue partie de plaisir. Leur allégresse faisait éclater en sanglots celles que les mères inflexibles retenaient au logis.

Les garde-robres étant démunies, l'habillement des partants posait un très sérieux problème. La majorité des mères étant des rurales, elles savaient qu'en automne les brumes matinales, la pluie et le froid aiment annoncer la venue de l'hiver, et que les intempéries n'arrêtent pas certains travaux de la terre, dont les vendanges.

Faisant bloc, les femmes entreprirent l'inventaire de tous les vêtements chauds, et notamment des pantalons des garçons. En protéger les jambes des filles correspondait à laisser bien de leurs frères en caleçons. Alors que les mères allaient demander de l'aide au commissaire, celui-ci vint leur remettre des bons d'achat pour aller chez le fripier.

Dans une ambiance des plus burlesques, les filles passèrent à l'essayage des vêtements masculins, bien plus confortables que les féminins pour travailler dans les champs. Accoutrées de pantalons, de vestes et de bérets, elles défilèrent de chambre en chambre en rigolant et faisant le pitre pour se faire admirer et critiquer à la fois. Plus d'une s'exclamait:

-Mère, oh! non! Je n'oserai jamais mettre cela. Regardez le gros cul que ça me fait!

-Bêtasses! leur répondait l'interpelée. Retenez ce qu'a dit un sage: "Andeme yo caliente/ y riase la gente" (Qu'importe que les gens rient, du moment que je j'ai chaud).

Mères et filles avaient des mains de fée pour la couture et le tricotage. Jamais les ciseaux, les aiguilles à coudre et celles à tricoter n'eurent autant de travail. Du matin jusqu'à des heures indues de la nuit, elles travaillaient fébrilement pour ajuster et transformer des habits, confectionner des chandails, des gants, des écharpes et des bonnets rigolos.

Puis vint l'inventaire des valises. Avec l'accord de leurs propriétaires, les plus solides furent "réquisitionnées" pour grouper le plus de linge et de vêtements possible. Une fois sur place, filles et garçons en feraient le tri.

Les deux nuits d'avant le départ personne ne pouvait dormir dans la chambrée. Bavardes comme des perruches, les femmes travaillant dans le couloir venaient se coucher, non pas pour dormir, mais pour chuchoter sans fin à propos des vendanges. A chaque chut qu'on leur adressait, elles se couvraient la tête avec le drap pour étouffer leurs rires impertinents.

Et vint le jour du départ mémorable!

Fin prêts, les vendangeurs furent réunis dans le hall où, cela va de soi, nous descendîmes tous pour assister à la séparation. Le commissaire fit l'appel des inscrits. A chaque nom crié, un sourire illuminait le visage de celle ou de celui qui levait triomphalement une main.

Peu de temps après avoir coché tous les noms de la liste



et fait regrouper les volontaires par familles, nous vîmes se présenter devant la grande entrée les paysans venus en auto ou en camionnette. S'adressant chacun à son tour au commissaire, ils annoncèrent la quantité de vendangeurs dont ils avaient besoin, tout en les choisissant du regard et les désignant du doigt. Autrefois, c'est ainsi que ça se passait dans les marchés aux esclaves, mais, l'esclavage étant aboli, les mères n'acceptaient pas que les frères et les soeurs fussent séparés. Qui voulait l'un, ou l'autre, devait prendre tous les deux, ou personne. Bien de partants commencèrent à frémir en pensant que leur mère allait gâcher leur bonheur. Les vigneronns furent quelque peu déroutés mais, à force de palabres, les deux parties finirent par se mettre d'accord sur le partage des filles et des garçons. Les mères les plus pleureuses suppliaient les employeurs:

-Voyez comme ils sont jeunes et maigres! Messieurs, soyez pour eux comme des pères.

Emus, ces derniers tâchaient de les consoler en leur faisant comprendre que leurs enfants n'avaient rien à craindre; qu'ils ne manqueraient de rien; que, comme elles le leur demandaient, ils appelleraient le médecin s'ils venaient à tomber malades. Ils les firent même sourire en se gonflant les joues et le ventre pour leur faire entendre qu'elles ne les reconnaîtraient pas à leur retour, tant leurs enfants seraient gros et auraient bonne mine. Il est vrai que nos volontaires étaient plutôt pâles et mégrichons.

Avant de franchir le seuil du refugio, nos aînés eurent du mal à se dégager des bras des mères qui ne cessaient de les embrasser en leur ressassant les mêmes recommandations. Ayant, enfin! terminé d'embrasser la famille, empoignant les bagages, nos volontaires suivirent les vigneronns jusqu'aux véhicules.

Les mères baisèrent une dernière fois les têtes et les mains qui se tendaient vers elles par les portières et par-dessus les ridelles des véhicules. Nous étions tous là, sur le trottoir, faisant de grands signes de mains pour répondre à ceux que nous envoyaient les partants. Des prénoms criés par des voix aiguës couvrirent un court instant le ronflement des moteurs accélérés. Alors qu'ils s'éloignaient, un chant joyeux, un de ces beaux chants de notre pays résonna dans le carrefour, faisant s'arrêter, admiratifs, les gens qui passaient par là. Les grands s'en allaient la joie au coeur, laissant les mères larmoyantes.

Quand nos yeux ne distinguèrent plus les mouchoirs qui s'agitaient dans le lointain de la longue droite de la route, les mères remontèrent à l'étage en nous faisant signe de les suivre.

Même raccourcie, la table du réfectoire nous parut bien déserte et triste à l'heure du dîner. La nuit venue, les mères versèrent une dernière larme en regardant les espaces vides des

paillasses. Nous, par contre, nous sautâmes de joie lorsqu'elles nous laissèrent la liberté de nous coucher où et avec qui nous voulions.

Les trois hommes, dont le plus valide des vieillards, et pratiquement toutes les filles et tous les garçons de quatorze ans et plus partirent vendanger, ainsi que quelques femmes et... ma soeur Juana, ayant à peine onze ans et demi, mais sa corpulence la faisant paraître plus âgée.

Le départ des grands pour les vendanges fut un vrai miracle pour le refugio: le commissaire signait les autorisations de sortie sans même lever les yeux. Comme, de leur côté, les gendarmes ne les arrêtaient plus pour leur demander le document, les mères finirent par sortir -presque- librement pour aller gagner quelques sous. Sachant toutes laver, repasser, coudre, tricoter et broder à merveille, elles n'avaient aucun mal à trouver du travail. Une maison qui fournissait des mouffles de laine à l'armée française leur proposa même d'en tricoter à domicile.

Le peu de francs qu'elles gagnaient (on les payait une misère) leur permit d'acheter de la laine pour tricoter des vêtements chauds en prévision de l'hiver, et cela avec d'autant plus d'ardeur que nous n'aurions pas de feu pour nous chauffer. Ces francs, si durement gagnés, leur permirent aussi de s'acheter les petites choses indispensables dans une maison: plus d'aiguilles, plus de fil, plus de médicaments pour soigner nos plaies, plus de savon, des cachets pour les maux de tête, de la pommade pour combattre les douleurs rhumatismales, ainsi que des bougies et une lampe électrique de poche pour pallier l'absence d'un bon éclairage.

Elles achetèrent également des produits qui révolutionnèrent notre ordinaire: des plaques de chocolat (que nous débâillions précipitamment pour découvrir l'image qu'elles cachaient), des biscuits, de la margarine, de la poudre chocolatée etc. (Ah! ce cube de margarine Astra et cette boîte métallique de Phoscao. Ils ont tellement marqué mon enfance et mon adolescence que je devrais leur écrire un long paragraphe à part).

Une fois la marmaille couchée, assises sur des sièges de fortune, les mères reprenaient en bavardant leur labeur nocturne dans le couloir. Nous, bien au chaud sous les couvertures, (depuis le départ de nos aînés nous pouvions en avoir deux, et même trois), nous nous racontions des histoires, souvent interrompues par les chut des travailleuses.

Tous les matins, le commissaire se pointait au corral pour distribuer le courrier. Nous arrêtant de jouer, nous l'entourions étroitement, et, ayant tout comme les mères les yeux fixés sur le paquet de lettres qu'il manipulait, c'est dans un silence religieux que nous tous écoutions crier les noms. Chaque mère ouvrait aussitôt son enveloppe et, restant debout sur place, lisait



la lettre qu'elle contenait en frémissant de bonheur. Après, elles se regroupaient pour se relire à haute voix les nouvelles des vendangeurs, dont bien des passages les amusaient et d'autres les faisaient rire aux éclats. Les lettres des grands contrastaient avec celles des pères, plus rares, hélas, et si tristes en voyant chaque jour s'éloigner celui de nos retrouvailles.

C'est vers cette époque que ma mère reçut deux colis de notre père. Dans la lettre qui les précéda, il expliquait que les affaires, les souliers et le bout de savon qu'ils contenaient lui avaient été donnés par des camarades de chambrée qui, n'en pouvant plus, avaient décidé d'aller retrouver leur famille en Espagne. Ils ne partaient qu'après avoir reçu la confirmation que le curé et les plus importants notables du village se portaient garants de leur conduite passée et à venir, leur départ n'étant qu'un égarément passager.

Comme je le raconte dans le chapitre qui va suivre, l'absence des grands ne modifia pas notre comportement: avec ou sans eux, le petit déjeuner pris, nous sortions dans la cour pour reprendre nos jeux.

## EN TRAINÉAU, EN PLANEUR ET EN VOITURE

Au cours de nos fouilles dans le refugio nous découvrîmes un poêlon peu ordinaire: le diamètre de son fond était d'une quarantaine de centimètres et la longueur de sa queue (ou manche) dépassait le mètre. Cet ustensile de quelque cuisine titanesque devint la monture de nos rodéos dingues. A tour de rôle, l'un de nous s'asseyait en tailleur dans le poêlon, les mains serrant fortement la queue, au bout et à la perpendiculaire de laquelle était attaché un bâton. Deux de la bande empoignaient cet attelage et, plutôt mal intentionnés, tournaient au galop dans le corral jusqu'à ce que le "traîneau" se retournât avec son passager.

Pour corser le jeu, nous placions des obstacles pour faire rebondir le poêlon, et puis un pompon pendant au bout d'une perche, obligeant le "voyageur" à tendre une main (geste fatal!) pour le prendre au passage. Les chutes étant inévitables et très spectaculaires, nous ne faisons que nous esclaffer.

Bien sûr! nous étions forcés de faire faire des tours, au ralenti aux plus petits, tellement heureux que nous avions du mal à nous en débarrasser.

Une fois toutes les possibilités ludiques de ce poêlon-traîneau épuisées, nous eûmes l'idée saugrenue de nous en servir comme poêlon-volant. A cet effet, nous remplaçâmes le bâton par une longue corde nouée au trou perçant l'extrémité de sa queue.

Le volontaire pour "l'envol" était soigneusement enveloppé des pieds à la tête, et tout particulièrement les mains, avec des bandes de toile de jute et des chiffons solidement ficelés. C'est une momie, dont ne perçaient que les yeux, que nous aidions à s'asseoir en tailleur dans le poêlon. Cet accoutrement, qui nous faisait pouffer rire, n'était pas une mascarade -oh que non!- car, le nouveau jeu consistait à... Voici son déroulement:

Ce n'était plus deux, mais quatre ou six copains qui, empoignant la corde, tiraient le poêlon. Agrippant de ses deux mains la queue de l'engin, son occupant carapaçonné se pelotonnait et se penchait en avant autant qu'il le pouvait. (Il faisait penser à une balle de chiffons). Tout d'abord, c'est au trot que les tireurs faisaient un tour de corral. Au début du deuxième... finie la promenade! Accélérant progressivement le pas, ils passaient du trot au triple galop, faisant faire au poêlon du rase-mottes. Le passager était forcé de libérer l'une de ses mains afin de s'en servir, avec son bras, comme balancier pour gérer les soubressauts et maintenir son équilibre mis à rude épreuve.

Graduellement, l'attelage rétrécissait son cercle, et, plus il se rapprochait du centre du corral, plus la force centrifuge



repoussait le poêlon carrément décollé du sol. Nous ne comptions jamais au-delà de dix car, bien avant ce nombre de secondes, le passager était éjecté de son engin volant pour aller chuter et faire plusieurs tonneaux sur le sol caillouteux du corral. Malgré leur protection, les passagers s'en sortaient souvent avec des contusions, lesquelles ne décourageaient pas ceux qui attendaient leur tour pour s'envoler.

Cet amusement passionnant prit fin le jour où l'un des volontaires pour ce baptême spécial de l'air alla s'assommer contre le portail du corral. A notre grand regret, les mères nous confisquèrent le fameux poêlon. (Revenus des vendanges, les grands firent de cet ustensile un grill pour châtaignes en lui criblant le fond de trous avec la pointe d'un pic).

L'arène ne resta pas déserte pour autant. Avec une paire de roues en fer reliées par leur essieu, démontées, non sans mal, à un wagonnet trouvé parmi les machines du rez-de-chaussée), quelques planches, des clous et du fil de fer, nous confectionnâmes un beau chariot.

Tout d'abord, l'imagination aidant, il était le car qui transportait voyageurs et marchandises aux quatre coins du corral; puis, les passagers devenant attelage, et inversement, il se transforma en une diligence roulant à toute allure pour échapper à l'attaque des indiens. Comme le corral n'était qu'une minuscule plaine, les peaux-rouges enfourchant des bâtons (leurs chevaux) ne tardaient pas à prendre d'assaut la diligence. Quoique n'étant qu'un jeu, nos corps à corps étaient très rudes.

De temps en temps, nous invitations les petits à jouer avec nous. Faire le tour du corral montés dans le chariot, le car ou la diligence, les comblait de joie. Et plus ça roulait vite et plus ils jubilaient! La dernière fois, ça roulait tellement vite qu'en virant le chariot se renversa en envoyant brutalement ses jeunes passagers bouler sur le sol. Les cris affreux qui remplirent le corral attirèrent en courant les femmes tout affolées. Comme par miracle, à part quelques bleus et pas mal d'écorchures, les petits s'en tirèrent indemnes. Cela n'empêcha pas les mères de nous donner une raclée magistrale. En plus, sous leur regard impérieux, le chariot fut démantibulé sur-le-champ, ne lui laissant que les deux paires de roues reliées par l'essieu.

Qu'à cela ne tienne! Un quart d'heure après l'accident, empoignant l'essieu en son centre, la tête basse et le fessier haut, nous continuâmes à faire rouler les roues pour nous mesurer sur des parcours parsémés d'obstacles; puis, au comble de l'insconscience, pour nous poursuivre et nous télescoper en faisant subitement volte-face.

Pour mettre fin aux ongles des doigts et des orteils écrasés et aux plaies ensanglantant les genoux et les coudes, une fois encore, les mères nous donnèrent l'ordre de balancer nos engins

dangereux dans la fosse qui, entre la cour et les fenêtres de deux chambres, s'ouvrait, béante.

Au fil des jours, cette extrémité de la fosse où se dressa notre théâtre finit par devenir le dépotoir du refugio.

Compte tenu du nombre et de la violence des chocs et des chutes dont nous fûmes victimes durant notre séjour au refugio, nous aurions dû avoir quelque membre fracturé, garder de vilaines cicatrices, avoir un handicap à vie et, plus d'une fois, pire que tout cela; mais non! dans l'ensemble, nos accidents furent plus spectaculaires que graves, nous causant donc plus de peur que de mal.

(Je ne suis ni croyant ni superstitieux; cependant, dans mon enfance, j'ai tant de fois été témoin, et, parfois, victime d'accidents survenus au cours de jeux brutaux et de paris insensés entre gosses, que je suis prêt à croire qu'il existe, si non un Dieu (celui qui, dit-on, protège les ivroges), un ange gardien qui préserve les enfants des coups gravissimes).



## LE RETOUR DES VENDANGEURS

La période des vendanges se terminant, les vendangeurs commencèrent à revenir au logis.

L'arrivée de chaque groupe était une grande fête pour tout le refugio, tant ils étaient entourés et assaillis de questions et eux heureux de nous complaire. Dans la grande et triste bâtisse résonnaient à ne plus finir nos éclats de rire. Nous ne nous lassions pas de les écouter nous racontant les anecdotes les plus saillantes de leur séjour chez les vigneron français.

Tous n'avaient pas la mine resplendissante que les mères espéraient. Certains organismes supportèrent très mal la fatigue, le mauvais temps, et, pour certains, le changement brutal de nourriture qui, au dire de tous, était excellente et abondante.

A l'unanimité, ils reconnurent que les vendanges ce n'était pas du gâteau! Le passage sans transition d'une vie de farniente à une autre intensément active les fit durement souffrir les premiers jours. Rares furent ceux qui tombèrent vraiment malades. Par contre, n'écouter pas les conseils des vigneron, tous eurent pratiquement la diarrhée en s'empiffrant de raisin souillé de sulfate. Autre méfait de leur aventure était que des filles et des garçons revenaient avec un bon rhume dû aux intempéries.

Tout comme de leurs problèmes digestifs et climatiques, ils se gardèrent bien de raconter dans leurs lettres que leur arrivée dans les vignobles occasionna de fâcheux incidents. Alors qu'ils travaillaient, ils furent plusieurs fois attaqués à coups de mottes de terre par les vendangeurs du pays mis au chômage par "les sales rouges espagnols", payés trois fois au-dessous du tarif habituel. Le patron d'une propriété dut même faire appel aux gendarmes pour repousser les manifestants armés de piquets de vigne.

Il est vrai que cette année la grande partie de la jeunesse du pays était appelée sous les drapeaux. Malheureusement pour elle, et heureusement pour les paysans, les réfugiés espagnols étaient là. Et ils ne se privèrent pas, des années durant, de nous exploiter impunément.

(Voilà qu'en écrivant cela je me rappelle avec précision d'un fait saillant illustrant, si besoin en est, un des exemples de l'exploitation dont nous fûmes souvent les victimes).

"Nous vivions hors du refugio. Vichy était la capitale de la France et le maréchal Pétain le chef du gouvernement. C'était déjà la disette.

"Dans la communauté de réfugiés espagnols se propagea la nouvelle qu'un paysan vendait des pommes de terre à bas prix à tous ceux qui viendraient se les ramasser. Nombreuses furent les

mères accompagnées de leurs enfants qui, le matin indiqué par un certain commissionnaire, se donnèrent rendez-vous à la sortie de la ville pour, ensemble, faire à pied les trois kilomètres les séparant du champ de pommes de terre. (A la campagne, cette distance semble très longue!) Je sais que ce jour-là le ciel était gris et l'air frisquet. Avec ma mère nous étions trois: Alicia (trois ans), Lauro (cinq) et moi-même, onze ans.

"Je vois une grande plaine et dans celle-ci un très grand champ. (Les enfants voient les choses plus grandes qu'elles sont en réalité, mais j'insiste: c'était un très grand champ).

"Avec une charrue tirée par un cheval, un paysan retournait profondément les longs sillons pour déterrer les pommes de terre que nous ramassions avec des seaux et des paniers. Un deuxième paysan nous aidait à vider nos récipients dans des sacs éparpillés sur toute la surface du champ.

"Je vois une paysanne marcher parmi nous avec un broc d'eau et un verre pour nous donner à boire.

"En début d'après-midi, les femmes demandèrent une pause pour s'alimenter. Ma mère avait apporté des casse-croûtes à la tortilla et une pomme pour chacun. Ayant mangé avec appétit et bu de l'eau du broc, nous nous levâmes du bord du champ et reprîmes le boulot alors qu'il bruinaît légèrement.

"Le travail fut rude car, comme je l'ai répété, le champ était vaste et la récolte abondante. Nous travaillâmes tout l'après-midi.

"Une fois les pommes de terre ensachées, les deux paysans commandèrent aux femmes et aux garçons de les aider à les porter jusqu'au sentier, et puis à les charger dans une charrette qui tarda à venir.

"Cela fait, comme convenu, les deux paysans et la paysanne pesèrent avec une romaine cinq kilos par personne. Alicia, Lauro, et tous les autres petits, bien trop jeunes pour travailler mais qui s'amuserent néanmoins à le faire un certain temps, n'eurent droit qu'au poids que décida le propriétaire, et non à celui qu'exigeaient avec insistance les mères. Je me souviens que nous, la famille Sanz, eûmes droit à une douzaine de kilos pile, pas une pomme de terre de plus en prime.

"C'est tout juste si les femmes, exténuées, ne durent pas remercier le paysan qui leur faisait payer au prix de gros la quantité de pommes de terre dont elles avaient droit; et parce qu'il leur proposait d'emporter tous les kilos qu'elles voulaient en plus, mais ceux-là, payés au prix du marché, c'est à dire trois fois plus cher. Aucune en acheta, faute d'argent.

Si elles avaient accepté ce marché de dupes, c'était parce qu'elles avaient peu de sous et beaucoup faim.

"Chaque groupe familial s'étant repati la charge dans des sacs emportés, nous reprîmes le chemin du retour noyés par un



mères accompagnées de leurs enfants qui, le matin indiqué par un certain commissionnaire, se donnèrent rendez-vous à la sortie de la ville pour, ensemble, faire à pied les trois kilomètres les séparant du champ de pommes de terre. (A la campagne, cette distance semble très longue!) Je sais que ce jour-là le ciel était gris et l'air frisquet. Avec ma mère nous étions trois: Alicia (trois ans), Lauro (cinq) et moi-même, onze ans.

"Je vois une grande plaine et dans celle-ci un très grand champ. (Les enfants voient les choses plus grandes qu'elles sont en réalité, mais j'insiste: c'était un très grand champ).

"Avec une charrue tirée par un cheval, un paysan retournait profondément les longs sillons pour déterrer les pommes de terre que nous ramassions avec des seaux et des paniers. Un deuxième paysan nous aidait à vider nos récipients dans des sacs éparpillés sur toute la surface du champ.

"Je vois une paysanne marcher parmi nous avec un broc d'eau et un verre pour nous donner à boire.

"En début d'après-midi, les femmes demandèrent une pause pour s'alimenter. Ma mère avait apporté des casse-croûtes à la tortilla et une pomme pour chacun. Ayant mangé avec appétit et bu de l'eau du broc, nous nous levâmes du bord du champ et reprîmes le boulot alors qu'il bruinait légèrement.

"Le travail fut rude car, comme je l'ai répété, le champ était vaste et la récolte abondante. Nous travaillâmes tout l'après-midi.

"Une fois les pommes de terre ensachées, les deux paysans commandèrent aux femmes et aux garçons de les aider à les porter jusqu'au sentier, et puis à les charger dans une charrette qui tarda à venir.

"Cela fait, comme convenu, les deux paysans et la paysanne pesèrent avec une romaine cinq kilos par personne. Alicia, Lauro, et tous les autres petits, bien trop jeunes pour travailler mais qui s'amusèrent néanmoins à le faire un certain temps, n'eurent droit qu'au poids que décida le propriétaire, et non à celui qu'exigeaient avec insistance les mères. Je me souviens que nous, la famille Sanz, eûmes droit à une douzaine de kilos pile, pas une pomme de terre de plus en prime.

"C'est tout juste si les femmes, exténuées, ne durent pas remercier le paysan qui leur faisait payer au prix de gros la quantité de pommes de terre dont elles avaient droit; et parce qu'il leur proposait d'emporter tous les kilos qu'elles voulaient en plus, mais ceux-là, payés au prix du marché, c'est à dire trois fois plus cher. Aucune en acheta, faute d'argent.

Si elles avaient accepté ce marché de dupes, c'était parce qu'elles avaient peu de sous et beaucoup faim.

"Chaque groupe familial s'étant repati la charge dans des sacs emportés, nous reprîmes le chemin du retour noyés par un

## PHOBIE DE L'HOSPICE. FURONCULOSE. "MAMOASSEL"

Un jour, quelques civils accompagnés du commissaire firent irruption dans le refugio. Ils allaient de chambre en chambre en se parlant sans cesse. Comme on ne comprenait pas ce qu'ils se disaient, et qu'ils ne posaient pas de questions, les mères les dévisageaient avec suspicion. Trouvant dans la salle un des vieillards couché sous une épaisseur de couvertures, l'un d'eux, qui baragouinait notre langue, demanda quel était son mal. La femme et la fille de ce dernier lui répondirent qu'il n'avait qu'un gros rhume. Le civil, qui devait être docteur, tâta le malade et, s'adressant aux femmes, articula de son mieux les mots pour leur signaler qu'il devait être soigné comme il fallait. Les intéressées lui répondant à tort et à travers des "goui! goui!" les étranges visiteurs continuèrent l'inspection des lieux.

Une fois partis, les mères s'assemblèrent pour s'échanger leurs divers avis sur cette visite inopinée. Les pessimistes avançaient qu'on allait nous regrouper avec d'autres dans un camp où, à ne pas douter, nous serions pire qu'au refugio. Les optimistes l'emportèrent en pariant que c'étaient des inspecteurs de la Croix-Rouge, dépêchés par le Gouvernement républicain espagnol en exil pour noter ce qu'il fallait faire pour améliorer notre situation.

Lorsque, le lendemain matin, quelqu'un cria qu'une ambulance se garait devant l'entrée du refugio, dans la salle, plusieurs femmes se précipitèrent vers le vieux malade couché en le priant:

-Vite! levez-vous qu'on vous habille.

Habillé et peigné à une vitesse record, tout en le soutenant par les bras ses proches lui recommandaient:

-Ne faites pas semblant: marchez! Marchez et souriez. Ils faut qu'ils voient que vous n'êtes pas souffrant, si non ils vous ramèneront à l'hospice.

Le grand-père jouait la comédie le mieux qu'il pouvait le faire, mais les brancardiers ne tombèrent pas dans le panneau. Repoussant la famille qui s'opposait en les bousculant, ils ceinturèrent l'aïeul pour l'emmener avec eux. Celui-ci était si faible qu'il n'avait même pas la force de parler. Le spectacle qui s'ensuivit était bien pénible à voir. Tirailé par sa famille et les brancardiers, le malheureux vieillard gesticulait comme un pantin désarticulé. Débordés par le nombre, les brancardiers se retirèrent en maugréant; mais ils ne tardèrent pas à revenir accompagnés cette fois par deux gendarmes, lesquels n'eurent aucune difficulté pour faire exécuter l'ordre qui avait été donnée.

Le malade fut emporté et sa femme et sa fille autorisées à l'accompagner jusqu'à l'hospice.



Le mot hospice horripilait l'entendement des mères. Pour elles, un hospice pour vieillards, comme l'était celui de la ville, était une monstruosité. Les enfants avaient le devoir de s'occuper de leurs parents jusqu'au bout de leur existence. Ils ne pouvaient mourir que dans la maison, entourés des siens. Honte donc à ceux qui s'en débarrassaient en les mettant dans un hospice.

-J'espère, disait la majorité d'elles en s'adressant à nous, leurs enfants, qu'après l'amour sans compter, les sacrifices et les souffrances que j'ai endurées pour vous élever, vous ne m'abandonnez pas dans un lieu aussi sinistre.

Les plaies, les bosses et les douleurs provoquées par la brutalité de nos jeux n'inquiétaient pas outre mesure les mères, acceptant que, tout bien considéré, c'est nous qui les cherchions et, donc, les méritions comme punition. Elles étaient bien plus inquiètes lorsque, recroquevillés à l'écart, nous regardions avec tristesse les autres jouer, quand nous toussions, avions de la fièvre ou étions contaminés par une saleté qui, généralement, infectait tout le refugio.

Tout comme le parasite de la gale qui, dans l'hôtel, vint nous ronger l'épiderme, voilà que dans le refugio un microbe, qu'on nous dit s'appeler staphylocoque, vint nous pourrir le sang. En quelques jours, cette saloperie infecta toute la colonie, nos aînés étant les plus malades.

Nous nous amusions à nous montrer et nous comparer les boutons, les furoncles et les enthrax qui poussaient, rouges et sensibles, sur divers endroits de notre corps. C'était à celui qui en avait le plus, le plus gros, le plus douloureux et le plus mal placé de tous. Les contaminés ayant le cou paralysé par l'un d'eux marchaient avec la tête drôlement penchée sur le côté.

Les plus atteints restaient à l'écart des autres, tristes, fiévreux et prenant des poses ridicules pour moins souffrir. Non satisfaits de se moquer cruellement d'eux, nous leur donnions méchamment un coup sur le furoncle qu'ils nous montraient pour les faire crier de douleur. Parfois, leur souffrance était telle qu'ils avaient des malaises. C'est ce qui nous arrivait aussi lorsque, comme un fait exprès, chaque fois que nous nous cognions c'était toujours sur le furoncle le plus sensible de tous.

Nous nous amusions aussi -si l'on peut appeler cela un jeu- à nous crever en groupe les furoncles que nous estimions "mûrs". Serrant les dents pour ne pas crier, nous les pressions avec les doigts jusqu'à les vider complètement de leur pus, matière que certains gros anthrax crachaient par plusieurs orifices. Après cette douloureuse opération, nous ressentions un grand soulagement.

Un autre mal, moins éprouvant parce que n'engendrant pas de la fièvre, mais également très pénible et très disgracieux,

nous accabla tout l'hiver (et ceux qui suivirent): les engelures. Nous en avions sur les mains et sur les pieds, des rouges, des violacées et certaines avec des crevasses. Ce furent nous soeurs qui en souffrirent le plus. Tout comme avec la gale, de jour comme de nuit nous nous grattions jusqu'au sang pour soulager leur démangeaison insupportable.

(La nature de l'être humain est extraordinaire. L'homme est capable de faire resurgir et transmettre à son entourage les rires de ses joies passées, mais il lui est impossible d'exprimer avec des mots les souffrances endurées par sa chair. Les miennes, pour si abominables qu'elles furent, ne sont qu'un simple souvenir).

Nous avions tous la phobie des blouses blanches et des cornettes de l'hospice municipal. Mais, l'exception confirmant la règle, une des infirmières de blanc vêtue devint pour le refugio la personnification même de la bonté, tant elle était douce, gentille et prévenante avec nous autres, réfugiés espagnols. Le personnel de l'hospice la nommant Mamoassel, nous l'appelâmes de même. La remarquable infirmière avait beau insister qu'elle n'était pas médecin, les mères ne voulaient être auscultées et soignées que par elle. C'est à elle qu'elles confessaient des choses qui concernent les femmes.

Quelques adolescents, dont mon frère Sebastian, eurent des enthrax impressionnants. Ils les faisaient tellement souffrir et tant monter la fièvre qu'ils furent hospitalisés. Les mères des malades étaient rassurées puisque Mamoassel veillait tout particulièrement sur eux. C'est sans appréhension que des mères, dont la mienne, furent, pour d'autres maux, obligées de passer d'une à trois nuits dans l'hospice pour se faire soigner.

Les fois que Mamoassel venait voir un convalescent au refugio, elle apportait une bourse de bonbons qu'elle nous distribuait en riant tant elle était heureuse de se voir entourée par une bande aussi joyeuse de gamins.

Cette infirmière, toujours souriante, fit plus pour nous faire apprécier le bon côté des français que les discours sur "la France, terre d'accueil" que ne cessaient (et ne cesseront) de nous rabâcher les officiels...

Pour donner plus de consistance et de richesse au rata allongé d'eau tiède sentant le rutabaga et le chou-rave que nous servait l'hôtel, ma mère avait toujours en avance une boîte en carton de vermicelle. Plus je lissais le mot VERMICELLE (phonétiquement en espagnol BERMISEYE) sur l'emballage posé sur la table, et plus je trouvais injuste que notre gentille infirmière s'appelât ainsi. (Je m'étonne encore aujourd'hui pourquoi, moi qui savais bien lire, je confondis les mots Mamoassel et Bermisseye. C'est sûrement parce que je ne saisissais pas la prononciation française du mot mademoiselle).



Je n'acceptais pas qu'une aussi aimable et belle femme ait un nom aussi ridicule, puisque la traduction en espagnol des pâtes vermicelle est "fideo". Très sincèrement, cette extavagance ne cessait de me turlipiner.

Quand, par la suite (je ne sais où ni comment), j'appris que notre "Mamoassel" s'écrivait Mademoiselle et se prononçait "mad'moysel", et que la traduction en espagnol était "señorita", et non pas "fideo" (ouf!), je me sentis très soulagé.

Et dire qu'il nous fallut répéter bien des exercices de prononciation, en faisant de curieuses grimaces avec la bouche, pour arriver à dire "Mamoassel" avec un accent approximatif, mais qui, pour nous, était parfait!

Voilà encore un mot qui nous confirmait que la langue française était extrêmement difficile à parler et à écrire.

## LE GEL ET LE FEU

Le froid, cet ennemi redouté des enfants, des vieillards, des camps de réfugiés et des soldats au front ou faits prisonniers, fut très rigoureux cette année-là, du moins dans le refugio.

Aux premières gelées blanches, les carreaux cassés des fenêtres furent remplacés par des cartons, et tous les interstices laissant passer l'air furent calfeutrés avec des bourrelets de chiffons. Faire sécher le linge lavé posait de gros problèmes. Le hall-refectoire étant une glacière, le rideau ne se levait que ce qu'il fallait et juste le temps d'aller chercher les repas.

On peut toujours supprimer les courants d'air, mais, dans le refugio, il nous était impossible de nous préserver du froid. On finit par manger emmitoufflés le mieux que nous le pouvions, battant le sol cimenté de nos semelles et nous frottant les mains au-dessus de l'assiette de soupe fumante.

-Lavez-vous les amins avant de toucher le pain! commandaient certaines mères à leurs garçons.

A celles qui trouvaient cet ordre excessif car, le matin, nous trouvions l'eau du robinet d'autant plus froide qu'on sortait de la chaleur des couvertures, ces mères rétorquaient:

-Allez savoir ce qu'ils se touchent durant la nuit!

C'est alors que nous avons besoin de manger davantage et plus gras, afin de protéger notre corps contre le froid, que la nourriture devint exécration. Ma mère récupérait la margarine du petit déjeuner, non plus pour notre goûter, mais pour "huiler" les repas. Les plus petits et les plus débiles prenaient les repas dans les chambres. Encapuchonnés et roulés dans une couverture, nos soeurettes et nos freurots ressemblaient à des bébés hibernant dans leur cocon laineux.

Une journée particulièrement glaciale, passant outre l'interdiction, les mères de notre chambrée décidèrent d'allumer du feu. Sitôt dit sitôt fait: les flammes dansèrent joyeusement dans l'âtre de la cheminée. Aussitôt, les autres familles firent de même. Pour la salle, où près d'une centaine de personnes frissonnaient de froid, on confectionna un brasero avec l'un des gros bidons qui traînaient dans les coins. On l'allumait dans le corral et, une fois qu'il ne dégageait plus de fumée, on le transportait à l'intérieur pour le faire trôner sur un piédestal de briques placé au centre de la pièce.

Dans l'immédiat, le combustible ne posait pas de problèmes, car, dans le rez-de-chaussée du refugio et dans la fosse il y



avait des caisses en bois disloquées, des tas de vieilles planches et des poutrelles qui pourrissaient. La main-d'oeuvre ne manquant pas, ce fut pour nous un jeu que de dégager, couper, scier, fendre et empiler ce combustible.

Chaque chambrée avait, de mur à mur, son réseau de ficelles tendues, desquelles pendaient un assortiment de frusques et de sous-vêtements masculins et féminins. Pour nous approcher de l'âtre, nous devions écarter de la main chemises, blouses, soutien-gorge, caleçons etc., qui gouttaient sur le plancher.

Le soir que le commissaire vit les flammes danser dans notre cheminée, il hocha la tête de droite à gauche sans dire un mot. Les mères l'entourèrent, affectant un air si pitoyable en lui montrant les enfants emmitoufflés avec tant d'amour et de compassion, qu'il finit par hocher la tête de haut en bas. Alors, elles l'étourdirent avec tant de "gracias señor!" qu'il se força pour dissimuler le plaisir que lui procurait tant de sollicitude.

Avant de quitter les lieux, remuant son index levé, il dit des mots et fit des gestes dont on saisit le sens:

-J'en parlerai au capitaine, car il fait vraiment trop froid pour les enfants... Attention! Soyez prudents... Ne faites pas de grands feux... Une fois couchés, vous devez l'éteindre.

Les mères l'accompagnèrent jusqu'au bas de l'escalier en lui jurant qu'elles seraient la Prudence même, et qu'elles avaient trop peur du feu pour le laisser brûler la nuit.

On était persuadé que cet homme, mariée à un femme catalane de Perpignan, avait un fond trop gentil pour faire le policier. On sentait vraiment qu'il devait se forcer pour être autoritaire. La fois qu'on lui demanda ce que devînt notre compatriote emportée pour s'être justement plainte de notre mauvaise nourriture, il se contenta de hocher la tête en nous baragouinant:

-"Yo no sé nada... Nous vivimos ouna triste époqué. Quel gran malour por nou todos".

Ces simples paroles rechauffèrent le coeur des mères...

## LA NUIT DES CHAMPIGNONS

Même après le retour des vendangeurs, le commissaire continua à signer sans réchigner les autorisations de sortie que lui demandaient les mères, non sans leur rappeler de rentrer avant l'heure du couvre-feu qui nous était imposé.

Elles n'avaient plus besoin de mentir (en disant qu'elles allaient au lavoir) quand elle allaient en ville pour gagner quelques sous en faisant de menues besognes chez l'habitant.

Les grands-pères allaient souvent passer l'après-midi avec leurs vieux camarades logés à l'hospice. Ils aimaient aussi faire de longues promenades dans la campagne toute proche pour voir les labours, les prés et les bois.

Le fait de pouvoir sortir dissipait quelque peu la tristesse et l'abrutissement des femmes et des hommes. Parfois, les unes et les autres nous autorisaient à les accompagner, ce qui nous comblait de bonheur.

Presque aussitôt après le repas du soir, nous aimions nous glisser et nous serrer sous les couvertures pour nous raconter des histoires. Cependant, quand les soirées étaient relativement douces, nous étions quelques uns à demander aux femmes la permission de veiller un moment avec elles dans le couloir. Moi j'adorais les entendre se raconter des souvenirs (gais le plus souvent), alors qu'elles tricotaient des mouffles pour les soldats français et que le sommeil régnait dans les chambres.

Elles parlaient et nous les écoutions en ayant comme bruit de fond la respiration des dormeurs et le bruissement de la paille quand ceux-ci changeaient de position, parfois en grognant. Il y en avait qui rêvaient tout haut, ce qui nous faisait rire, mais beaucoup moins que lorsque résonnait un pet, auquel, très souvent, répondait un autre pet. Les pets sont toujours rigolos! Nous étouffions également nos rires en entendant le gargouillement métallique que faisait celui, ou celle, qui pissait dans le récipient en fer blanc qui servait de pot de chambre.

Une de ces nuits où nous étions, justement, trois garçons avec les laborieuses noctambules, deux femmes de la salle, tenant dans la main un broc et un seau cabossés, débouchèrent dans le couloir. Après les saluts et un court bavardage sur le tricotage, elles demandèrent de leur prêter une lampe de poche car elles devaient descendre dans le hall pour chercher de l'eau.

-De l'eau à cette heure-ci? s'exclamèrent les tricoteuses.

-Oui!... On vos quitte, car, dans la salle, il y a beaucoup de malades, répondirent-elles en prenant la lampe et partant.



Les deux messagères de la nuit paraissaient si paisibles en disant une chose aussi grave que, persuadées qu'elles blaguaient, haussant les épaules, les tricoteuses reprirent leur labeur...

-Chut...! dit soudain l'une d'elles. Vous n'entendez rien?

Arrêtant l'ouvrage, toutes levèrent la tête en tendant l'oreille vers le coude sombre du couloir. Nous fîmes de même. Dans le silence imposé, on n'entendait que la respiration et le ronflement des dormeurs. Rassurées, elles reprirent calmement l'ouvrage et leur conversation. Mais voilà qu'un nouveau chut les fit se taire. Nous écoutâmes tous religieusement.

-"Basta"! (ça suffit) Carmela. Arrête de nous faire peur.

Carmela, dont l'ouïe prétendait percevoir des bruits insolites, lâcha son ouvrage et se leva en disant:

-Il se passe quelque chose dans la salle. Je vais voir. Dolores, tu m'accompagnes?

Dolores revint tout aussitôt dans le couloir en courant, son visage empreint d'épouvante.

-Venez vite! dit-elle à ses compagnes. C'est vrai qu'il y a dans la salle des gens qui se meurent! Vous, les enfants, allez vous coucher en faisant attention de ne réveiller personne.

Effrayés à l'idée de nous retrouver tous les trois seuls, bien éveillés, alors que la mort était dans le refugio, nous suivîmes les femmes aussitôt qu'elles disparurent à notre vue.

Pour rejoindre la salle, il fallait suivre le couloir qui virait en angle droit vers la gauche, débouchait sur le palier, et, sans quitter le plancher, parcourait la longueur de la galerie qui longeait la cour.

Ce n'est que lorsque nous fîmes face au corral, plongé dans les ténèbres, que nous entendîmes des pleurs et des gémissements. Après avoir hésité quelques secondes, nous entrâmes à petits pas dans la salle. Le spectacle que se présenta à ma vue était si lugubre que je restai figé un moment. Quand je tournai la tête pour interroger mes copains, j'eus la surprise de constater qu'ils m'avaient faussé compagnie. J'avançai, espérant les retrouver.

La salle ressemblait à un temple dont on célébrait un rite satanique, tant il y avait des bougies qui brûlaient, fichées au goulot des bouteilles posées sur les tables et les bancs, tandis que résonnait une litanie de aïes et de lamentations. Des personnes s'agitaient autour d'autres personnes prostrées. Un lacis de faisceaux fugaces de lampes de poche et de flammes tremblotantes de bougies se croisaient en tous sens, projetant des clartés et des ombres sur le plafond, les murs et sur des visages grimaçants perlés de sueur.

Une atmosphère de vapeurs orangées estompait le fond de la salle. Au centre de celle-ci, quelqu'un alimentait en bois et tisonnait le foyer flamboyant de l'imposant brasero coiffé d'une bassine fumante. Je vis une des deux femmes qui étaient venues

dans le couloir y verser l'eau de son broc, tandis qu'une autre en retirait avec une louche pour remplir les écuelles, les verres et les gobelets que lui tendaient des compagnes. C'est en toute hâte que ces dernières repartaient dans toutes les directions avec leur petit récipient débordant d'eau fumante.

Des femmes et des hommes assis au pied des paillasses étaient étroitement entourés par des compatriotes qui leur faisaient avaler à la force de l'eau chaude.

Ici et là, des malades vomissaient l'eau engurgitée mêlée à des glaires verdâtres dans le récipient qu'on leur mettait sous le menton. Leurs hoquets et leurs râles me soulevaient le coeur. On les laissait se reposer un instant, et, les ceinturant à nouveau, on leur desserrait les dents crispés pour les faire reboire de force, avec un entonnoir pour certains.

Quand le hurlement d'une mère voyant l'un des siens perdre connaissance, ou celui d'un malade qui se tordait de douleur, dominait l'ensemble de lamentations, des secouristes accompagnés de flammes vascillantes s'agglutinaient un long moment, puis s'éparpillaient pour aller vers un autre appel douloureux.

Allant de-ci de-là dans l'affolement de la salle, dans un angle du fond je vis les corps d'une mère et de ses deux enfants allongés côte à côte, comme des morts oubliés, les pieds trempant dans une flaque de sang. A l'instant même où j'allais tourner de l'oeil, on vint les coucher au sec et les couvrir chaudement. Je découvris alors que ce que je pris pour du sang n'était que de la lumière rougeâtre se reflétant dans de l'eau répandue sur le plancher, et que, épuisés, les trois malades avaient succombé au sommeil. De cette épouvantable nuit, c'est l'image de cette scène qui m'est restée le plus profondément gravée dans la mémoire.

De la paille des litières bouleversées jonchait le parquet où reluisaient des plaques d'eau et de vomissures que des femmes venaient éponger avec des chiffons. Enveloppés d'un drap ou d'une couverture, des malades courbés erraient en se frottant le ventre. Les plus valides sortaient pour aller vomir dans le corral. Certains allaient s'asseoir contre le mur de la galerie où d'autres malades exhalaient des gémissements au rythme de leur respiration. De temps à autre, une femme venait leur demander si ça allait mieux en leur ébouriffant affectueusement les cheveux, et elle les abandonnait pour retourner soigner ceux qui hurlaient de douleur.

Cette effroyable nuit, il y avait au moins une trentaine d'occupants de la salle qui étaient malades, dont une douzaine très gravement. Des bribes de conversations reconstituèrent pour ceux des chambres les causes de la tragédie.

Cet après-midi-là, les grands-pères rentrèrent au refugio alors qu'il faisait nuit, et cela, -dirent-ils-, pour ne pas se faire prendre pour des voleurs car, de leur balade dans les



bois, ils ramenaient un sac rempli de champignons. Pour s'assurer qu'ils étaient comestibles, on leur fit subir le "test infallible de l'ail". (Cela consiste à faire bouillir pendant cinq minutes un assortiment de champignons cueillis avec trois à quatre gousses d'ail épluchées. Si l'ail devient noir, c'est signe que les champignons sont vénéneux). L'ail étant resté bien blanc, les champignons des grands-pères furent cuisinés dans une bassine de fer galvanisé. Nombreux furent ceux qui contribuèrent au raffinement du plat en apportant ails, poivre, tomate concentrée et huile d'arachide.

Toute la grande chambrée fut invitée au festin. Heureusement que les rations furent nombreuses car, si seulement ils n'auraient été que quelques privilégiés à s'en goinfrer, la mort les aurait sûrement emportés.

Les malades qui, indisposés ou enrhumés, se couchèrent sans manger, et tous ceux qui n'aimaient pas les champignons, dont la majorité des enfants, durent se lever pour soigner ceux qui firent bombance dans une ambiance de fête. Voilà ce qu'on entendit raconter dans la salle dont l'air était pestilentiel.

Comme personne ne faisait attention à ceux venus des chambres, moi et mes copains retrouvés allions de groupe en groupe. Parfois, nous bousculant dans son empressement, une des femmes tenant un bol d'eau fumante dans une main et une bougie tremblotante dans l'autre marquait un temps d'arrêt pour nous gronder :

-Mais que faites-vous là? Vous ne voyez pas que vous gênez? Savez-vous l'heure qu'il est? Allez vous coucher!

Soudain, écoeuré par le répugnant spectacle, j'eus envie de vomir. A mon deuxième hoquet, un bol d'eau chaude arriva devant mon nez alors que de puissants bras me ceinturaient. Je n'eus pas le temps de protester car, sitôt que j'ouvris la bouche pour le faire ma voix fut noyée dans un gargouillis d'eau. Heureusement que mes copains étaient là pour me sortir du mauvais pas.

Malgré le dévouement sans compter des braves secouristes, de très nombreux malades étaient dans un état critique. Fallait-il avertir un médecin? Si oui, que fallait-il inventer pour mettre hors de cause les grands-pères sortis, si loin, sans autorisation? Après un vif débat, on décida d'envoyer un messenger à l'hospice.

Le jour commençait à poindre lorsque arriva l'ambulance avec des infirmières. En voyant le tableau, elles grondèrent sévèrement les femmes pour les avoir averties si tard. S'armant de seringues, elles piquèrent les malades allongés, assis ou s'alignant debout. Les plus graves furent chargés dans l'ambulance, laquelle fit deux voyages, traversant à très vive allure la ville assoupie. L'infirmière chef demanda à quelques bénévoles de les suivre jusqu'à l'hospice pour les seconder en surveillant leurs malades.

La longue veille se poursuivait pour elles mais, enfin, dans le calme, et surtout sécurisées.

Transis de froid, nous nous couchâmes en nous serrant contre les dormeurs qui, presque au terme de leur nuit de sommeil, s'agitaient en bâillant.

Les champignons ne tuèrent personne.

(Plus de trente ans après cette horrible nuit, ma mère abhorre tous les champignons. C'est non sans méfiance qu'elle à fini par nous cuisiner des champignons de couche, et uniquement ceux-là. Maintenant je mange -et j'aime- tous les comestibles, mais chaque fois que je les vois dans mon assiette, je ne puis m'empêcher de revivre en pensée cette tragique nuit de mon enfance).

Tard dans la matinée, le commissaire vint au refugio pour, tout comme les infirmières, disputer très sévèrement les femmes. Jamais nous l'avions vu aussi furibond. Puisque on refusait de dénoncer ceux qui, sans son autorisation, étaient sortis pour cueillir des champignons -et quels champignons!- il assura que dorénavant il serait à nouveau très strict sur la délivrance de bons de sortie, et extrêmement sévère pour les contrevenants.

Par la faute de la salle, tout le refugio trinquait. La polémique que souleva cette affreuse affaire détériora un peu plus les relations entre les deux groupes séparés par la galerie.

Dès les premiers jours, la moindre altercation entre elles rallumait le désaccord latent qui les divisait. Les femmes des chambres du couloir accusaient celles de la salle d'être souvent responsables des fautes qui sanctionnaient tout le monde. Et les femmes de la salle traitaient celles du couloir de sales égoïstes qui, non contentes d'avoir le privilège d'être installées confortablement, elles se moquaient bien des problèmes qui se posaient aux familles entassées dans la grande salle.



## CONFLITS ET CONCORDE

(Maintenant, avec le recul et un brin d'imagination, je compare le plan de l'étage du refugio à une carte géographique. A droite, je vois un vaste pays surpeuplée et très pauvre (la salle), séparé par un isthme (la galerie) d'une confédération de quatre petits pays (les chambres) divisés en deux groupes par un no man's land (le couloir). Ces derniers sont aussi surpeuplés et pauvres, mais ils ont l'avantage de pouvoir s'auto-organiser séparément, divisant de ce fait par quatre les problèmes posés par la promiscuité, le bruit, la propreté, l'approvisionnement en combustible et les dissentiments agitant leur grand voisin. Ils sont, tous, si sous-développés que, la nuit venue, ils ne peuvent que s'éclairer misérablement (une ampoule électrique chacun). Néanmoins, les habitants de la confédération ont l'avantage d'avoir cette source de lumière dans une zone neutre (le couloir), alors que, l'ayant en son centre, le grand pays ne peut pas, comme leurs voisins, en profiter à loisir. En plus, chaque pays de la confédération à sa propre source de chauffage, alors que leur grand voisin n'en a qu'une, en son centre, pour tous ses habitants).

Il y avait forcément de nombreuses disparités entre ces deux groupes de réfugiés logés sous le même toit. Ainsi, alors que les femmes du couloir faisaient tout simplement évacuer la chambre dont elles fermaient la porte pour faire leur toilette intime, celles de la salle devaient se cacher derrière des rideaux faits avec les draps ou les couvertures des paillasses.

Les chamailleries ne manquaient pas dans les chambres, mais c'est dans la salle qu'éclataient les plus violentes disputes. Cependant, malgré l'animosité qui perturbait parfois gravement la vie des uns et des autres, tous faisaient bloc contre les coups durs.

Chaque matin, lorsque toute la chambrée était debout, omis le ou les malades, les femmes s'accordaient pour remuer de concert la paille des couches pour la rendre moelleuse, secouer dans le corral draps et couvertures, et, les paillasses ordonnées, balayer à tour de rôle le plancher.

En parlant de secouer les couvertures, je dois dire que tout d'abord c'est à nous qu'incombait cette tâche. Nous en profitions pour faire sauter les petits en l'air en tendant et relachant la couverture dont nous empoignons les bords en faisant un cercle. Cet amusement, qui nous plaisait énormément et grisait de joie les plus jeunes, ne dura pas bien longtemps, car les mères tenaient

à ménager les seules couvertures que nous avions, et craignaient que les petits se fassent mal en retombant. Il est vrai que, brutes comme nous étions, nous les faisons monter jusqu'à les faire hurler plus de peur que d'ivresse.

Le ménage de la chambrée terminé, et nos plaies et nos bosses vérifiées et soignées, elles allaient au lavoir ou travailler à la sauvette en ville.

Plus d'une nous raconta que, faisant le ménage chez les particuliers, il leur arriva de trouver un beau billet de banque égaré sous un meuble ou dans le recoin d'une pièce. Elles savaient pertinemment que cet argent (dont elles en avaient tant besoin) était mis exprès comme appât pour éprouver leur honnêteté. Elles le prenaient, car le laisser aurait signifié qu'elles avaient mal fait le nettoyage, et le posaient bien en évidence sur une table ou un guéridon. Elles tenaient à faire comprendre à ces françaises fourbes qu'elles n'étaient pas tombées dans le piège, et que les réfugiées espagnoles n'étaient des voleuses, comme beaucoup le prétendaient.

C'est seulement après avoir couché la marmaille que les femmes avaient la paix. Leur détente, et unique distraction, était de se réunir sous la pâle lampe du couloir pour papoter, tout en cousant et tricotant des mouffles destinées aux soldats français.

C'est par périodes que la paire de gendarmes se présentait à l'improviste à l'heure du repas de midi, et au début de la nuit dans les chambrées, pour vérifier si nous étions au complet.

Une nuit, les policiers surprirent les femmes en train de tricoter dans le couloir. L'une d'elles cacha prestement sous sa blouse la bourse remplie de pelotes de laine mais, ayant été vue, les gendarmes la prièrent de leur dire d'où elle provenait. Feintaient-ils pour les faire parler ou ignoraient-ils vraiment leur travail clandestin? Ne voulant pas passer pour des voleuses, elles leur révélèrent le nom de leur employeur. Ils se contentèrent de leur dire que, ayant toute la journée libre pour tricoter, la nuit il fallait économiser l'électricité. (Que pouvaient bien consommer les trois misérables ampoules du refugio?) Les mères leur répondirent un "goui" de soumission mais, faisant fi de l'interdiction, elles continuèrent leur besogne nocturne.

Comme les rondes avaient toujours lieu vers la même heure, l'une d'elles se postait sur le palier. Dès que les gendarmes franchissaient la petite porte de la rue, elles couraient vite se glisser sous les couvertures tout habillées.

Tendant l'oreille, on entendait les gendarmes s'approcher en catimini, ouvrir sournoisement la porte de la chambre et, d'un oeil resté entrouvert, on voyait les faisceaux de leurs lampes de poche dessiner des arabesques éphémères sur les murs, jouer à saute-mouton sur les têtes, fouiner dans les encoignures, lècher les paillasses et sautiller en tous sens alors que la porte se



refermait derrière eux. Aussitôt que la femme qui allait guetter par la fenêtre murmurait qu'ils étaient dans la rue, hop! elles se relevaient presto pour reprendre leur entretien et leur ouvrage. C'est qu'il fallait faire beaucoup de paires de gants pour gagner quelques francs!

Quoique se plaignant souvent de maux de tête et de douleurs rhumatismales, les mères étaient toujours affairées. Malgré notre pitoyable situation, elles remplissaient courageusement, et avec fierté, leur devoir maternel. Cependant, il leur arrivait de ne pas pouvoir contenir le chagrin qui les oppressait. La nuit, il m'arrivait d'entendre ma mère étouffer ses sanglots en mordillant le drap. Le jour, bien des fois, en entendant les cris et les lamentations de douleur de l'une d'elles, nous abandonnions le corral pour aller à l'intérieur, où, étroitement groupées, plusieurs femmes pleuraient tout en se consolant mutuellement. Quand elles semblaient ainsi dans la déprime, nous, les enfants, redoutions que la nôtre eût une crise d'hystérie, tout comme l'avait souvent l'une d'elles. Chaque fois nous étions épouvantés par ses convulsions, ses hurlements de bête, par l'affolement des femmes qui tentaient de la calmer en lui tenant bras et jambes, et les pleurs de ses enfants (nos copains) qui, agrippés à leur mère égarée se débattant dans les bras qui la ceinturaient criaient:

-Mère! arrête. Arrête! je ne veux pas que tu meures!

Il arrivait que d'autres mères, toujours les mêmes, entrées en transe, gesticulaient et s'étouffaient dans leurs sanglots. Tout en gémissant, les plus résistantes se démenaient pour apaiser l'affligée, tout en l'obligeant à boire, et asperger celle qui perdait connaissance. Généralement, elles nous renvoyaient dehors pour nous éviter d'assister à des scènes bien trop pénibles pour les enfants que nous étions.

## L'INCENDIE

Le rigoureux hiver qui cohabitait avec nous dans le refugio solidifiait tout ce qui était liquide, même l'huile dans sa bouteille. Enveloppés avec des couvertures et des hardes, les plus petits ressemblaient à des pantins de chiffon animés. Aller au petit coin situé dans le corral pour exposer ses jambes et son fessier nus à l'acuité du froid était une obligation plus que désagréable. Le réfectoire était quasiment déserte à l'heure des repas. Les grands allaient y chercher les rations pour les manger dans la chambre. On ne se lavait pratiquement plus. S'approcher du feu était un problème, la cheminée étant masquée par la lessive qui séchait et son âtre par les mains et les pieds qui se tendaient vers la chaleur. Le feu brûlait de l'aurore jusqu'à très tard dans la nuit.

Nous étions si nombreux, et la cheminée si modeste, que durant le jour nous ne pouvions nous chauffer qu'à tour de rôle. La nuit c'était différent. Une fois couchés et serrés les uns contre les autres, le pétilllement du bois qui brûlait et le rayonnement des flammes qui faisaient danser des lueurs et des ombres fantastiques réchauffaient et émerveillaient toute la chambrée.

Le froid s'intensifiait, on installa devant les entrées de petits braseros, sans crainte d'être intoxiqués par l'oxide de carbone, car, malgré le calfeutrage des portes et des fenêtres disjointes, on sentait toujours des courants d'air. Ayant une terreur panique du feu, les mères vivaient dans la crainte le jour et ne fermaient plus l'oeil de la nuit. Mais comme la pneumonie les épouvantait tout autant...

Ce que les mères appréhendaient tant finit par arriver.

Une nuit, le refugio fut réveillé par le cri qui, dit-on, est capable de faire marcher des paralytiques:

- "Fuego! Fuego! (Au feu!)"

Tous le monde se rua vers le corral, les plus grands portant dans leurs bras les plus petits qui pleuraient leur sommeil brisé. La nuit était froide et obscure. Une odeur âcre de fumée piquait les narines. Tout comme la nuit des champignons, les faisceaux des lampes de poche se mirent à danser une folle sarabande dans la galerie et sur le mur du refugio. Soudainement, des étincelles suivies de flammèches fumantes jaillirent de dessous l'auvent de la partie du toit couvrant la salle. Sur le coup, l'épouvante et le désarroi firent crier les femmes et frappa de stupeur les hommes et nos aînés. Se ressaisissant, la colonie s'organisa très vite pour lutter contre l'incendie provoqué par les étincelles du brasero qui brûlait, tout rouge, juste à l'entrée de la salle.



Se ruant sur l'escalier se trouvant près du pailler, des grands montèrent vers les combles. A leur suite on fit une longue chaîne qui descendait jusqu'au robinet du hall-réfectoire. Brocs, pots, casseroles, bassines bref, tous les récipients pouvant contenir du liquide furent remis aux bras constituant les maillons de la chaîne humaine. Nous, les enfants, avions pour tâche de l'éclairer au mieux avec des bougies et des lampes de poche. Nos soeurs s'occupaient des tout petits regroupés dans la chambre la plus proche du palier pour, en cas d'urgence, fuir par l'escalier jusqu'à la rue. Malgré ceux qui n'arrêtaient pas de pleurer, la plupart s'étaient rendormis.

On lutta toute la nuit, le front ruisselant de sueur et bras et jambes abondamment aspergés par l'eau qui débordait des récipients en volant de main en main. Le ciel se teintait des premières lueurs du jour lorsque, épuisés et tout trempés, on cria victoire.

On était rudement fier d'avoir réussi sans l'aide des pompiers. S'ils auraient été alertés... On n'osait pas imaginer ce qu'on aurait eu comme punition pour avoir allumé du feu sans prendre des précautions. Peut-être la déportation de quelques uns pour l'exemple?

Exténués, trempés et grelottants de froid, on regagna nos paillasses tout en nous félicitant les uns les autres.

A notre grande joie, aucun voisin ne se rendit compte de ce début d'incendie, et jamais personne, en dehors de nous, le sut. Que je sache, ce secret fut le seul que nous gardâmes en commun tout le long de notre séjour au refugio. Il est vrai que le jour même, et bien souvent ceux qui suivirent, les mères ne cessèrent de nous rabâcher de ne jamais en parler à qui que ce fut.

Le lendemain, sitôt réveillés, les grands s'empressèrent de retourner dans les combles pour évaluer les dégâts de l'incendie. Heureusement, ils étaient bien moins importants qu'on le craignait: le feu n'avait fait qu'entamer une petite surface de plancher et de lattis, deux poutrelles et quelques chevrons. Ils se débrouillèrent pour consolider le faitage calciné en le doublant de planches fixées avec des pointes et des ligatures de fil de fer.

Le jour même, avant de rallumer le feu, les mères ordonnèrent aux aînés de ramoner les cheminées des chambres, chose qu'ils firent avec un tampon de chiffons attaché au bout d'une perche faite de tiges de fer nouées bout à bout. Cela nous permit de rire aux dépens des ramoneurs bénévoles dont le visage était tout aussi noir que celui des sénégalais vus à la frontière.

Les jours passaient et se ressemblaient: tous étaient froids. Heureusement que le bois ne manquait pas. On trouvait toujours des caisses, des planches, des madriers et, pour allumer le feu,

les cartons et la paille abondaient. Nous passions des heures avec les grands à démantibuler, fendre et casser avec l'hachette, le pic, des barres de fer et de grosses pierres les matériaux combustibles.

Tant qu'il y eut du bois à volonté, on se le partageait équitablement mais, dès qu'il fallut le dénicher dans les recoins et l'arracher des machines, des murs et des plafonds, chacun travailla pour sa propre chambre.

Un jour, on surprit deux gamins qui descendaient en catimini du grenier, chacun portant à bras-le-corps un fagot de lames de plancher vermoulu. Cette fois, il se fallut d'un rien pour que la "guerre" n'éclatât entre la salle et les chambres en découvrant que ce fût un aïeul qui, en cachette, alla "arracher du bois" dans les combles, bois qu'il fit descendre par ses petit-fils.

A l'unanimité, il fut décidé de condamner l'entrée des combles en clouant sa porte.

Heureusement qu'il y avait au refugio des gens sensés qui, sans se prendre pour des chefs, réussissaient à imposer le minimum de règles et de principes élémentaires pour respecter ce qui devait l'être, et pouvoir se supporter les uns les autres.

Les grands cherchèrent à fabriquer avec deux bidons emboîtés un brasero qui brûlerait de la poudre de liège, combustible dont le refugio avait un stock inépuisable; mais malgré leur ingénuité et leur patience, ils n'arrivèrent pas à dominer le feu de cette poudre qui, dès qu'on la remuait tant soit peu, s'envolait en dégageant des gerbes d'étincelles brûlantes.



## REFUGIES ET IMMIGRES

La petite porte du refugio fut verrouillée, et le portail métallique du réfectoire ne se relevait en grinçant que ce qu'il fallait, trois fois par jour, pour laisser passer nos repas.

Les femmes avaient souvent du mal à obtenir du commissaire une autorisation pour aller en ville, ou au dispensaire. Ces sorties étant scrupuleusement chronométrées, au retour elles devaient obligatoirement repasser par l'octroi. Le Commissaire ne devait pas ignorer que le corsage des femmes est une bonne cachette pour passer de la camelote, mais, soit par pudeur, soit par bonté, il se contentait de leur demander d'ouvrir leur cabas.

Les fois qu'elles revenaient avec un paquet volumineux de provisions ou de vêtements à raccommoder, arrivées devant le refugio, elles l'accrochaient à la ficelle qu'on leur déroulait d'une fenêtre, pour, tout aussitôt, être tirée. Il leur arrivait aussi d'aller jeter leur paquet par-dessus le mur de la cour. (Il va sans dire qu'elles faisaient cela après s'être assurées que personne les voyait).

Comme en dehors du cabinet à la turque (dans la cour) et du robinet d'eau (dans le hall), le refugio ne possédant aucune installation sanitaire, le commissaire permettait -sans trop compter- aux femmes d'aller laver leur linge au lavoir. Les mères profitaient de ces permissions pour aller avec une de ses filles. Ainsi, laissant la fille dans le lavoir, la mère allait en ville pour, aussi, chercher du ravitaillement, du raccommodage et autres travaux de couture, chez des personnes qu'elle connaissait bien.

A force de le trifouiller avec un crochet en fil de fer, les grands réussirent à ouvrir le cadenas de la petite porte. Hélas, vus et sûrement dénoncés par des voisins grincheux, au bout de quelques jours le commissaire remit un cadenas plus gros et plus compliqué à ouvrir. C'était à croire que notre gardien payait des gens ronchons pour nous espionner depuis les fenêtres des maisons en face du refugio.

Le jour que ma mère (comme d'autres) ne purent pas renouveler l'avance qu'elle avait de margarine, farine, lait condensé et autres matières premières, grâce auxquelles elle doublait la quantité et quintuplait la qualité de la nourriture qu'on nous distribuait, c'était vraiment ce qui s'appelle la disette.

Dans ces moments difficiles, les femmes n'avaient que deux solutions pour sortir du refugio: l'autorisation du commissaire ou, tout comme nous, faire le mur. Malgré leur peur et leur maladresse, quelques unes tentèrent l'exercice. Nous les aidâmes

à grimper sur le caisson et de là à se laisser glisser sur le foirail où, les dévancant, d'autres les recevaient en courbant le dos et tendant les bras. Nous cessâmes de les encourager car ce mur était pour elles un obstacle trop difficile à franchir.

En dehors des aides minima de la mairie et de la Croix-Rouge, rares furent les français de la ville qui, apitoyés par notre triste sort, nous refileèrent de quoi nous nourrir, nous vêtir et nous chauffer. Heureusement que certaines mères s'étaient liées d'amitié avec de "vieux espagnols" (comme on les appelait), immigrés -tout comme les italiens- en France après la guerre de 14/18. Quoique naturalisés français et complètement intégrés à ce pays (ne parlant pour ainsi dire plus l'espagnol), ces personnes furent pour nous un soutien moral et matériel considérable. Leurs bienfaits étaient d'autant plus louables que leur vie était celle des humbles ouvriers du pays, et que d'autres immigrés comme eux nous ignoraient totalement. Ces derniers avaient des noms de famille bien espagnols, mais n'acceptaient pas qu'on leur rappelle qu'ils étaient, comme nous, originaires d'Espagne, pays dont les habitants, d'après eux, étaient des gitans.

Ma mère fit personnellement connaissance de deux veuves et d'une famille de ces braves gens: doñas Juaquina, Teresa et Engracia, (cette dernière mariée et mère de deux fils ). Chaque fois que l'occasion se présentait, elles l'aidaient du mieux qu'elles le pouvaient et, en échange, ma mère leur raccommo- dait, rapiécail et modifiait des vêtements.

Il arriva à ma mère de sortir de chez l'une de ces braves femmes avec un faitout, bien enveloppé de chiffons, rempli d'un pot-aufeu encore bouillant.

Un jour, sur le chemin du retour, elle tomba nez à nez avec le commissaire. Ce dernier lui demanda de lui montrer ce que contenait le gros paquet de son cabas. En découvrant le faitout sentant si bon, il lui rappela qu'elle lui avait demandé une autorisation pour se rendre au lavoir. Ma mère lui répondit, en faisant les gestes et les mimes qu'il fallait pour se faire comprendre, que son devoir était de donner à manger à ses enfants; que s'ils venaient à tomber malades par manque de nourriture, elle serait coupable d'être une mère indigne. Le commissaire ne s'essuya pas une larme, mais, touché, il lui conseilla d'éviter la gendarmerie, et lui fit comprendre que, cette fois, il ne l'avait pas vue. Comme de bien entendu, ma mère récidiva.

Je peux répéter que dans le fond le commissaire n'était pas une mauvaise personne. J'ose croire que c'est à contre coeur qu'il dut obéir à l'ordre l'obligeant à s'occuper de nous. Il est évident qu'il ne rapportait pas à ses supérieurs tout ce qui se passait au refuge, puisque, avec le temps, les mères osèrent le critiquer



vertement. Par contre, lorsque les gendarmes apparaissaient, le refugio devenait un cimetière de silence et de peur. Cela ne veut pas dire que notre gardien n'était pas pris au sérieux; on le craignait vraiment lorsqu'il lui arrivait de nous gronder et de nous menacer. Quand il avait à faire à nous, les gosses, il n'hésitait pas à nous frapper les jambes avec sa badine. Il est vrai que nous méritions bien des fois sa punition!

## ON DOIT QUITTER LE REFUGIO

Comme je l'ai dit dans un chapitre précédent, moins d'un mois après la fin des vendanges, et alors que les jours s'écoulaient en nous laissant dans l'ignorance totale, du jour au lendemain, d'inquiétantes rumeurs venant du dehors semèrent la panique dans le refugio. Les mères, au visage ayant le masque des plus mauvais jours, s'assemblèrent pour exposer leurs sombres pressentiments.

Ce fut brutalement que s'affirmèrent les inquiétants "on-dit". Le commissaire afficha un circulaire nous invitant à retourner en Espagne. Ceux qui désiraient rester en France devaient incessamment se trouver du travail pour l'obtention de la CARTE de TRAVAIL. (Ah! cette fameuse carte de travail. Elle allait empoisonner ma vie, celle de mes frères et soeurs et de nos compatriotes durant une vingtaine d'années, rien que ça!)

Non, rien! aucun bureau de renseignements et d'orientation, pas un agent, absolument rien ne fut organisé pour nous faire sortir du refugio. Chacun devait se débrouiller par ses propres moyens pour trouver, et du travail et un logement.

Assailli de questions angoissantes, le commissaire ne savait que dodeliner de la tête. On lui avait dit d'afficher l'avis, et rien d'autre. Il se contenta de dire que, tout comme nous, des milliers de français du nord abandonnaient leurs maisons pour venir se réfugier dans le sud-ouest du pays.

-Souffrir pour souffrir, autant souffrir chez-soi, soupirèrent les plus désemparées, n'espérant rien de ce pays qui ne nous aimait pas et dont la langue était un obstacle insurmontable.

-"Le coq ne chante vraiment bien que dans son poulailler", était l'un des nombreux proverbes que les mères désabusées aimaient se redire comme pour se donner du courage.

Lorsque mon père apprit la terrible nouvelle, il écrivit à ma mère de tout faire sauf de retourner en Espagne où, selon les lettres codées reçues de la famille et des camarades qui y retournèrent, régnait la terreur et une misère noire. Ma mère commença à s'intéresser à une association qui se chargeait de nous envoyer au Mexique, mais, comme il n'était pas question de partir sans notre père, elle n'entama pas les démarches.

Je me souviens que dès le mois de novembre, les personnes seules et quelques familles disparurent discrètement du refugio après avoir fait entendre qu'elles avaient décidé de partir pour ne pas devenir folles. On dit que certaines retournèrent au pays et d'autres allèrent (avec l'accord des autorités), rejoindre des oncles, des tantes ou des cousins immigrés établis quelque



part en France, lesquels se portaient garants de leur subsistance, de leur logement et de leur trouver du travail.

Quelques aînés -filles et garçons- trouvèrent facilement du travail. Ce fut le cas de mon frère Sebastian qui fut embauché comme valet de ferme par le patron chez lequel il vendangea. Ce dernier lui promit qu'il viendrait le rechercher, ce qu'il fit.

Après l'effervescence que provoqua les premiers départs, la vie du refugio se stabilisa et, apparemment, c'était comme si rien s'était passé. Il est vrai que les familles à ne pas vouloir retourner en Espagne, et n'ayant personne qui pouvait les cautionner, étaient la grande majorité.

A force de chercher désespérément, ma mère trouva bien deux locations en décembre, mais, malgré les recommandations de la señora Engracia, très connue et appréciée dans la ville, les propriétaires lui firent savoir qu'ils ne louaient pas aux réfugiés espagnols. Quand mon père sut cela (ma mère lui racontait toutes nos misères dans ses lettres), lui, qui avait une admiration toute particulière pour ce pays, lui écrivit que plus les jours passaient et plus il était déçu et indigné par l'attitude qu'avait la République Française à l'encontre des républicains espagnols.

Fini les bons de sortie, le couvre-feu, les rondes inopinées des gendarmes! Nous étions libres, mais pressés de prendre une décision car l'hôtel Rini allait cesser de nous donner à manger, et, ironie du sort, on avait besoin du refugio pour loger des alsaciens et des lorrains qui, fuyant la guerre, faisaient route vers la ville.

Soit comme cadeau de fin d'année, soit comme aide financière en vue de notre départ du refugio, à la surprise générale, pour la toute première fois depuis notre arrivée en France on donna à chaque mère 8 francs, plus 4 par enfant.

Un mois après nous avoir quitté pour travailler la terre, mon frère Sebastian revint nous voir en vélo. L'espoir qu'avait ma mère en comptant sur sa première paye, argent qui nous permettrait de quitter le refugio, devint une grande et révoltante déception. Je la revois hurler son indignation en apprenant qu'il n'avait touché que 100 francs au lieu des 200 par mois promis. Sa colère fut tonitruante quand il lui remit une de ses deux misérable chemises à raccommo-der :

-Quoi! ton patron ne t'a même pas acheté une chemise neuve?

De son côté, mon père écrivit sa consternation de voir le soutien de famille en son absence être abusé de la sorte, alors que sa misérable solde de 27 francs par mois (28 avec des heures supplémentaires) ne lui permettait pas, hélas, de nous aider financièrement.

## LA CORVEE DE BOIS

Le bois débité en planches brûlant comme des allumettes, il arriva que le combustible vint à maquer. Les mères n'eurent d'autre solution que celle d'en demander au commissaire. Celui-ci leur dit qu'il ne pouvait pas prier la municipalité de nous fournir du bois alors qu'il nous était interdit de faire du feu, et, qu'en plus, nous devions quitter les lieux. Cependant, compte tenu du froid qu'il faisait, il nous autorisa à aller chercher du bois mort dans la forêt se trouvant à quelques deux kilomètres de la ville. Ma mère fut la première de toutes à y aller avec Valero, Juana et moi-même pour en ramener le plus possible.

Au début, cette corvée était pour moi une balade (tout ce qui est nouveau plaît), mais, très vite, cela devint une tâche bien fastidieuse.

Pour aller à la corvée de bois, nous contournions la ville jusqu'à la rivière dont l'eau était prise par la glace, et, une fois le pont traversé, la grande route qui montait en ligne droite nous menait au stade de rugby, lequel nous traversions pour pénétrer dans la forêt touffue dont le chêne-liège était roi.

Hardiment, nous dégagions des broussailles et des hautes fougères desséchées et blanchies par le gel les branches de bois mort; puis, les traînant jusqu'à l'orée longeant le stade, une fois dénudées des brindilles avec leurs feuilles mortes, nous les cassions pour en faire quatre fagots.

Le retour était toujours pénible. Malgré les gants de grosse laine, j'avais l'onglée à force de maintenir la charge qui courbait mon dos. Nous faisons de nombreuses haltes pour souffler, et pour nous rechauffer les mains et les pieds; celles-là en nous frappant fortement les côtes, croissant et décroissant les bras contre la poitrine, et ceux-ci, tout trempés, en frappant nerveusement contre terre la semelles de nos minables chaussures.

Je dois préciser que, à partir de la rivière, la route qui contournait la ville montait en pente raide jusqu'à l'octroi.

(Une mère et ses trois enfants, habillés et chaussés pauvrement, portant chacun, sur leur dos courbé un fagot de bois, ne devait être qu'une scène pathétique pour les passants qui nous regardaient!)

Aussitôt, d'autres familles se goignirent à nous pour aller ramasser du bois.

Doña Juaquina nous prêta une brouette, mais nous la lui rendîmes dès le premier voyage, car la charge de bois fut bien plus pénible à porter que sur le dos, surtout en montant la dure côte contournant la butte qui, de ce côté, limitait la ville.



Chaque famille stockait son bois dans "son" coin de dessous la table commune.

Plus les jours passaient, plus le froid s'intensifiait et plus la nourriture était mauvaise. Les mères rentraient parfois en pestant de leurs sorties en ville pour avoir vu des restes de soupe, des haricots secs bouillis et des croûtons de pain dériver dans les caniveaux bordant les trottoirs. C'est que nos familles avaient un grand respect pour la nourriture, tout particulièrement pour le pain. En jeter c'était commettre un sacrilège.

Grâce au feu, les mères réussissaient des plats succulents en recuisant le rata apporté par l'hôtel avec des vermicelles, de la margarine, des oignons de l'ail et quelques autres condiments achetés en ville.

Ma mère savait très bien accommoder les restes. Ecrasant les rutabagas ou chou-raves du bouillon, auxquels elle ajoutait un oeuf, de la farine et ce quelque chose de particulier qu'est le savoir faire, elle nous cuisinait à la poêle une sorte d'omelette dont nous nous regalions.

Le feu et les braises de la cheminée créèrent de nouveaux conflits dans la chambrée. N'ayant qu'un étroit foyer pour tous, les mères n'arrêtaient pas de se chamailler devant l'âtre, la poêle ou la casserole à la main: l'une criait que c'était son tour; l'autre estimait qu'elle avait plus d'enfants; celle-là qu'elle n'en avait pas pour longtemps et celle-ci qu'elle était avant une telle.

Leur différent était beaucoup plus grave lorsqu'il concernait le bois. Je me souviens qu'une femme de notre chambrée en prit dans notre fagot. Tout en la sommant de le remettre à sa place, ma mère lui cria avec véhémence que ses fils se crevaient pour aller le chercher alors qu'elle restait au chaud. Il est vrai que la mère en question n'était pas volontaire pour la corvée de bois. Elle prit l'habitude d'en piquer impunément un peu à chacun jusqu'au jour où elle eut à faire à ma mère qui, pour défendre son bien, devenait terrible.

Il y avait aussi celle dont la lessive mise à sécher accaparait plus qu'il ne fallait le devant de la cheminée. Quand on lui dit qu'elle n'était pas seule dans la chambrée, elle répondit avec arrogance:

-Si je lave tant c'est parce que je suis propre, moi!

J'entends encore ma mère lui rétorquer hautement et avec dédain:

-N'est pas la plus propre celle qui lave le plus, mais celle qui salit le moins!

## L'ABATTOIR

Du moment que les garçons allions en groupe, les mères cessèrent de nous accompagner à la corvée de bois.

A l'orée de la forêt et en bordure des sentiers y conduisant, nous trouvions et ramassions des châtaignes. Grillées (avec le fameux poêlon) ou bouillies, elles étaient très appréciées par tous. Nous découvrions aussi beaucoup de champignons. Nous les écrasions d'un coup de talon haineux tout en crachant avec dégoût.

Une fois, l'un des groupes réussit à capturer un jeune lapin de garenne. Pour les braconiers chanceux le dîner fut un festin, car cela faisait un sacré bout de temps qu'ils n'avait pas goûté à cette viande.

Ce fameux lapin, dont une mère mit la peau à sécher pour faire des pantouffles à sa fillette, donna aux grands l'idée de tendre des collets dans les taillis pour tenter d'en capturer, mais je ne me souviens en avoir mangé. Par contre, l'abattoir municipal qui se trouvait à l'entrée de la ville, à une centaine de mètres à l'écart de la route, non loin des bords de la rivière, révolutionna notre ordinaire.

Un jour que nous n'étions que quatre ou cinq copains à la corvée de bois, alors que nous faisons une halte sur le chemin du retour, nous entendîmes des beuglements de bovin tellement affreux que, laissant nos fagots sur le talus, nous allâmes, pour la première fois, jusqu'au grand portail de l'abattoir. Non loin de sa grande entrée, nous vîmes un veau pendu par une patte postérieure au bout d'une chaîne tombant du haut plafond. L'animal était déjà raide, la langue pendante. De sa gorge sanguinolante coulait un filet de sang qui moussait en tombant dans la rigole du sol cimenté. Nous devions avoir l'air bien pitoyable puisque, au lieu de nous faire déguerpir (ce dont nous étions habitués), le boucher nous fit signe de le suivre jusqu'à un grand étal. Sans dire un mot, il découpa pour chacun de nous un beau morceau de mou qu'il enveloppa avec du papier épais. Malgré notre charge de bois, la dure côté qui nous séparait du refugio ne fut jamais montée aussi rapidement que cette fois-là, tellement nous avions hâte de faire la bonne surprise aux nôtres.

Le lendemain, nous étions plus du double sur le seuil de l'abattoir municipal. Le même boucher n'avait pas de mou à nous distribuer, mais il nous fit comprendre de dire à nos mères qu'il nous donnerait tout le sang et les tripailles qu'elles voudraient.

Tous les jours d'abattage, elles nous commandaient de nous y rendre avec une casserole, un pichet ou tout autre récipient à la main.



Quelques pas en dedans du grand bâtiment, nous attendions, épaule contre épaule, à la fois timides, honteux et impressionnés. Le boucher, homme constaud à la figure rougeaude, portant un long tablier à tout petits carreaux blancs et bleus taché de sang, traînait, jusqu'au centre de l'abattoir, le bovin au cou attaché au bout d'une corde. Pressentant ce qui l'attendait, la malheureuse bête refusait d'avancer en beuglant affreusement. Lui ayant attaché l'un des jarrets postérieurs avec l'une des deux chaînes du palan qui pendait du plafond, l'homme tirait sur l'autre. Déséquilibré, l'animal tombait en glissant sur le sol. C'est en se débattant et beuglant horriblement qu'il montait... montait irrésistiblement dans un cliquetis de chaîne, les pattes écartées, raides, la tête pendant lourdement, les yeux globuleux, exorbités. Avec ses gros doigts rouges de sang, le boucher palpait la gorge soyeuse de la bête, et, machinalement, enfonçait un coutelas dans la jugulaire. Un flot de sang jaillissait avec force. C'est alors que le boucher nous faisait signe d'approcher.

L'un après l'autre, nous remplissions notre récipient à la source qui coulait de la béante blessure, par laquelle sortait la vie et pénétrait la mort. Au terme de son agonie, le bovin avait des soubressauts qui nous faisaient écarter pour ne pas être éclaboussés de sang, ce que, bien des fois, nous ne pouvions éviter. Et nous repartions vers le refugio, nos pots remplis à ras bord de ce liquide nourricier.

Avec des oignons bien dorés à la poêle, ma mère nous préparait ce sang qu'elle émiettait en le remuant pendant sa cuisson. Le sang frit étant un plat très sec, il nous arrivait d'avoir du mal à l'avalier, d'autant plus que nous le mangions goulûment. Pour remédier à cet inconvénient, nous avions toujours un verre plein d'eau à portée de la main.

Je peux dire que nous avons mangé des litres et des litres de sang frit! En revenant de l'abattoir, il nous arrivait même d'en boire par bravade alors qu'il était encore tiède. Il est vrai que les mères nous encourageaient à le faire -"Pour nous fortifier"- affirmaient-elles.

En plus du sang et du mou, (que ma mère faisait mijoter avec les pommes de terre mal cuites qui parfois réhaussaient le rata), l'abattoir offrit aux mères des tripailles qu'elles vidaient et lavaient dans la rivière voisine et rinçaient au refugio.

Quand, comme prévu, l'hôtel cessa de nous nourrir, les mères restèrent impassibles, car son rata était devenu immangeable. Et puis, comme elles avaient la liberté d'aller faire des ménages en ville, sans pour autant avoir la carte de travail, notre vie s'améliora considérablement.

En plus, nous avions l'abattoir pour manger à notre faim et le bois de la forêt pour cuisiner et nous chauffer...

## VEILLEES SOUS LES COUVERTURES

Quoique étant le plus malfaisant, le froid ne fut pas notre seul ennemi atmosphérique. Il nous arriva souvent d'être assiégés par le vent dont les rafales, hurlant sinistrement dans cet édifice non entretenu depuis longtemps, nous faisait craindre que la cheminée de la cour, celles du toit et des tuiles ne s'écroulâssent sur nos têtes.

La pluie persistante qui empêchait aux mères d'étendre la lessive dehors, et celle des orages nous empoisonnaient un peu plus la vie.

Le toit du refugio avait tellement de fuites que nous devions nous mobiliser pour les combattre. Le jour, ça allait encore. Par contre, la nuit, elles nous gênaient le sommeil. Dès que l'eau commençait à goutter du plafond, on poussait la table vers la surface épargnée afin d'y empiler le maximum d'affaires.

Dans la chambrée, bassines, seaux, brocs et pots divers étaient judicieusement repartis sur le parquet libre et recouvert par la litière, dont on déplaçait des brassées de paille, chamboulant l'alignement des dormeurs. Comme chaque ustensile tintait différemment en recevant les gouttes d'eau, l'ensemble de sons composait une harmonie que nous aimions bien entendre. Nous nous amusions même à changer la monotonie de ces séances musicales en permutant les récipients de la batterie hétéroclite.

Les mères n'appréciaient pas du tout ces concerts nocturnes. Pour elles, ce n'était pas être mélomane que d'intervenir pour protéger un nouveau coin de litière, éponger le ruissellement sur un mur et déplacer les affaires, empilées ou pendues, pour les préserver de nouvelles fuites.

Couchés en nous serrant dans les portions de litière épargnée par l'eau, nous finissions par nous endormir, bercés par le concert métallo-aquatique.

Après chaque orage on devait remplacer la paille mouillée par de la nouvelle, faire sécher le linge et les habits humides et éponger le plancher et les coulées sur les murs.

longtemps après la pluie, un relent de cave humide et de bois en putréfaction flottait dans le refugio, la même odeur que, depuis le foirail, nous percevions par le carreau cassé de la fenêtre de ce même bâtiment avant que nous l'ayons habité.

Quand il faisait bien froid, sitôt après le repas du soir nous nous couchions en ne nous enlevant que les chaussures, les élastiques des chaussettes et la ceinture, (ceux qui en avaient). Nous nous pelotonnions les uns contre les autres, la tête enfouie



sous les couvertures, sur lesquelles on étendait vêtements, sacs et carrés de bache pour les rendre plus lourdes. Une fois rechauffés par notre haleine, nous nous découvriions de temps à autre jusqu'au ras des narines pour inhaler une grande bouffée d'air frais.

Jamais je n'oublierai ces soirées sous les couvertures, où la gaité régnait dans la chambrée tandis que dans l'âtre rougeoyaient les braises de la dernière brassée de bois!

Allez savoir pourquoi, seulement certaines nuits le pet, le ronflement, le galamatis d'un dormeur et le gargouillement que faisait l'urine tombant dans un pot de chambre déclenchait l'hilarité générale. Une fois l'ambiance joyeuse créée, il suffisait d'un rien, d'un simple éternuement pour faire s'esclaffer la chambrée. Les motifs pour provoquer le rire ne manquaient pas dans la promiscuité où nous vivions. Il y avait celle qui pestait contre la puce qui la piquait; celle qui apostrophait la souris qui farfouillait dans un coin; celle qui jurait contre les pailles qui la chatouillaient et celle qui, dans un langage sibyllin pour nous, faisait rire aux larmes toutes les femmes. Ces nuits-là, même celle qui, énervée par les rires en cascade, criait sur un ton péremptoire pour imposer le silence, faisait redoubler l'intensité de la rigolade.

D'autres fois, durant ces longues veillées hivernales, des femmes plongeaient le dortoir dans un silence lugubre en nous racontant des histoires qui nous faisaient avoir la chair de poule. Je frissonnais en les écoutant, les index, posés sur les tempes, prêts à me boucher les oreilles pour ne pas entendre les passages terrifiants. A la fin de chacune d'elles, après avoir poussé un grand ouf de soulagement, nous étions nombreux à en redemander une autre... et puis une autre. J'étais de ces enfants qui aiment les histoires qui font peur.

Je me souviens encore de quelques unes de ces histoires effrayantes entendues ces nuits-là au refugio. Voici, en abrégé, l'une d'elles:

"Un mendiant, qui n'avait pas mangé depuis une semaine, avait tellement faim, qu'une nuit de pleine lune il entra dans un cimetière pour voler le foie à un mort. Revenu dans sa bicoque, il grilla le foie sur le feu et le mangea en vidant une chopine de vin. Rassasié, il s'allongea sur sa pailasse et s'endormit en ronflant. Alors que sonnaient les douze coups de minuit, le mort sortit hors de son cercueil et, recouvert d'un suaire qui traînait par terre, il alla jusqu'à la grille du cimetière qui grinça sinistrement en s'ouvrant; puis, traînant les pas, le mort se dirigea vers la bicoque du mendiant pour récupérer son foie. Il frappa trois coups secs à la porte: Toc! Toc! Toc! "Ouvre-moi!"

cria-t-il d'une grosse et sinistre voix tout en faisant une grimace diabolique. N'ayant pas de réponse, il entra, prit le couteau qui traînait sur la table et s'approcha, lentement, du dormeur bienheureux. Il se pencha sur lui, et, soudain..."

En voici une autre:

"C'est l'histoire de deux hommes dont les deux maisons et les deux jardins contigus étaient séparés par un haut mur. L'un d'eux, s'appelant Grincheux, exigeait à l'autre, ayant pour nom Poire (Pera en espagnol) de couper son poirier qui faisait trop d'ombre à ses rosiers. Monsieur Poire se contentait d'envoyer paître son voisin grincheux. Un après-midi, en voyant que monsieur Poire faisait la sieste à l'ombre de son arbre fruitier en fleur, monsieur Grincheux prit une hache, passa avec une échelle par-dessus le mur mitoyen et, crac! fendit la tête du dormeur. Se servant de la pioche et de la pelle qu'il trouva dans la remise toute proche, il enterra le cadavre de son voisin au pied du poirier. Et le temps passa... Quand le poirier porta de beaux fruits, toutes les nuits, à minuit pile, monsieur Grincheux était réveillé en sursaut par la voix d'outre-tombe de son défunt voisin qui l'accusait de son meurtre. N'en pouvant plus, une nuit de pleine lune, monsieur Grincheux décida d'aller déterrer le cadavre de son voisin pour le couper en morceaux et le donner à manger aux cochons. Mais, grande fut son épouvante en découvrant que le trou où il l'enterra était vide. Monsieur Grincheux avait la gorge si serrée et si sèche par la frayeur que, machinalement, il prit une des poires dont le poids courbait une branche basse de l'arbre argenté par la lune. Alors que l'horloge du clocher du village égrenait les douze coups de minuit, et qu'il portait le fruit juteux à sa bouche grande ouverte pour y mordre à belles dents..." (Je ne connais pas la fin de ces histoires macabres car, mes index bouchaient mes ouïes quand...)

Alors que le silence prenait le dessus et que le sommeil commençait à nous engourdir, il y avait parfois un -ou une- taquin qui, brusquement, disait d'une voix caverneuse:

-Chuuut... Entendez-vous le fantôme qui monte l'escalier?... Il marche dans le couloir... Il s'approche de notre chambre... Il ouvre tout doucement notre porte... Il est là!!!

Jouant le jeu, la majorité disparaissait sous les couvertures en tremblant et en claquant les dents de peur, tandis que les autres criaient pour se donner du courage que les fantômes "ça n'existe pas". Mais lorsque, soudainement, perçait le cri "Il nous attrape!" crédules et incrédules sursautaient en hurlant de frayeur. Le farceur relançait alors des rires si tumultueux que les mères devaient s'égosiller pour les faire taire.

Une fois le silence retrouvé, les chuchotements et les rires



en sourdine étaient si tendus que, ne pouvant plus les retenir, ils éclataient bruyamment, soulevant des protestations qui ne faisaient qu'attiser à nouveau la joie collective. (A mon avis, le meilleur des rires est celui qui est déclenché par un rire. Ah! rire d'entendre rire, comme ça fait bien au coeur et... mal à la rate!)

Hélas, parfois ces nuits d'allégresse dégénéraient en violentes disputes verbales, certaines mères reprochant aux rieuses d'exhiber, d'une façon aussi scandaleuse la joie, alors que tant des leurs étaient morts au front, fusillés par Franco, croupissant dans des prisons franquistes ou dans des camps barbelés français. Il y avait parmi nous une mère qui était sans nouvelles de ses enfants embarqués pour la Russie, (comme tant d'autres le furent pour l'Angleterre).

Ces nuits-là, les lamentations et les pleurs étaient tout aussi contagieux que les rires, et, tout comme eux, on avait aussi beaucoup de mal à les arrêter.

## LA JUNQUERA

Nous aimions bien les longues veillées hivernales sous les couvertures. Etant trop tôt pour fermer les yeux, les femmes parlaient et nous les écoutions, sages comme des enfants écoutant une histoire avant de s'endormir.

En plus des contes, bien des soirs elles s'échangeaient des souvenirs de leur enfance, de leurs amours de jeunesse, de leur lutte pour la République, et de leur fuite à pied derrière une charrette devant l'avance des troupes franquistes.

Comme des milliers de familles venant de toutes les provinces d'Espagne, celles de notre chambrée aboutirent, fin janvier 1939, dans la vallée de la Junquera, située au pied des Pyrénées de la Catalogne espagnole; et le destin voulut qu'une fois passée la frontière française, certaines d'entre elles monteraient dans le même train, et puis dans le même car jusqu'à l'hôtel des Rini, situé à Mézin, ville du Lot-et-Garonne. C'est donc à partir de la Junquera qu'elles vécurent la même histoire, celle qui continuait à se dérouler sous le toit de l'usine désaffectée de bouchons de liège devenue notre "refugio."

Une de ces soirées particulièrement froides, alors que couchés de bonne heure pour nous rechauffer nous attendions le sommeil, se relayant et se complétant, les femmes se mirent à raconter la tragédie qu'elles vécurent à la Junquera, suivie de celle de notre arrivée en France.

Si j'avais été grand comme les narratrices, j'aurais pu prendre la parole de temps à autre pour, moi aussi, faire partager mes impressions sur ce drame qui bouleversa à tout jamais le destin de milliers de familles espagnoles, dont la mienne.

Voici, en résumé, la synthèse des récits racontés par les femmes, dont ma mère et ma soeur aînée Maria, récits auxquels j'ai mêlé mes propres souvenirs de gosse.

(Afin de rendre cette histoire cohérente, j'ai pris la liberté de faire de ma soeur Maria la seule narratrice).

"La chèvre qui chaque jour nous donnait son lait, et qui depuis plus de cent kilomètres nous suivait attachée derrière la charrette, fut égorgée en arrivant au pied des Pyrénées pour être embrochée et rôtie au-dessus d'un feu de camp. Les enfants eurent beaucoup de peine. Ils refusèrent d'assister au sacrifice mais, à l'heure du repas, il mangèrent avidement une belle tranche de sa viande. Nous reprîmes la marche en comptant les kilomètres qui nous séparaient de notre but: la frontière de la "douce France". Il nous tardait de franchir la chaîne montagneuse qui



barrant l'horizon pour aller voir la célèbre tour Eiffel, dont un soldat parisien des Brigades internationales nous montra, en la détaillant, une belle carte postale, alors que sa compagnie était cantonnée pour se reposer dans notre village.

"Nous ne pouvions pas nous tromper de direction: tous ceux qui, comme nous, fuyaient Franco, se dirigeaient vers la Junquera.

"Nous faisons partie d'une longue caravane de marcheurs et de charrettes qui avançait lentement sur la route défoncée. Nous étions beaucoup plus surpris qu'inquiets de croiser des compatriotes qui, sans s'arrêter et avant qu'on leur ait demandé pourquoi ils faisaient volte-face, nous criaient:

"-Faites demi-tour, car la frontière est fermée! Nous sommes trahis!

"Nous les écoutions avec méfiance, car on ne cessait de nous avertir qu'il y avait des fascistes parmi nous.

"-Ces fils de pute se mêlent aux fuyards républicains pour tenter de détourner le flot humain qui saigne le pays!

"Nous, nous allions sans hésiter de l'avant. De toute façon, nous n'avions pas le choix: les dernières nouvelles étaient que le général Yagüe ayant entré triomphalement dans Barcelone, l'armée franquiste progressait vers Pout-Bou sans rencontrer de résistance. Il fallait donc faire vite tant que les Pyrénées catalanes étaient encore une porte ouverte sur la France.

"Quand, enfin, nous arrivâmes dans la prairie de cette vallée, il y avait déjà une multitude de gens qui attendaient, et il ne cessait d'en arriver après nous.

"Nous étions des milliers à bivouaquer au pied du col, à quelques kilomètres de la France, dont le poste frontière était fermée. Et pourtant, ce furent de hauts responsables de notre République en exil qui nous assurèrent que ce passage était libre.

"Les renseignements qui arrivaient jusqu'à nous étaient que, pour des raisons inexplicables, les français n'étaient pas encore prêts à nous recevoir... Qu'il fallait être patients... Qu'on ne tardait pas à passer...

"Chaque couple, chaque famille, chaque groupe s'organisa pour continuer à vivre en attendant le grand jour. Les femmes et les enfants dormaient dans les charrettes bâchées et les hommes sous celles-ci, clôturées avec des draps rêches servant au ramassage des olives, et des abris de fortune faits avec des toiles et des branches coupées dans les bosquets d'alentour.

"C'était le mois de février, et nous étions au pied de la montagne, c'est dire si les nuits étaient froides, mais plus que le froid, c'est la nourriture qui nous donnait le plus de souci. Fini les champs et les potagers abandonnés que nous avions longé le long de notre exténuante fuite, et dans lesquels nous trouvions souvent de quoi calmer notre faim! Oui, fini les betteraves et les navets que nous croquions presque avec gourmandise; fini les

choux et autres légumes d'hiver; finie également la chasse aux lapins, aux oiseaux et... Je peux me vanter d'avoir mangé pour la première fois du hérisson, que l'on rôtissait dans une motte d'argile enterrée sous des braises, et de la couleuvre grillée ou bouillie. Je crois même m'en être régalée, mais j'espère ne pas être obligée (qui sait?) d'en remanger dans les jours à venir.

"A la Junquera nous étions réduits à rationner nos maigres provisions. En ce qui nous concernait, nous n'avions que quelques poignées de pois chiches, autant de riz et du lard rance.

"Nous n'étions pas totalement abandonnés. Venant à l'improviste on ne savait d'où, des camions de la Croix-Rouge chargés de pain, de semoule et des conserves en boîte se frayaient un passage dans la fourmilière grouillante. On se ruait en se bousculant et se piétinant pour les atteindre. En quelques secondes, la distribution de vivres devenait une bataille acharnée. Les véhicules étaient pris d'assaut. Les miliciens qui protégeaient les camions repoussaient à coups de crosse de fusil les affamés une fois, deux fois puis, débordés, ils nous abandonnaient le chargement. Alors... La curée ne durait pas longtemps.

"Des miliciens excédés pointaient leur fusil sur la foule hurlante mais en restaient là, tant ils savaient que s'ils venaient à tirer ils seraient impitoyablement lynchés.

"La concentration de fuyards peuplait une grande étendue plate de la vallée de la Junquera. Il nous fallait constamment être sur le qui-vive car nous ne savions jamais quand et où aurait lieu la distribution suivante de vivres. Au moindre remous agitant la foule, nous partions en courant pour voir ce qui se passait. La populace ne s'ébranlant jamais pour rien, il était prudent de s'y infiltrer le plus profondément possible. Pour cela, chaque famille déléguait son plus robuste représentant.

"Au-dessus des feux de campagne pendaient des marmites à la façon indienne. Des chiens squelettiques rôdaient parmi les groupes de familles accroupies autour d'un poêlon ou d'un faitout. Des femmes échevélées traversaient les grappes humaines en criant un prénom. L'une d'elles s'arrêta un bref instant pour scruter l'agitation d'alentour et demander, pathétique:

"-Vous n'avez pas vu Pablito, un garçon de six ans?

"Lui répondant non, elle nous implorait: -"Si vous, ou les autres, le voyez, avertissez-nous. Moi et les miens sommes là-bas"-, ajoutait-elle en nous pointant du doigt ce "là-bas" confondu dans la multitude grouillante.

"Une fillette passa près nous en demandant tout en pleurs sa maman. L'entourant, tout en la consolant nous lui demandâmes:

"-Comment t'appelles-tu?

"-Maruja.

"-Mais encore?

"-Ferrán Velez.



"-De quelle ville sont tes parents?

"-D'Oviedo.

"A tour de rôle, et puis à l'unisson, nous claironnâmes aux quatre vents:

"-La fillette Maruja Ferrán Velez d'Oviedo (Asturies) est ici!!

"D'autres enfants égarés arpentaient le campement, donnant la main à la personne qui l'aidait à retrouver les siens. Certains affirmaient que, ne pouvant pas les nourrir, les parents les laissaient errer en pensant que des gens apitoyés leur donneraient à manger. Les mauvaises langues ne devaient pas manquer dans le nombre, mais tout de même, nous avions du mal à croire qu'une mère pouvait commettre un tel acte. Quoique tout était possible à la Junquera.

"La moindre rumeur a vite fait de s'emplifier et d'affoler une foule abandonnée à elle-même. Ainsi, parmi les plus alarmantes, le bruit courut que si l'on tardait tant à ouvrir le poste frontière, c'était parce que les franquistes et les français étaient en train de négocier sur notre sort.

"Malgré le pessimisme qui grandissait d'heure en heure, l'espoir que nous avions de passer bientôt de l'autre côté de la montagne était si grand que nous continuions à nous débrouiller pour vivre. Avec des seaux et des bidons nous allions chercher l'eau qui abondait dans les parages.

"Des parents et des intimes cachaient avec un rideau circulaire celles et ceux qui, ayant la diarrhée, n'avaient pas le temps d'aller jusqu'aux bosquets d'alentour pour se soulager.

"Au deuxième (ou troisième) jour, un avion survola en tournant à haute altitude notre concentration. Au moindre ronronnement venant du ciel, nous nous éparpillions et nous couchions en serrant entre les dents le bâtonnet que, tel une amulette, nous portions attaché autour du cou. Alors que l'oiseau de malheur s'éloignait, nous maudissions à haute voix l'aviateur fils de pute. Sa mère ne s'en tirait pas à si bon compte: nous la condamnions à crêver comme un chienne galeuse pour avoir mis bas un aviateur franquiste.

"Instinctivement, -car nul nous en donna l'ordre-, afin de nous préserver de la maudite aviation, malgré le froid glacial, à la nuit tombante tous les feux étaient éteints.

"Un matin, la pluie, que nous redoutions plus encore que le froid, se mit à tomber tellement drue qu'elle confondait terre et ciel. On s'abrita en s'agglutinant sous les charrettes et sous des bâches maintenues tendues au-dessus des têtes. On lutta contre la pluie tout le jour et une grande partie de la nuit, le déluge ne s'arrêtant que vers les trois heures du matin. A la clarté de l'aurore, nous découvrîmes avec angoisse qu'il nous faudrait patauger dans la boue.

"Autant on idolâtrait l'astre du jour, autant on haïssait

celui de la nuit: la lune était la complice des avions criminels.

"Une nuit, que le campement était plongé dans les ténébres, soudainement, le son d'une trompette andalouse nous fit sursauter. La mélodie flamenco vibrait si claire, si envoûtante, que nous retenions notre souffle pour mieux l'écouter. Était-ce la nuit profonde, le silence qui régnait alors, l'auditorium qu'était la vallée ou la nostalgie qui donnait au cuivre une sonorité si belle qu'elle semblait surnaturelle? Nous étions incapables de préciser l'endroit où se trouvait le trompettiste virtuose dont l'interprétation nous remuait les entrailles. On chuchottait que seulement des haut-parleurs, disposés aux quatre coins du camp, pouvaient donner à la clarté du son pareille ampleur et une telle acoustique. Nous étions quelques unes à vouloir aller à la découverte de cet instrument divin, mais des hommes nous empêchèrent de partir en nous disant:

"-Ne bougez pas, folles que vous êtes! On nous charme pour nous attirer dans un guet-apens. Vous oubliez qu'il y a plein de fascistes parmi nous. La nuit dernière encore, rien que de notre côté, dix personnes ont disparu en laissant toutes leurs affaires sur place. Ne vous dispersez pas!

"Il est vrai que des rumeurs (toujours elles) disaient que chaque nuit des gens s'évaporent mystérieusement du campement. Cela était en effet étrange, mais oh! comme la sonorité de cette trompette flamenco était ensorceleuse...

"La nuit suivante, sombre et glaciale, le campement fut tout à coup illuminé par un sapin qui flambait à l'orée d'un bosquet. Un brouhaha d'indignation s'éleva de la masse. Ce ne pouvait être que l'oeuvre de fascistes qui voulaient faire répérer notre concentration à l'aviation franquiste. Une vague humaine se rua vers l'incendie. Comme il y avait de l'eau et des volontaires plus qu'il n'en fallait, on réussit à éviter que le feu ne se propageât. Le lendemain, on entendit dire qu'un père avoua qu'il avait fait discrètement du feu dans un petit brasero pour rechauffer ses enfants frigorifiés; puis, l'ayant -crut-il- bien éteint, il eut l'imprudence de jeter les cendres au pied de l'arbre en question.

"Un après-midi, les montagnes nous renvoyèrent en écho un roulement sourd. De la foule s'éleva un grand cri d'effroi:

"-C'est le canon!!

"Il y avait de faux optimistes qui prétendirent que ce n'était que le tonnerre. Les imbéciles! Il fallait être sourd, idiot ou fasciste pour vouloir nous faire croire cela. Hélas, nous savions distinguer des autres bruits celui que fait la guerre qui avance, qui vous poursuit.

"Comme pour nous donner raison, et donc nous effrayer davantage, des soldats portant un fusil et une couverture en bandoulière affluèrent par petits groupes dans le vaste campement.



"Mon père passa toute une journée à chercher s'il y avait une autre voie possible pour aller de l'autre côté de la montagne. Il nous réjoignit, atterré: le col du Pertus était l'unique passage communiquant avec la France.

"Et si, comme on nous l'avait dit, et le craignons, la Junquera était une souricière pour les républicains en fuite! pensions-nous. Les yeux fixés sur le sommet du col, nous laissâmes parler notre voix intérieure nous ordonnant de ne plus attendre, de prendre d'assaut le poste de miliciens qui barrait la montée de la route menant à la frontière.

"La peur, l'impérieuse peur qui déclanche chez tout être la sonnette d'alarme de l'instinct de conservation, nous fit perdre toute contenance. Juchés sur des charrettes, des orateurs, hommes et femmes, se mirent à haranguer la foule. Pour la première fois, un air de révolte plana sur l'impresionnant rassemblement du cul-de-sac qu'était la Junquera.

"Des miliciens se dispersèrent dans le campement pour calmer les esprits. Ils juraient que notre passage en France allait s'effectuer le lendemain matin. Les croyant, nous reprîmes nos places, pleins d'espoir.

"Une voiture parcourut le campement avec un porte-voix nous confirmant ce qui n'était pour nous qu'une rumeur parmi tant d'autres: nous ne pouvions emporter avec nous que l'indispensable, c'est à dire le strict nécessaire de toilette, du linge de corps et les couvertures.

"Quoique n'y croyant pas trop, tous acceptâmes d'abandonner la charrette, mais pas tout ce qu'on pouvait emporter avec des valises et des sacs. Les porteurs étant nombreux, confiants, chacun ne se débarrassa que des affaires qui, vu notre situation dramatique, n'étaient pas absolument nécessaires.

"Inconscients de ce qu'il nous arrivait, les enfants jouaient comme jamais ils ne purent le faire. Le camp était jonché de charrettes sans maître, de bahuts remplis d'affaires, d'objets domestiques, de livres, de vélos et de jouets de toutes sortes. Pour eux, ce capharnaüm était un paradis pour enfants. Ils fouillaient, prenaient, se déguisaient. Dans les autodafés de petits meubles, paperasses, bouquins, draps et habits (beaucoup ne voulant rien laisser aux fascistes), ils s'amusaient à jeter des bouteilles pleines d'eau de cologne, de boissons alcoolisées et aussi des vides soigneusement bouchées. A l'écart du feu, ils poussaient des hourras et applaudissaient chaque fois qu'une explosion éparpillait dangereusement le brasier.

"Nous n'avions plus le réflexe de les gronder...

"Un après-midi très ensoleillé, nous vîmes une ravissante jeune fille aux cheveux rasés se promener le torse nu. Evidemment, elle polarisait les regards masculins, mais aussi ceux des femmes scandalisées par son indécence. La jugeant déséquilibrée, nous

allâmes à sa rencontre pour lui dire de voiler sa plantureuse poitrine. Arrivées juste devant elle, nous restâmes bouche bée de stupéfaction en découvrant que les deux côtés de son torse (y compris ceux de ses seins), et, elle se tournant, que tout son dos étaient couverts d'horribles plaies en voie de guérison. Elle nous raconta que, lors d'un bombardement de Barcelonne par l'aviation franquiste, on la sauva par miracle d'une maison en flammes; et qu'à la sortie de l'hôpital, le docteur qui la soigna lui conseilla d'exposer le plus possible ses plaies au soleil pour en activer la cicatrisation.

"Dans le camp où régnait l'anarchie, rien ne nous étonnait. Sans aucune gêne, des vieillards et des abrutis, pissaient et se baissaient le pantalon où le besoin les prenait. On croisait des couples de fiancés disparates, des malades allongés, des invalides, des paralytiques, des amputés, bref, un échantillon de ces deshérités sans lesquels la société serait imparfaite.

"C'est par groupes de plus en plus nombreux qu'arrivaient à la Junquera des soldats hirsutes, crevés, aux habits en lambeaux découvrant chez certains des bandages tachés de sang et de la chair meurtrie. Les malheureux déambulaient parmi la multitude en demandant à manger comme de vulgaires mendiants. Leur désertion rejoignant notre fuite confirmait, de façon catastrophique et douloureuse, la défaite de la République espagnole...

"Enfin, une patrouille d'hommes en uniforme allait de groupe en groupe en annonçant de nous préparer pour passer la frontière. Malgré l'impatience avec laquelle nous attendions cet instant, c'est avec des pleurs et des lamentations que nous reçûmes la nouvelle car, comme cela avait été dit, nous ne devons emporter que le strict nécessaire et les couvertures.

"Les chiens (encore gardés) les ânes, les mules et les chevaux furent détachés. Des hommes au visage buriné pleuraient avec leur femme et leurs aînés en caressant les bêtes de trait libérées. Ils avaient du mal à croire qu'ils devaient abandonner à jamais ces compagnons qui avaient tant trimé dans les champs, et, pour finir, tant peiné en tirant la charrette surchargée sur des centaines de kilomètres de routes accidentées, et en piteux état, menant à la Junquera. Subitement, que d'illusions perdues!

"Les familles au complet gémissaient tout en s'affairant autour des charrettes vidées de leur contenu. Chacun prépara son baluchon en fouillant dans les malles, les valises et les sacs éparpillés pêle-mêle sur l'herbe piétinée.

"En abandonnant la maison, nous n'avions chargé dans la charrette que ce que nous jugions indispensable, et pourtant, c'est incroyable la quantité de choses dont nous devons encore nous débarrasser. Sur le vaste champ s'élevèrent des tas de linge et d'objets de toutes sortes allant de la ménagère en maillechort à la machine à coudre Singer. Je ne crois pas que je reverrai



dans ma vie pareil déballage de bric-à-brac à l'air libre. On aurait dit qu'une horde barbare venait de mettre à sac une ville.

"On farfouillait dans le tas des voisins; des inconnus venaient fureter dans le nôtre. En pareille circonstance, seule la curiosité pouvait nous pousser à faire cela, puisque personne n'avait plus rien à cacher à personne et que nous ne pouvions rien prendre. Tous étalaient tout aux regard de tous, et le vent, comme pour se moquer de nous, éparpillait lingerie, voilages et paperasse. Quelques heures suffirent pour disperser sur l'herbe le fruit de plusieurs générations laborieuses, dont les présentes se trouvaient là, réunies, criant, pleurant, priant et maudissant à la fois leur mauvaise étoile.

"A la mi-journée, obéissant aux ordres, chacun portant son paquet, on se dirigea vers le pied du col pour former le rang, piétinant et regardant une dernière fois ce qu'on laissait derrière nous. Progressivement, le fourmillement d'êtres se groupa en se serrant jusqu'à devenir une longue colonne qui serpentait dans le plat de la vallée. En ligne droite, combien d'hectomètres pouvait-elle avoir? C'est la question que l'on se posait de la place où nous nous trouvions, tout en essayant d'apercevoir ses deux extrémités s'estompant dans la brume.

"Il fallut se disputer, et même en venir aux mains, pour obliger ceux qui arrivaient après vous d'aller se mettre à la queue car, profitant de la pagaille qui régnait, au lieu de s'étirer la file s'épaississait. Graduellement, il se formait des boucles, si serrées qu'elles finissaient par se confondre. Ci et là, des groupes se querellaient, chacun prétendant être avant l'autre dans la file.

"Ayant remis de l'ordre dans la longueur de l'alignement qui nous concernait, nous attendîmes, stoïques, emmitouflés le plus chaudement possible, les uns assis sur les paquets, les autres debout, piétinant pour se rechauffer les pieds, ou marchant en faisant attention de ne pas trop s'éloigner.

"Les heures passaient et la file n'avancait toujours pas. Ceux qui, mandatés, allaient voir ce qui se passait tout devant, étaient repoussés par des gardes leur criant que nous ne devons pas sortir de la file. La Croix-Rouge se mit à distribuer du lait et du bouillon chauds, ainsi que des tranches de pain et du chocolat. Leur deuxième distribution n'arriva pas jusqu'à nous.

"Ce que nous redoutions tant arriva: l'obscurité de la nuit nous surprit à la même place. Sentant s'intensifier le froid et n'ayant que quelques couvertures, nous nous encourageons pour retourner aux charrettes afin de nous y abriter, mais personne osa bouger par crainte de perdre sa place dans la longue file. Cependant, certains hommes y allèrent et nous ramenèrent des draps rêches que nous étendîmes par-dessus nos têtes.

"Nous nous pelotonnâmes les un contre les autres sous ce

toit de fortune pour protéger au mieux notre chaleur corporelle. Les enfants ne tardèrent pas à s'endormir tout contre nos poitrines et dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

"Au petit matin, en sortant la tête de dessous la toile qui nous recouvrait, nous fûmes tout surpris de ne voir autour de nous qu'une vaste étendue de rosée blanche. On ne s'étonnait pas d'avoir grelotté toute la nuit. La file d'attente se disloqua sur toute sa longueur, tant nous étions à sautiller tout en nous frappant les côtes à grands coups de mains pour rechauffer notre corps engourdi par le froid et l'immobilité.

"Avec le jour se levèrent de nouvelles chicanes: profitant de l'obscurité, des familles s'étaient coulées devant et, juste derrière nous, la file décrivait une boucle, si remuante, qu'elle n'allait pas tarder à se confondre avec celle qui nous dévancait.

"La pagaille s'intensifia lorsque on apprit le démarrage de la navette de cars et de camions entre le cul de sac de l'Espagne républicaine, qu'était la Junquera, et la France. Nous allâmes quelques unes voir comment ça se passait tout devant. Ecoeurées, nous vîmes les véhicules pris d'assaut par des hommes qui repoussaient brutalement femmes et enfants. D'abord, le chauffeur gueulait contre les assaillants mais, comprenant qu'il n'aurait pas le dernier mot, il s'asseyait devant son volant en levant les yeux au ciel. Lorsqu'il jugeait que son véhicule était plein, il démarrait en criant gare. Il s'en suivait un grand tumulte, car il y avait celles qui sautaient pour éviter la séparation avec les siens qui n'avaient pas pu monter, et celles qui s'accrochaient aux parties saillantes du car (ou du camion) pour le même motif.

"Une terreur panique affola la file d'attente quand, après avoir entendu à nouveau sonner le canon, courut la rumeur que les franquistes se trouvaient à quelques kilomètres de Figueras, la ville la plus proche de la Junquera.

"Quittant la file, un grand nombre d'entre nous se rua vers la tête, trimbalant les paquets et les enfants. L'anarchie était telle que les véhicules se virent obligés d'arrêter leur ronde un long moment. Quand ils la reprirent, ce fut pour aller prendre des gens où bon leur semblait, en remontant les groupes restés dans la file qui se disloquait en les voyant venir.

"Au train que ça allait, nous risquions de passer une nouvelle nuit sur place, or, la nouvelle distribution de vivres aurait lieu en France.

"Puisque au royaume du tohu-bohu les roublads sont roi, trois de notre groupe décidâmes d'aller en quête d'un car, rien que ça! La chance aidant, nous en vîmes un rouler vers nous. Arrivant à notre hauteur, le chauffeur sortit la tête hors de la cabine pour nous adresser un clin d'oeil coquin, ponctué d'un coup de sifflet admiratif. Nous lui adressâmes des sourires charmeurs



tout en lui faisant comprendre notre détresse. Il stoppa son véhicule. Il était beau garçon, et, bonté divine! en plus il parlait espagnol. Nous lui racontâmes que depuis le premier instant nous étions restés à la même place; qu'il y avait avec nous pas mal d'enfants, dont deux bébés; qu'il serait bon et juste de récompenser ceux qui avaient respecté à la lettre les consignes.

"Notre ange gardien nous fit monter, tout en repoussant sans ménagement ceux qui tentaient de nous suivre en vociférant. Fermant la porte, il démarra brusquement pour faire lâcher prise aux obstinés qui s'agrippaient à l'échelle de l'impériale.

"Imaginez la joie de ceux qui nous attendaient en nous voyant revenir triomphalement avec un car vide!

"Nous dûmes nous battre pour ne laisser monter personne dans le car avant que notre groupe terminât de s'y installer.

"Les mères ne laissèrent repartir le brave chauffeur que lorsqu'elles eurent dit une dernière fois au revoir aux hommes qui devaient commencer la montée du col à pied, et recompté les enfants excités par ce voyage. Elles criaient, mêlant leurs voix:

"-Répondez présent: José Maria! Concha! Andrés! Isabel! Juana! Anastasio!...

"C'est ainsi que, quatre ou cinq jours après notre arrivée, nous quittâmes le brouhaha indescriptible qui régnait à la Junquera. L'intense circulation qui encombrait l'étroite montée du col était pour nous une procession montant vers la délivrance. Arrivé sur une portion de route plate, le chauffeur stoppa le car pour permettre à un poste de la Croix-Rouge de nous distribuer un casse-croûte et des bonbons pour les enfants. C'était un plaisir de les voir regarder leur friandise, extasiés, sans oser la dépouiller de leur joli emballage.

"Malgré notre dramatique exode, ça nous faisait quelque chose d'aller en France, car pas une de nous avait voyagé hors d'Espagne, et même, la majorité, hors de leur commune.

"Durant toute la longue montée du col, notre car dépassa une procession d'hommes, dont des soldats qui faisaient pitié à voir: ils étaient barbus, couverts d'une capote ou d'une couverture sales et effilochées. Beaucoup marchaient les pieds enveloppés avec des chiffons ficelés. Il y avait parmi eux de très nombreux blessés portant un bandeau rougi à la tête, ayant un bras en écharpe ou s'appuyant sur des béquilles. D'autres avançaient en grimaçant, soutenus par des camarades épuisés. Dans le car nous pleurions toutes en leur adressant des gestes fraternels avec la main, et des baisers en plaquant les lèvres contre la vitre. Certains nous les rendaient en baisant le bout de leurs doigts ou en nous tendant le poing gauche fermé, tandis que d'autres se contentaient de nous sourire tristement.

"-Aïe! les pauvres. Et pauvres mères! ne cessons-nous de gémir en essuyant nos larmes.

"Dans les tous derniers lacets, Des fusils s'entassaient sur le bord de la route. Des militaires français escortaient les nôtres désarmés, non comme s'ils avaient à faire à de braves soldats républicains, mais à des hommes plus ou moins douteux.

"Le car dépassa également une famille de compatriotes avec leur charrette chargée tirée par un cheval. Nous ne pûmes pas nous empêcher de leur hurler notre rage à travers les vitres en nous interrogeant:

"-Qui sont-ils donc, ceux-là, pour avoir le droit de passer de la sorte?

"Notre indignation était telle que nous souhaitions que la charrette tombât dans le profond précipice qui longeait la route...



LE BOULOU  
(suite du récit de Maria)

"Allez savoir pourquoi on s'imaginait que le passage de la frontière séparant un pays d'un autre était un portail perçant la muraille d'une fortification, ou un pont enjambant une rivière ou un large fossé. Mais non! rien ne séparait rien. Ce n'était qu'une rue traversant le village le Perthus, village semblable à tant d'autres, si ce n'était le grouillement d'hommes en uniforme; c'était la même montagne, sauf qu'après l'avoir montée nous la descendions sur l'autre versant, dépassant la longue colonne de nos hommes, civils et militaires, encadrés, tout comme des prisonniers, par des soldats français casqués et l'arme au poing.

"A le Boulou, le car bloca les freins dans une esplanade en légère pente où, à notre grande stupeur, régnait une pagaille inexprimable. S'il n'y aurait pas eu autant de militaires on aurait cru que nous étions revenus à la Junquera. Justement, ce qui nous surprit le plus en rentrant sur le territoire français, ce fut de voir la multitude mouvante de soldats armés et casqués. C'était comme s'ils se préparaient à affronter l'armée de Franco qui était à nos trousses.

"Des soldats nous firent sortir du car un à un, fouillant nos bages et nous tous, femmes et enfants.

"-Ils regardent si vous avez des armes, nous murmura le chauffeur en espagnol.

"-Nous prennent-ils pour des bandits? s'écria tout fort l'une de nous en colère.

"Une fois regroupés autour de nos paquets empilés sur le sol, les mères désignèrent celles qui devaient aller recevoir les hommes au pied du col pour les guider jusqu'à nous.

"Nous étions vraiment très contrariées d'être si mal reçues après nous avoir fait tant attendre.

"Alors que, quelques heures après, nous fêtions dans l'allégresse le bonheur de nous savoir réunis hors d'atteinte des franquistes, nous n'aurions jamais pu imaginer que nous allions vivre l'une des plus douloureuses épreuves de notre vie. Des soldats noirs, drôlement habillés et armés de fusils baïonnette au canon (des tirailleurs sénégalais, apprit-on par la suite); se mirent à séparer brutalement les hommes et les garçons majeurs des femmes et des enfants. Des épouses se laissaient traîner par terre, agrippées avec la force du désespoir aux jambes de l'époux qu'on emmenait. Des mères à genoux juraient aux brutes noirs, qu'en dépit de sa taille, le fils qu'ils lui arrachaient des bras n'avait pas encore seize ans. A ce propos, je me souviens

que quelques femmes se serrèrent étroitement pour cacher sous leurs jupons Sebastian, mon frère aîné, âgé de 15 ans et faisant alors une douloureuse poussée de croissance. C'est que ces colosses noirs en uniforme et armés refusaient de nous écouter et de vérifier nos documents d'identité! Pour eux, seule comptait la taille des garçons.

"Parqués non loin d'une gare, les femmes plus vigoureuses tâchaient de calmer celles qui pleuraient, qui criaient des injures contre la France et les français, et les hystériques qui hurlaient en gesticulant et se roulant par terre. Les enfants, eux, nous demandaient à manger.

"Des compatriotes qui erraient comme des âmes égarées nous avertirent que, non loin, on distribuait de la nourriture. Trois d'entre nous nous aventurâmes jusqu'au point désigné.

"Les tirailleurs sénégalais patrouillaient en tous sens. Il y en avait qui emmenaient des hommes qui se débattaient âprement, et d'autres qui disloquaient les attroupements de femmes en les menaçant avec la pointe de leur baïonnette et leur criant: "Allez! Allez!" Soudain, on vit des noirs gueulant "halte! halte!" se lancer à la poursuite d'un des nôtres s'enfuyant vers les rues de la ville, et d'un autre zigzaguant entre les wagons stationnant dans la gare toute proche. On ne comprenait pas pourquoi nos camarades prenaient le risque de recevoir une balle de fusil alors qu'ils n'avaient aucune chance de s'échapper. Nous nous mîmes à hurler:

- "Ne cours pas camarade! Après ce que tu as vécu, ne te fais pas tuer bêtement par ces sauvages!

"L'une des patrouilles nous encercla, menaçante. Ces colosses à la peau si noire, aux yeux effrayants et aux grandes dents blanches, nous terrorisaient. Nous avons entendu dire que les maures de Franco (or, pour nous ces noirs étaient de la même race), étaient des barbares qui violaient les femmes avant de les égorger. Ils nous interrogeaient mais, ne les comprenant pas, avec la main portée à la bouche nous leur signalâmes que nous cherchions où l'on donnait de quoi manger. Nous ayant compris, ils nous firent signe d'aller chercher les nôtres. Une fois réunis, ils nous escortèrent en nous pressant avec des "Allez! Allez!"

"Cet "Alé! Alé!" nous fut tellement adressé avec rudesse dans le Boulou, qu'il est le leitmotif des couplets d'une longue chanson contant notre arrivée en France. Elle commence ainsi:

"Hemos, pasado la frontera,  
a pie por carretera,  
alé! alé!"

.....

(Nous avons passé la frontière,  
à pied par la route,  
allez! allez!...)



"Nos cerbères nous alignèrent à la suite d'une longue queue qui ne cessait de s'allonger. Nous fûmes tout de suite désanchantées en voyant, tout au bout et devant une longue table, une équipe d'infirmières en de docteurs en blouse blanche vaccinant à la chaîne. Pensant qu'on nous avait mis sur une mauvaise rangée, nous nous préparions à la quitter quand une infirmière s'approcha pour nous dire, en accompagnant ses mot de gestes explicites:

"-Pas piqué, pas miam-miam!

"Vaccinés, on nous mena jusque dans un très grand hangar où s'alignaient de longues tables garnies de corbeilles remplies, en alternance, de tranches de pain blanc et de pommes de terre en robe de chambre, de soucoupes pleines de sel et de pots de lait. Drôle était la déconvenue des enfants qui portèrent avec avidité à leur bouche une poignée de sel en croyant que c'était du sucre! Jamais je n'avais mangé (et ne devais plus manger par la suite) du pain aussi bon et des pommes de terre aussi savoureuses!

Vaccinés et nourris, on nous fit attendre jusqu'à la soirée pour nous faire monter dans un train. Pour la très grande majorité d'entre nous c'était notre baptême du rail. Les enfants battaient des mains pour exprimer leur joie excessive. Nous, nous gémissions et pleurions, mais nos yeux restaient secs et rouges car nous avions déjà versé toutes les larmes de notre corps.

"Une fois les wagons remplis, avant que le train ne démarrât, la Croix-Rouge nous distribua par les portières des quarts de lait tiède transporté dans des brocs, du pain et du chocolat. Au cours de notre voyage nocturne, une distribution analogue eut lieu dans l'arrêt d'une gare.

"Ce voyage fut un affreux calvaire tant nous étions malades à crever. Comment ne pas l'être après l'éprouvante journée que nous venions de passer, la cruelle séparation, les vaccins qui nous donnaient de la fièvre et le manger avalé goulûment tant nous avions faim! Tous, grands et petits, n'arrêtions pas de vomir et d'avoir la colique. Or, il n'y avait qu'un cabinet de toilette par wagon. Je frémis encore en pensant à ceux qui, au terme du voyage, durent nettoyer notre train. Non, jamais nous n'oublierons ce 9 février 1939..."

Quand les mères et les grandes commençaient à raconter ainsi les péripéties de leur vie (dont certaines faisaient aussi partie de la nôtre), il n'y avait plus moyen de dormir car, après les unes, d'autres racontaient les leurs. Celles des dernières arrivées étaient tout autant douloureuses à entendre, car dramatique fut leur court et inhospitalier séjour dans les camps où, dépassés par les événements, les français concentrèrent bestialement l'afflux de réfugiés espagnols.

Cette dramatique évocation de faits tout récents n'était

pas appréciée par les mères dont le moral était au plus bas. Il y en avait qui, d'une voix entrecoupée de sanglots, suppliaient les narratrices de se taire.

Heureusement que, comme je l'ai dit, ces veillées sous les couvertures ataient, parfois, de franches parties de rigolade.



## NOUS QUITTONS LE REFUGIO

Nous trouvant dans l'année 1940, comme d'autres familles, la mienne se disloqua en l'espace de deux mois. Au cours du mois de janvier, Maria, ma soeur aînée, fut embauchée par la pâtisserie où Ramon, l'un des fils de la señora Engracia, était le chef pâtissier. Une semaine après avoir eu cette place, nous restâmes baba quand elle nous dit, très sérieusement, qu'elle était dégoûtée de manger des gâteaux, elle qui, comme nous tous au refugio, se rationnait le pain rassis.

Sebastian, venu nous voir en vélo pour fêter le nouvel an, nous annonça que son patron avait fini par accepter d'embaucher Valero comme ouvrier agricole, et cela à partir du mois prochain.

C'est alors que les grands quittaient le sein de la famille que ma mère reçut une triste nouvelle de mon père: la Onzième compagnie de travailleurs espagnols était déplacée de la Condamine (Basses-Alpes) à Gorze (Moselle). Elle fut épouvantée en apprenant que la Moselle faisait frontière avec l'Allemagne. Dès lors, à chaque lettre elle voulait lui faire avouer que l'armée française leur faisait creuser des tranchées, ce à quoi il répondait avec colère que, tout comme dans les Alpes, ils travaillaient à l'élargissement d'une route...

Les paysans savaient où s'adresser pour trouver de la main d'oeuvre: au refugio. Juste après le départ de Valero avec Sebastian, c'est là qu'un matin vint un agriculteur pressé de trouver une jeune fille pour seconder sa femme qui s'était cassé un bras. Il repartit avec ma soeur Juana, n'ayant pas encore douze ans, mais à laquelle, comme je l'ai déjà dit, on en donnait beaucoup plus.

Au refugio (où ils restait encore pas mal de femmes et de gosses), ma mère se retrouva avec seulement trois de ses sept enfants: Alicia, Lauro et moi-même.

N'arrivant pas à trouver de quoi se loger en ville, et n'ayant pour ainsi dire pas un franc, ma mère cria si fort son indignation au commissaire qu'il la pria d'aller se plaindre à la gendarmerie. Elle y alla, bien dacidée. Là, les policiers lui dirent que si elle n'était pas contente de son sort, elle n'avait qu'à retourner dans son pays. Mon père fut terriblement peiné en apprenant cela. Il écrivit dans une lettre que ces gens étaient bien "bastos" (grossiers, rustres) pour se comporter de la sorte avec une femme dont l'époux avait choisi de travailler pour leur pays, -duquel il se sentait débiteur pour nous avoir accueilli lui et sa famille-, et les fils participé à la récolte du raisin et, dans le présent, travaillant leur terre.

Mon père, grand admirateur de la France, et jusque là animé d'un optimiste inébranlable, écrivit, dans une de ses dernières lettres: -"Je crois que le Gouvernement Français nous a trompés et que les français font de même."

-Puisqu'il fallait partir, autant le faire vite- se dit ma mère en allant frapper à la porte des familles de "vieux" espagnols qui lui avaient rendu tant de services. Elle nous disait souvent qu'il fallait avoir des amis en tous lieux, même en enfer. (Il est vrai que lorsqu'on est désespéré au point de ne plus vouloir continuer la lutte, il suffit que quelqu'un vous tende la main pour qu'on reprenne courage).

Ses connaissances lui trouvèrent une pièce au rez-de-chaussée d'une maison située dans une rue étroite et sombre, non loin de la place de l'église. L'eau et le cabinet des toilettes se trouvaient dans une cour intérieure. Ma mère trouva que le prix du loyer -25 francs payés un mois d'avance- était excessif. Peut-être qu'il ne l'était pas, mais comme elle n'avait pas le sou, cette somme ne pouvait que lui paraître considérable.

Ce fut la brave señora Engracia qui lui avança l'argent et lui prêta une brouette pour le déménagement (un bien grand mot!)

Avec un drap de lit, j'aidai ma mère à faire la plus grande balle possible de paille, puis, moi poussant la brouette et elle, pleurant, maintenant l'équilibre du volumineux paquet, nous fîmes un premier voyage jusqu'à notre nouveau domicile, où, à même le sol carrelé, nous préparâmes notre misérable litière.

Au retour, c'est toujours en pleurs qu'elle me demanda de l'aider à faire nos misérables paquets.

Alors qu'elles auraient dû se réjouir de nous voir -enfin- partir, la vingtaine (environ) de compatriotes qui restaient encore dans le refugio nous regardaient faire, muettes, en retenant des sanglots. C'était comme si nous nous séparions à tout jamais. Oui, notre départ du refugio était triste comme un adieu.

Mes copains me demandaient en se disputant de leur donner les "jouets" et les nombreuses babioles que ma mère m'interdisait d'emporter. Ils n'ignoraient pas que, tout comme chacun d'eux, j'avais mon "trésor" jalousement dissimulé. Je n'emportai que la collection de timbres-poste, dont mon frère Valero m'en donna la responsabilité en partant travailler à la ferme, l'objectif serti dans un éclat de bakélite et les bouts de pellicule cinématographique.

Je sortis le premier du refugio en poussant la brouette chargée des cartons contenant notre modeste garde-robe, deux couvertures, une paire de draps et un minimum de vaisselle et d'ustensiles de cuisine. A quelques pas derrière moi suivait ma mère, tenant par la main Lauro et Alicia.

Les compatriotes qui nous accompagnèrent jusqu'au trottoir,



et ceux qui se penchaient hors des fenêtres, nous dirent un dernier adieu de la voix et du geste. Ce serait bientôt leur tour de partir, les uns après les autres.

Personne ne nous accompagnait si ce n'était la misère qui ne nous lâchait pas depuis l'abandon du village, et qui allait nous harceler impitoyablement des années durant.

La rue principale était quasiment déserte. Un camion était serré tout contre la façade de la gendarmerie, et des hommes le chargeaient avec les meubles qu'ils passaient par l'une des fenêtres du premier étage. Je revois cette scène comme si c'était hier. Pourquoi donc ce déménagement me frappa-t-il tellement? Était-ce parce que nous déménagions aussi, ou bien parce que je pensais, en me réjouissant, que les méchants gendarmes partaient pour le front?

J'avançais, chétif, traînant mes vieilles savates et portant des vêtements rapiécés, mais propres, la tête honteusement baissée. Oui, j'avais honte d'aller vers le centre de la ville en compagnie de ma mère qui, malgré sa volonté, ne cessait de pleurnicher comme une petite fille battue; et j'avais honte aussi de trimbaler, après la paille, nos mimables bagages dans la brouette dont la roue grinçait lamentablement, et cela au vu et au su des passants.

Voilà comment, après nos soeurs et nos frères, ma mère et les trois derniers de la famille quittâmes l'usine de liège désaffectée, le refugio qui fut un enfer pour les mères et, tout compte fait, un paradis pour nous, leurs enfants.

## SUITE EN GUISE D'EPILOGUE

C'est incroyable ce que l'humain est capable de faire lorsque, délivré de contraintes absurdes, on le laisse prendre l'initiative. En peu de temps, toutes les mères se trouvèrent un logement et du travail (des ménages) dans la ville. Pour le reste, chacune se débrouilla avec plus ou moins d'efficacité et de chance.

Sans attendre, seulement quelques jours après notre sortie du refugio, ma mère fit une chose vraiment extraordinaire, quoique terriblement affreuse pour moi: nous ayant acheté, à Lauro et à moi-même, un cahier (qu'elle recouvrit soigneusement avec du papier journal), une ardoise, une plume, une règle, un crayon, et une gomme, un matin elle nous lava soigneusement, nous habilla le mieux quelle pouvait le faire, nous coiffa avec la raie sur le côté, bien droite, nous parfuma avec de l'eau de cologne et, nous tenant par la main, nous mena à... l'école.

Ce matin-là, ma mère me fit passer l'une des plus grandes hontes et frayeurs de ma vie. J'étais... comment pourrais-je décrire mon état? Imaginez-moi terrorisé, les yeux baissés, serré contre le jupon maternel et, tout comme mon frerot Lauro, portant en bandoulière le sac en toile que notre mère confectionna pour porter nos articles scolaires... Maintenant, imaginez-nous entourés d'une bande d'écoliers portant des blouses noires et des cartables en cuir, nous raillant bruyamment devant le grand portail fermé de l'école. Comme les affreux "Goua-goua" devenaient de plus en plus impertinents, ma mère se mit à les gronder sévèrement en espagnol -naturellement. Au lieu de les calmer, elle ne fit que les rendre encore plus moqueurs, s'amusant à singer ses gestes et ce qu'elle leur criait. Vous vous figurez le tableau? si oui, imaginez que vous êtes à ma place...

Le grand portail ouvert, les écoliers nous accompagnèrent en nous ridiculisant jusqu'au centre de l'immense cour (c'est ainsi que je la vis de dedans: immense!) Des claquements de main et des voix impérieuses dispersèrent la bande d'écoliers moqueurs, et, aussi, la flopée d'écolières curieuses qui s'étaient collées contre le grillage séparant leur cour de celle des garçons. Un des maîtres d'école en blouse grise vint vers nous tout en disant quelque chose à ses collègues. Presque aussitôt, nous vîmes s'approcher un monsieur en complet qui se présenta comme étant le directeur de l'école et, aussi, le professeur d'espagnol.

(Ce monsieur allait se comporter avec nous de façon admirable. Je me souviens très clairement, parce que cela me plut beaucoup, qu'une fois je l'entendis dire:

-Parmi les nombreux mots magiques de la langue espagnole,



il y en a deux que je trouve particulièrement beaux: "despedida" (l'adieu, la séparation définitive...), et "amanecer" (le point du jour, le commencement, le lever, le debut de... etc.).

Après l'avoir félicité vivement pour son initiative, le Directeur-professeur avertit ma mère que nous ne pouvions pas rentrer à l'école comme ça; qu'elle devait au préalable nous inscrire. Il l'invita à le suivre dans son bureau où il lui écrivit une lettre qu'elle devait remettre au secrétariat de la mairie. Les yeux fermés, je priai de toutes mes forces que sa demande fût refusée car, pour moi, revenir avec mon petit frère dans cette cour c'était comme rentrer dans une cage aux fauves.

Ma mère se démena si bien qu'au bout de quelques jours, Lauro et moi fûmes les premiers réfugiés espagnols à aller à l'école.

Revenue à la maison après la guérison de la fermière qui l'employait, notre soeur Juana ne tarda pas à nous y rejoindre. (A ce propos, lorsque, en la quittant, la paysanne en question apprit l'âge de sa servante, elle s'excusa de l'avoir fait travailler comme une fille de plus de quatorze ans. -"Cela ne me m'étonne plus si, bien des fois, je te trouvais fatiguée"- lui avoua-t-elle.)

je dois dire que, malheureusement, Juana ne resta pas longtemps à l'école. A sa grande tristesse et celles de sa maîtresse et du Directeur qui la jugèrent pleine de promesses, ma mère la fit sortir pour aller, dans la pâtisserie, prendre la place laissée libre par notre soeur Marie. (Celle-ci quitta sa gentille patronne pour suivre Juan, son mari, lequel, libéré du camp militaire qui le retenait, décida d'exploiter une métairie située loin de la ville)...

Et commença notre lente et ardue intégration...

En classe, je passai les premières semaines à serrer les dents pour supporter les coups de boulettes de papier et de bouts de gomme lancés avec un élastique, les piqûres de crayon et celles, bien plus douloureuses, de l'aiguille fixée au bout d'une règle que m'infligeaient les élèves de derrière mon pupitre. Je me sentais mortifié par leurs éclats de rire quand le maître me faisait lire, et relire, les mots très difficiles à prononcer pour un espagnol, tels que chaise, rêve, cieux, bûche, juge, fusain etc. Je passais les récréations, tant redoutées, dans un angle, protégeant de mon corps mon petit frère contre les coups, les crachats et les injures que les Blouses-noires ne cessaient de nous distribuer. (Il est vrai que les enfants sont pour les enfants des monstres).

Jugeant (avec justesse) que je ne pouvais pas suivre la classe correspondante à mon âge, on me rétrograda jusqu'à retrouver mon petit frère, en cours préparatoire. Même si à la "récré" je n'étais

que davantage raillé et maltraité, là, au moins, on ne me torturait pas le temps passé en classe, et je n'étais plus un objet de risée quand la maîtresse me faisait répéter des mots que je n'arrivais pas à dire comme il faut. Néanmoins, je trouvais vèxant que cette même maîtresse me fasse lire et écrire avec les petits: "P et A... PA, PAPA, T et O... TO, TOTO etc.; et j'étais le plus malheureux et honteux des garçons les fois que, allant en promenade, la maîtresse nous faisait traverser la ville, alignés deux par deux et nous tenant par la main. Les passants ne pouvaient pas s'empêcher de sourire et de se parler en voyant un grand garçon comme moi dans la classe des tout petits. Pour sûr! ils devaient penser que j'étais le gosse le plus âne de l'école.

Je ne tardai pas à remonter une à une les classes.

Heureusement que, les uns après les autres, les copains du refugio nous rejoignirent sur les bancs de l'école. Comme moi, ils subissaient les coups et les vexations vengereuses des Blouses-noires, mais, étant un petit groupe, nous pouvions nous défendre tant bien que mal contre leur nombre.

Peu de temps après notre "libération", nous assistâmes à l'arrivée massive de réfugiés alsaciens et lorrains. Pour les transporter, tous les habitants possédant une voiture firent la navette entre la gare et la ville. En voyant leur tristesse, leurs paquets et valises, ils nous rappelèrent ce que nous avions vécu dans des conditions autrement plus difficiles et dramatiques. Quoique un exode est toujours quelque chose d'abominable. A part deux ou trois familles qui prirent provisoirement notre place au refugio, tous furent relogés dans des maisons "normales".

Nous habitions dans le centre de la ville et allions à l'école, mais chaque fois que nous nous trouvions dans le quartier de l'octroi, nous aimions aller voir à travers la palissade du portail la cour du refugio (notre corral). Trois mois après l'avoir quitté, nous avions du mal à croire son changement: en son milieu, du linge séchait épinglé sur une seule ficelle tendue entre deux piquets; l'herbe, très drue par endroits, verdissait presque toute sa surface; de nombreux papillons voletaient sans affolement; comme pétrifiés, des lézards se chauffaient au soleil sur des pierres et des grillons faisaient entendre leur cri-cri. Il nous était difficile de croire que la nature avait, en si peu de temps, repris à nouveau possession de notre inoubliable aire de jeux. Moins de dix jeunes enfants jouaient paisiblement à faire rouler des petites voitures sur une minable piste de sable. Près d'eux, assises sur des chaises-longues, les mamans tricotaient en se parlant une langue que les gens de la ville ne comprenaient pas. Sur ce point, quoique sachant le français, les nouveaux occupants du refugio étaient, aussi, considérés comme des étrangers.



Tout comme lorsque nous étions à l'hôtel Rini, nous aimions regarder à travers le carreau cassé de la fenêtre, et le trou de serrure de la porte de notre passage secret aux angles ouatés de toiles d'araignées poussiéreuses, et sur laquelle grimpaient des liserons et des processions de fourmis. Tout comme alors, nous percevions l'humidité, sentant le moisi, dans la pénombre et le silence mystérieux qui hantent les demeures abandonnées.

Notre recueillement ne durait pas longtemps car, répondant à l'appel de nos camarades d'école français, oubliant nos discordes passées, nous tournions le dos au refugio pour aller jouer avec eux dans le domaine illimité qu'était la ville et ses environs.

A la belle saison, s'il faisait beau, nous passions les jeudis et les dimanches après-midi à jouer à Tarzan ou à Robin des Bois dans la forêt, et à nous baigner dans la rivière. Bien qu'étant toujours très pauvres, nous étions enfin des enfants heureux de pouvoir courir et nous amuser aussi librement que les gosses français.

Un jour historique, les maîtres d'école nous alignèrent tout le long de l'octroi pour saluer le maréchal Pétain, l'amiral Darlan et leur escorte qui s'arrêtèrent dans cette ville au cours de l'un de leurs déplacements. Après avoir chanté "Maréchal nous voilà" alors que le drapeau français montait au mât, le Chef de l'Etat français vint vers nous et, comme à quelques autres élèves pris au hasard, il me serra la main. J'en fus extrêmement fier, et cela d'autant plus que tous ceux qui n'eurent pas cette chance se sentirent frustrés. (Et oui! le vieux Maréchal était considéré comme le grand sauveur de la France)...

Fin octobre 1941, une lettre de la Croix-Rouge annonça à notre mère que notre père (dont nous n'avions pas de nouvelles depuis longtemps), était décédé dans le camp de "concentration" de Mauthausen. La douleur de ma mère fut longue et déchirante...

Longtemps auto-censuré par les correspondants (tant ils craignaient des répressailles), le courrier entre nous et les nôtres restés en Espagne finit par se normaliser.

Ma mère fut heureuse d'apprendre que la belle-soeur qui élut domicile dans la maison (laissée inachevée par nos parents), travaillait (avec ses enfants) les terres abandonnées par notre fuite.

Dès lors, lettre après lettre, ma mère s'intéressa, aussi bien aux dépenses générées par les travaux agricoles qu'aux bénéfiques produits par la vente des récoltes. Lorsque ceux-ci étaient bons, elle trouva logique que sa belle-soeur lui envoyât une part.

Les relations entre la France et l'Espagne étant rompues,

c'est grâce à l'entremise d'un usurier habitant le Principauté d'Andorre (connu par bien d'espagnols), que, de temps à autre, elle recevait de l'argent. Cet homme sans scrupules échangeait les pesetas en francs à un taux qui l'avantageait, et, pour le "service rendu", prenait une commission de 10% sur les sommes qu'il transférait.

Quoique étant faible, cet aide faisait beaucoup de bien au moral de ma mère.

Cinq ans après notre arrivée à l'hôtel Rini, toute la famille se regroupa à trente kilomètres de là, dans le village campagnard où travaillaient les grands frères comme ouvriers agricoles.

...Et ce fut, l'espace de cinq nouvelles années, notre période rurale en France.

Que de souvenirs à suivre!



A ceux qui douteraient (encore) de la véracité des faits historiques que j'ai relatés dans mon récit, je leur conseille de lire (entre autres ouvrages rélatant la tragédie vécue par les réfugiés espagnols), le livre de Geneviève Dreyfus-Armand:

L'EXIL DES REPUBLICAINS ESPAGNOLS EN FRANCE  
De la Guerre civile à la mort de Franco

édité par Albin Michel en 1999, soit 25 ans après avoir, moi, écrit ces souvenirs de mon enfance.

## CANCIÓN del REFUGIO

1  
Justo llegando a Mézin,  
lo primero que se ve:  
la casa de los refugiados  
que está a punto de caer.

2  
Lo primero que te dicen  
es que no se puede salir,  
que a llegado una orden  
y se tiene que cumplir.

3  
Por la puerta principal  
se ve el gran comedor  
donde esperamos el rancho  
con cuchara y tenedor.

4  
El primer plato que dan:  
agua caliente con pan,  
y el segundo de patatas  
sin aceite y sin pelar.

5  
El dinero que tenemos  
lo tenemos que guardar  
para comprarnos aceite  
para volverlas a guisar.

6  
Despues haber mal cenado,  
a fin de menos sufrir,  
sobre un palmito de paja  
vamos todos a dormir.

7  
Despues una noche mala  
tenemos que madrugar  
para buscar el tazón de agua  
que nos dan para desayunar.

8  
No más bebido el "café",  
esperamos el correo  
para ver si llega la orden  
de salir de este infierno.

9  
Antes de ser mediodía  
los niños nos piden pan,  
lo que nos causa mucha pena  
porque no se les puede dar.

10  
En el gran comedor están  
todos los niños esperando,  
esperando la comida  
y ver si el plato ha cambiado.

11  
Al llegar el mediodía,  
ya vienen las cocineras,  
con los cacharros muy sucios  
donde nos traen el rancho.

12  
No más que ven las patatas  
los niños se ponen a llorar,  
cada uno gritando: ¡Mamá!  
¡No me las puedo pasar!.

13  
Le pedimos al Comisario  
que nos deje trabajar,  
que tenemos muchas ganas  
de podernos alimentar.

14  
Si estamos aquí en invierno,  
nos vamos todos a helar  
porque no tenemos leña  
ni dinero para comprar.

15  
Dicen que al Gobierno francés  
tendremos que agradecer  
porque nos ha recogido  
y nos ha dado de comer.

16  
Le pedimos al Gobierno  
que dé la autorización  
de sacar a nuestros padres  
del campo de concentración.

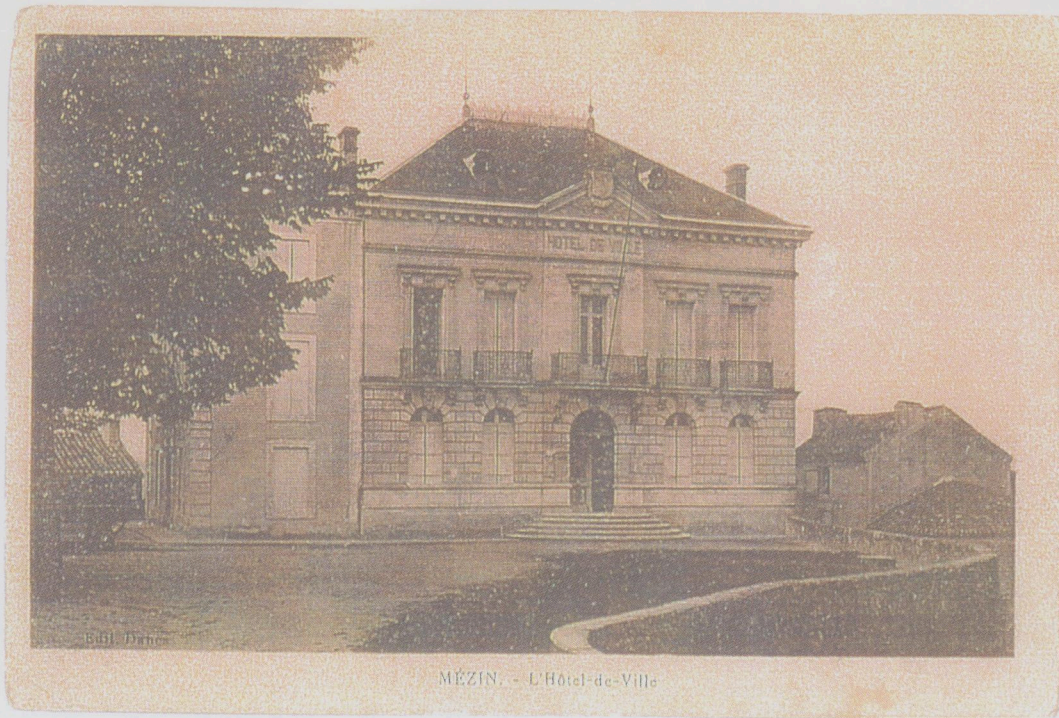
17  
El día que yo me vaya  
pondré el plato boca abajo,  
con un letrero que diga:  
¡Ya no quiero sopa con ajo!

18  
Ya no quiero sopa con ajo,  
ni tampoco más lentejas,  
que me voy a mi casita  
a comer buenas chuletas!.

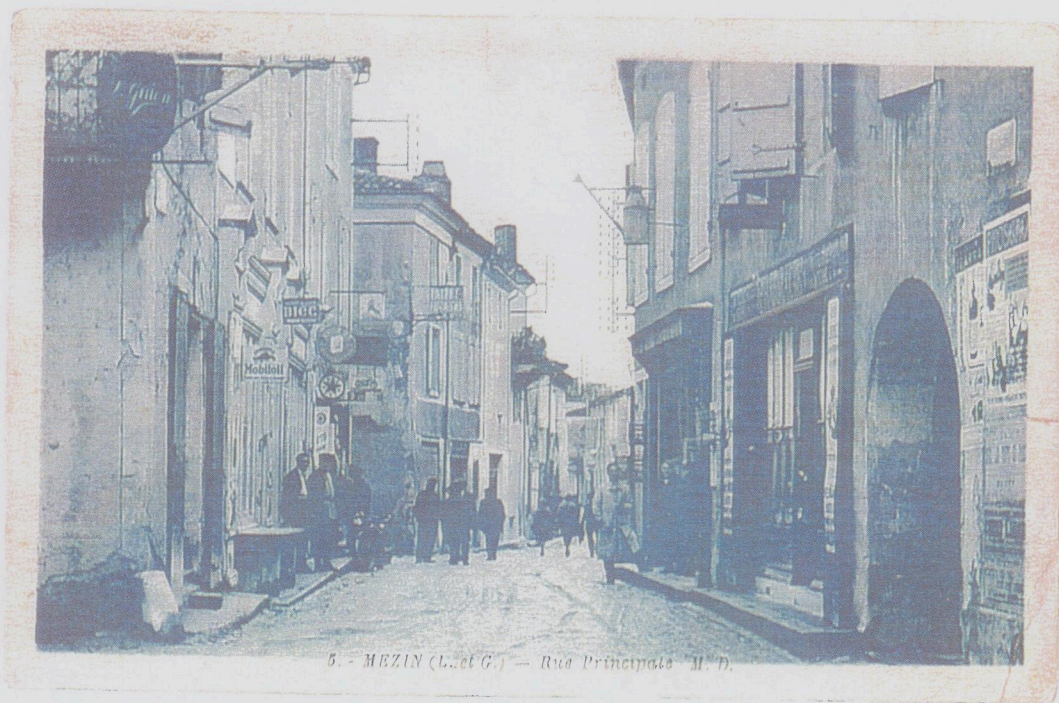
19  
Ya ven ustedes, señores,  
lo que les toca sufrir  
a los pobres españoles  
que tienen que resistir.

Escrita por los chicos y las chicas  
del REFUGIO de Mézin (Lot-et-Garonne).





MÉZIN. - L'Hôtel-de-Ville



5. - MÉZIN (L. et G.) - Rue Principale M. D.



Mézin (L. et G.) - Église Saint-Jean

TW 12913













De gauche à droite et de haut en bas :  
SEBASTIAN, VALERO, JUANA,  
MARIA, BENIGNA (notre mère),  
ANASTASIO, ALICIA, LAURO DANIEL





De gauche à droite et de haut en bas:  
SEBASTIAN, MARIA,  
NOTRE MERE, NOTRE PERE,  
VALERO, ANASTASIO, ALICIA, LAURO DANIEL, JUANA.